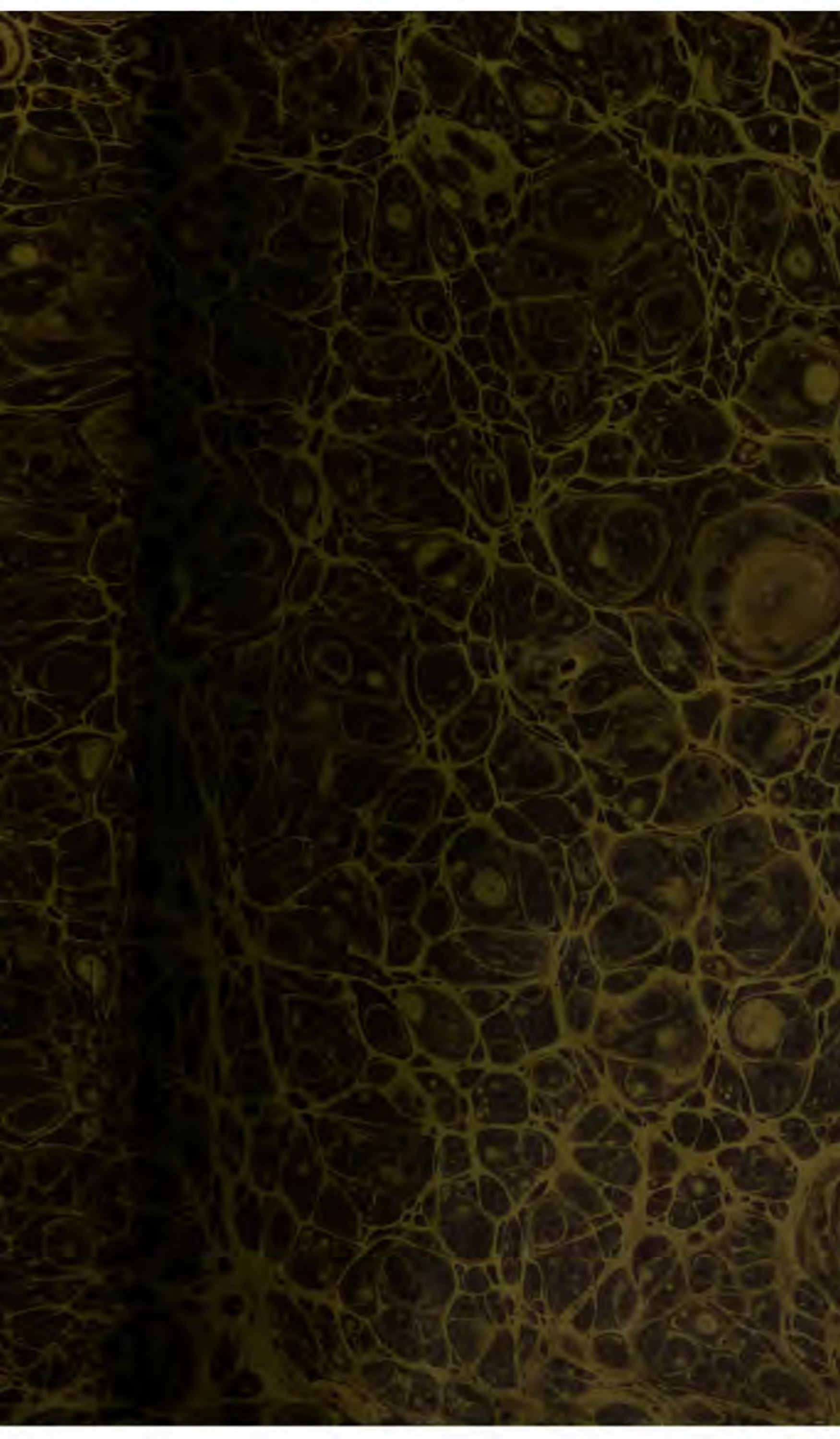

SCIENCE ET CONSCIENCE
Sylvain Van De Weyer.



ŒUVRES CHOISIES

D'ANTOINE-PIERRE-AUGUSTIN

DE PIIS.

CHANSONS.

Cet Ouvrage se vend à Paris,

Chez,

- BRASSEUR aîné, Imprimeur-Editeur, rue de la Harpe, n° 93;
- LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4;
- J. CHAUMEROT, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois;
- FANTIN, Libraire, quai des Grands-Augustins, n° 55;
- DEBRAY, Libraire, rue Saint-Honoré, en face de la rue du Coq.

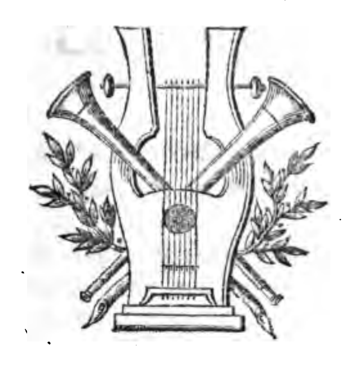
ŒUVRES CHOISIES

D'ANTOINE-PIERRE-AUGUSTIN

DE PIIS.

TOME IV.

CHANSONS.

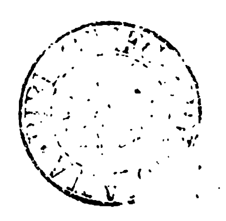


A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

1810.

AVIS DE L'ÉDITEUR.



Ce quatrième volume contient (sauf quelques pièces de plus et quelques pièces de moins) le Choix de Chansons qui a paru en 1806, et dont l'édition en deux volumes a été rapidement épuisée; tous les journaux en ayant rendu un compte favorable, nous nous bornerons à réimprimer ici l'extrait de la Revue Littéraire et celui du Journal de l'Empire.

Extrait de la Revue Philosophique, Littéraire et Politique, du 1er Février 1806.

Il y a plus de vingt-cinq ans que M. de Piis est connu en France pour faire de fort jolies chansons, et depuis longtemps on paraît s'accorder généralement à le regarder comme le chef et le maître de nos Chansonniers actuels; ce titre lui est décerné par ceux mêmes qui pourraient se croire le plus en droit de le lui disputer. En leur supposant un mérite égal au sien, qui d'entr'eux pourrait étaler des succès aussi nombreux, aussi brillans dans la carrière du

vaudeville, autant et d'aussi grands services rendus au genre, soit au théâtre, soit dans la société? En effet, c'est lui qui, aux Italiens, remit en honneur les pièces à vaudevilles, que les pièces à ariettes avaient chassées de leur patrimoine, et qui fit courir tout Paris aux Vendangeurs, aux Amours d'Eté, aux Solitaires de Normandie, etc.; c'est lui qui, au commencement de la révolution, fonda le théâtre du Vaudeville, dont ses pièces formèrent à elles seules le répertoire, jusqu'à ce que d'autres auteurs, les prenant pour modèles, en eussent composées qui méritassent de figurer à côté d'elles; enfin, c'est lui qu'on a chanté, qu'on chante et qu'on chantera à Paris et dans les provinces, dans les salons et dans les rues, lui dont les refrains joyeux charment les travaux de l'ouvrier courbé sur son établi, et raniment au dessert la gaieté du convive qui a mis les coudes sur la table. Il semble s'être peint lui-même lorsqu'il a fait chanter à Dominique ce couplet à la louange de Santeuil:

On le chante à Florence,
On le chante à Milan,
On le chante à Vicence
Et dans le Parmesan;
De Venise à Tarente
Son génie est vanté:
Ah! s'il savait comme on le chante
Il serait enchanté.

Les caractères particuliers du talent de M. de Piis sont la facilité, l'abondance et l'originalité. Cette originalité est un don très-précieux; mais elle est bien voisine d'un grand défaut qui est la bizarrerie, et je ne répondrais pas que M. de Piis eût toujours respecté la limite étroite qui les sépare; je crois aussi qu'il a quelquefois poussé jusqu'à l'affec-

tation la richesse des rimes : on aime à la trouver dans l'ode et dans la chanson, qui n'est autre chose qu'une ode, comme le témoigne son étymologie; mais il ne faut jamais sacrifier la justesse de la pensée ni l'aisance de l'expression à ce petit plaisir qui naît d'une double ou triple consonnance; l'esprit doit être satisfait avant l'oreille; le grand art est de les contenter tous deux. M. de Piis s'est préservé de la contagion du calembour; il a souvent témoigné son dégoût, son aversion pour ce méprisable genre qu'on a improprement appelé un abus de l'esprit, avec lequel il n'a rien de commun, et qui est très-véritablement une espèce de sottise à prétention, qui transforme en turlupins des gens faits pour être sérieux, donne au premier étourdi bien ignorant, bien inepte, le ridicule droit d'interrompre et de déconcerter les gens sensés en décomposant un mot, faute de pouvoir suivre une idée, et est ainsi le fléau le plus odieux des entretiens raisonnables et spirituels : mais si M. de Piis a presque toujours dédaigné la misérable et facile ressource du calembour, en revanche il a fait un emploi très-fréquent et très-heureux du jeu de mots. Le sévère Boileau, qui a fait une satire contre l'équivoque, ne l'a pourtant pas entièrement bannie de la poésie; son asile naturel est la chanson, à cause du peu d'importance de ce genre et des priviléges dont il jouit, comme interprète de la Gaieté et de la Folie. Horace a dit : *Dulce est desipere in loco.* Les chansonniers pourraient prendre ce vers pour leur devise.

M. de Piis a un avantage incontestable et reconnu sur la plupart de ses confrères; c'est une grande correction de style, résultat de ses premières études, qui ont été fort bonnes, et de l'utile aliment qu'il a donné à son esprit par la lecture fréquente des meilleurs auteurs anciens et modernes; il a su mettre dans

ses chansons un luxe modéré d'érudition classique qui annonce un chansonnier élevé à l'école d'Anacréon et d'Horace, au moins autant qu'à celle de Panard et de Collé.

C'est presque toujours un tort de convenance que de mêler le personnel au littéraire dans un article de journal, c'est à dire d'entretenir le public d'un homme lorsqu'il faudrait ne lui parler que d'un ouvrage, et ce tort devient une infamie punissable quand on se permet de traduire la personne d'un écrivain devant ce tribunal de la critique, dont elle n'est pas justiciable ; pour la diffamer, la flétrir; mais pourrait-on blâmer un ami de rendre justice aux qualités morales d'un auteur, lorsqu'elles sont reconnues, proclamées par tous les gens de bien, et que, pour comble d'honneur, elles ont été récemment attaquées par un sot et méchant folliculaire ? Non, sans doute. Je dirai donc avec plaisir que M. de Piis n'est pas seulement un chansonnier très-gai, très-ingénieux, mais qu'il est encore un homme excellent, très-honnête, très-serviable, qu'il a obligé et obligerait encore ceux qui le déchirent; qu'au lieu d'user envers eux de représailles que son talent rendrait aussi faciles pour lui que dangereuses pour eux, il ne s'est jamais permis la moindre personnalité contre des gens qui s'en permettent contre tout le monde; qu'il peut dire comme Crébillon :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume ;

et qu'enfin, dans un genre où les censeurs les plus sévères, pourvu qu'ils ne fussent pas tout à fait des sots, ne verraient dans les traits les plus libres et les plus hardis qu'un badinage sans conséquence, il a constamment respecté la décence et la morale, et fait servir quelquefois la légère chanson au triomphe de l'une et l'autre.

Lorsqu'un homme qui a fait tant et de si jolies chansons se borne à en donner un choix en deux petits volumes *in*-18, il faudrait que sa main eût été bien malheureusement trompée par les préventions paternelles, pour que ce choix ne fût pas très-bon : celui de M. de Piis est fort bien fait ; on y trouve celles de ses chansons qui ont eu le plus de vogue dans le temps, et beaucoup d'autres plus nouvelles, à qui il n'a manqué que des circonstances un peu plus chantantes pour faire la même fortune que leurs aînées.

M. de Piis excelle dans la chanson anecdotique, genre qu'il a pour ainsi dire créé ; c'est le conte mis en couplets. Il y a une gaieté franche et originale dans *le Chasseur et le Pêcheur, l'Abbé rasé par charité, l'Homme fouetté et marqué par hasard, le Fat puni*, etc. ; de la galanterie sans fadeur, et beaucoup d'esprit sans affectation dans une foule de chansons allégoriques et anacréontiques, parmi lesquelles on distingue *l'Origine de l'Eventail, l'Eclipse de Lune, Vénus marchande d'Amours, l'Amour libraire, le Luth du Vaudeville, Cythère ancienne et moderne.* Quelques couplets pris çà et là ne donneraient pas une idée aussi complète du talent de M. de Piis à ceux de nos lecteurs qui ne le connaissent point ou le connaissent peu, que le pourrait faire une série de trois ou quatre couplets pris dans une même chanson. Le chansonnier le plus vulgaire peut de temps en temps attraper un trait plaisant et le tourner passablement, mais il n'appartient qu'à l'homme qui a le talent et l'habitude du couplet, d'en faire plusieurs de suite dont la chute soit toujours également heureuse et bien amenée. Je prends mon exemple dans la chanson déjà citée de *Cythère ancienne et moderne* ; ce n'est autre chose que la comparaison des amours d'autrefois et des amours

d'aujourd'hui, sujet que pas un chansonnier n'a peut-être omis de traiter. On va voir comme, avec de la grâce et de l'imagination dans les détails, on rajeunit le texte le plus rebattu.

Chez vous j'ai vu de tous côtés
De grands amours bien taciturnes,
De pleurs stupidement comptés
Remplir de sépulcrales urnes:
Chez nous, toujours gais, toujours frais,
On les voit battre la campagne,
Et tremper en courant leurs traits
Au fond d'un flacon de Champagne.

Le long des ennuyeux déserts
De votre immense solitude
On entend les échos divers
Soupirer tous par habitude:
Mais chez nous ils sont tous muets;
Que nous aimions ou qu'on nous aime,
Rival des échos indiscrets,
C'est à qui le dira soi-même.

Dans les donjons de vos châteaux
De douloureuses tourterelles,
A côté de leurs tourtereaux,
Roucoulent leurs ardeurs fidèles:
Vivent nos pavillons nouveaux!
En deux traits je vous les ébauche;
A droite sont des étourneaux,
Et des coucous nichent à gauche.

Une partie des chansons de ce Recueil a été imprimée dans les *Dîners du Vaudeville*, dont elle n'était pas le moindre ornement. Celle de *Ninon de Lenclos* surtout eut dans le temps beaucoup de succès; elle finit par ce joli couplet, dont la doctrine un peu épicurienne est trop bien à sa place dans

l'éloge de la moderne *Léontium*, pour déplaire à d'autres qu'à des cagots imbéciles:

Au reste, amis, ne croyons pas
En proie aux flammes éternelles
Ninon, qui se plut ici-bas
A des flammes toujours nouvelles;
Son salut nous est confirmé
Par ces paroles très-précises:
« A quiconque a beaucoup aimé
« Beaucoup de fautes sont remises. »

Je termine ici des citations qu'il serait inutile de pousser plus loin, à moins de vouloir égayer cet article en l'allongeant; en effet, il ne s'agissait point pour moi d'apprendre au public què M. de Piis était un excellent chansonnier; c'était besogne faite depuis longtemps; ma tâche se réduisait à faire savoir à nos lecteurs qu'il venait de faire paraître un choix de ses chansons, et cette tâche je crois l'avoir remplie.

Par M. Auger.

Extrait du Journal de l'Empire du 2 Février 1806.

Jamais on n'a tant fait de chansons que pendant la révolution, et cependant jamais on n'eut moins de sujets de chanter. Cette manie de rimer des couplets sur des airs connus est devenue presque universelle:

Scribimus indocti doctique poëmata passim.

Le commis-marchand dans son comptoir, le clerc de procureur dans son étude, l'adolescent à peine échappé

du collége se grattent le front, se rongent les doigts, feuillètent le dictionnaire de Richelet, arrangent huit lignes parallèles, dont les sept premières sont des platitudes, et la huitième un mauvais calembour, et sont loin de se douter, en faisant ce beau travail,

qu'Il faut, même en chansons, du bons sens et de l'art,

et que, n'ayant ni l'un ni l'autre, ils se rendent ridicules et perdent surtout un temps précieux qu'il leur est impossible d'employer jamais plus inutilement. Un bon chansonnier est plus rare qu'on ne pense; et cette espèce de poésie, lorsqu'elle est bien traitée, n'est point à dédaigner. L'auteur du *Cours de Littérature*, pénétré de cette vérité, non seulement n'a pas cru au-dessous de lui de parler du Vaudeville, mais il semble même s'y arrêter avec un tel plaisir, que l'article de *Favart* est dans son livre un peu plus long que celui d'*Homère;* un genre aussi léger aurait pu sans doute être traité plus légèrement, et en vérité, quel que soit le mérite ou l'insipidité d'un couplet, c'est avoir du temps à perdre que d'employer quatre ou cinq pages à en démontrer les beautés ou les défauts. Dans ce chapitre assez curieux, surtout par sa longueur, M. de Laharpe a fait l'histoire du Vaudeville, depuis que cet *aimable indiscret,* cessant de courir, *guidé par le chant*, s'établit à domicile, sans cesser d'être indiscret, et attira tout Paris à ses théâtres forains. Le Vaudeville, devenu dramatique, donna naissance à ce genre de spectacle connu sous le nom d'*Opéra-Comique*, enfant dénaturé qui bientôt chassa de son domaine celui à qui il devait l'existence. Tandis que la multitude, entraînée par la mode et la nouveauté, admirait l'*Opéra-Comique* comme une des plus belles inventions de l'esprit humain, les bons esprits regrettaient le Vaudeville, plus franc, plus gai,

plus spirituel, qui était né en France, et qui devait y naître, puisqu'il semble n'avoir été créé que pour faire valoir les saillies de l'esprit, qui sont si naturelles aux Français, et relever les ridicules qu'ils savent si bien saisir. La mode l'avait exilé par un caprice; il n'attendait qu'un caprice nouveau pour reparaître. Il la connaissait assez pour y compter, et en effet le moment vint où le Vaudeville osa se remontrer et mêler ses chants joyeux et familiers aux fredons de la brillante ariette. M. de Piis est un de ceux qui contribuèrent le plus efficacement à rétablir parmi nous ce genre vraiment national. On n'a point oublié le succès brillant qu'obtinrent *les Quatre Saisons*, composées de société avec M. Barré, charmans petits ouvrages remplis de couplets spirituels et de tableaux frais et gracieux. Ces jolies *bluettes*, et plusieurs autres qu'ils firent représenter avec le même succès sur le Théâtre Italien, leur firent naître à tous deux (1) l'idée de fonder un théâtre uniquement consacré au Vaudeville, idée heureuse et qui devait réussir. Les nombreux ouvrages qu'ils n'ont pas cessé de donner depuis quinze ans avec un zèle infatigable et un bonheur constant, n'ont pas peu contribué à entretenir cette prospérité, et leur ont rapporté à la fois de la gloire et du profit. (2) Anacréon, Catulle et quelques autres doivent une réputation immortelle à une vingtaine de petites pièces pleines de grâce et de délicatesse, tandis que, de beaucoup d'auteurs de poëmes et de tragédies de leur temps, on ne connaît guère que les noms voués dès lors au ridicule. Nous ne prétendons pas comparer les

---

(1)—(2) Le Journal de l'Empire dit ici deux choses inexactes; mais il parle d'après l'opinion commune: les faits seront éclaircis et rectifiés dans les Mémoires de M. de Piis.

(*Note de l'Éditeur.*)

régénérateurs du Vaudeville aux deux poëtes anciens, mais nous ne doutons pas que, supérieurs dans ce genre, quelque médiocre qu'il soit, ils ne vivent plus longtemps dans la postérité que tel auteur d'un poëme ennuyeux ou d'une lourde tragédie.

M. de Piis, heureux imitateur de Favart dans le vaudeville dramatique, aurait cru n'avoir rempli que la moitié de sa tâche s'il n'avait en même temps suivi les traces d'un autre chansonnier non moins fameux : à l'exemple de Panard, il a observé les mœurs et les ridicules, et, chanteur infatigable dans les journaux, dans les étrennes, dans les almanachs, partout enfin où il était possible de glisser une chanson, il n'a cessé de prodiguer des vaudevilles plus souvent *satiriques* que *moraux*, mais presque toujours remarquables par un tour d'esprit original et piquant. Après avoir rempli cette joyeuse carrière, il a fait ce qu'il était naturel qu'il fît, et ce qu'attendaient de lui tous les amateurs de chansons; il a rassemblé tous ces matériaux, et, choisissant dans leur nombreux amas ce qui lui a semblé meilleur, il en a composé un recueil en deux volumes qu'il présente aujourd'hui au public, à qui cette forme nouvelle donne un air de nouveauté.

Il y a dans ce recueil deux cents chansons, et par conséquent des chansons de toutes les façons, anacréontiques, poissardes, satiriques, chansons de ville, chansons de village, couplets de parodie, calembours en couplets, etc., etc.; et la première idée qui se présente, même avant d'avoir tout parcouru, c'est qu'il est impossible que tout cela soit bon. En effet, M. de Piis n'a pas fait *l'impossible*, et en vérité il n'y était point obligé; mais du moins le bon l'emporte ici sur le médiocre. Ses meilleures chansons se font remarquer par un tour original, qui est le cachet particulier de ce chansonnier, et celles qui

sont mauvaises le sont encore avec originalité : ces dernières ne sont point plates ; elles sont *bizarres ;* elles pèchent par l'affectation, le mauvais goût ; il prend alors le *baroque* pour l'*original ;* mais dans son erreur il ne cesse point d'être homme d'esprit, et presque toujours sa pensée est piquante, lorsque l'expression manque de grâce et de naturel.

Si, sur ce grand nombre de chansons, l'auteur avait eu le courage d'en retrancher une trentaine, il aurait fallu tout louer, parce que tout le reste est joli ; mais il fallait en sacrifier vingt au *bon goût,* et dix aux *bonnes mœurs,* et ce sont celles-ci surtout qui déparent ce recueil. M. de Piis ne sait-il pas que le vaudeville *vole de bouche en bouche ?* N'a-t-il pas fait imprimer les siens dans l'espérance qu'ils auraient de la vogue ? Et peut-il ignorer que des maximes licencieuses, des tableaux graveleux, qui font du mal partout, sont plus dangereux encore dans des chansons que dans de gros livres ? Croira-t-il s'excuser en nous disant qu'Anacréon, Catulle, Horace lui-même ont été mille fois plus licencieux que lui, et qu'un poëte de son genre, toujours placé entre Bacchus et l'Amour, mérite plus d'indulgence qu'un autre quand sa tête se perd et que son imagination s'égare ? Assurément nous l'excuserons dans un souper lorsqu'il improvisera des couplets au milieu des fumées du Champagne ; mais quand il s'agira de faire imprimer les fruits de sa muse bachique, nous lui appliquerons les paroles qu'une vieille femme disait à Philippe ; et, rappelant du poëte *après boire* au poëte à jeun, nous lui ferons retrancher de son recueil tout ce qui peut allumer les imaginations encore jeunes, et blesser les oreilles encore chastes, parce que s'il n'est pas nécessaire qu'il soit assez édifiant pour qu'une mère en *prescrive* la lecture à sa fille, il est à propos du moins qu'elle ne soit pas *forcée* de la lui défendre, et que plus les

chansons de M. de Piis sont agréables, plus les jeunes filles seront tentées de les lire. Il était si facile d'éviter que ce recueil fût dangereux! Qu'importait quelques chansons de plus ou de moins pour la réputation du poëte? Quel inexplicable amour-propre que celui des auteurs, qui aiment mieux qu'on accuse leur cœur que de faire le moindre sacrifice aux dépens de leur esprit!

Tant que ce recueil restera tel qu'il est nous défendrons donc à l'innocence d'y porter un œil furtif et une main téméraire; mais nous inviterons à le lire ceux qui ne peuvent être *séduits* que par l'esprit et la gaieté dont ces chansons pétillent, et ils avoueront que si M. de Piis n'est pas toujours un chansonnier moral, il est du moins un excellent chansonnier.

N.

CHANSONS.

LIVRE Ier.

CHANSONS.

LIVRE Ier.

LE LUTH DU VAUDEVILLE.

Air : Avec les jeux dans le village.

Avant d'être anacréontique,
Belliqueux, bachique et moral,
Qu'était le Vaudeville antique?
Un petit ménestrel rural;
N'ayant qu'une corde à sa lyre,
Par un monotone bourdon
De Sylvandre et de Sylvanire
Il réglait le froid rigaudon.

Amour, choqué de sa routine,
L'introduit un jour dans son parc.
—Prends, dit-il, la corde argentine
Qui servit jadis à mon arc,
Et sous le balcon des cruelles,
A l'espagnole, en tapinois,
Des amans tendres et fidèles
Seconde et le geste et la voix. —

Mars l'acoste; Mars lui présente
Une autre corde en fil de fer.
—Marche en avant, dit-il, et chante
Dorénavant sur un ton fier :
Tu guideras les pas rapides
Des Français, mes plus chers guerriers,
Quand leurs phalanges intrépides
Cueilleront lauriers sur lauriers.—

Perché sur l'âne de Sylène,
Bacchus approche en trébuchant,
Et dit : —Ton intérêt m'amène :
Prends cette corde, mon enfant;
Faite avec du poil de ma bête,
Elle rendra des sons divins
Quand à Comus on tiendra tête,
Et quand on vantera mes vins.—

A son tour Minerve l'aborde,
Et lui dit : —Mon ami, je veux
Composer ta dernière corde
D'une tresse de mes cheveux;
Elle sera grave et sonore
Sous les doigts des sages rimeurs
Qui dans ce siècle osent encore
Préconiser les bonnes mœurs.—

Ainsi du petit Vaudeville
Le luth fut à la fin complet;
Tour à tour aux champs, à la ville,
Par ses différens tons il plaît.
Quiconque à ses leçons se livre
En pince avec plus ou moins d'art;
Mais comment seul faire revivre
Favart, Collé, Piron, Panard!

LA GRANDE RONDE

DU PETIT VAUDEVILLE.

AIR : *Joseph est bien marié.*

C'EST une ronde à danser
Que mon luth doit cadencer :
Mais danser ici sans femme
Serait une chose infâme...
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

On ne sait trop, par respect,
Sur quel pied danser avec
La longue et maigre pécore
Qui s'appelle Terpsichore.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Au lieu qu'il faut convenir
Qu'on sait à quoi s'en tenir
Avec la fraîche bacchante
Qui vous rit quand elle chante :
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Des *balancés*, des *chassés*
J'en ai comme on dit assez :
De Beaune une *demi-queue*
Vaut *du chat* toute *la queue*.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Les *quatre dames en rond*
Jamais ne me séduiront
Comme quatre muids de Grave
Aux quatre coins de ma cave.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Tant que je serai bien sûr
D'avoir du Coulanges pur,
N'espérez pas que ma muse
De tous vos *coulés* s'amuse.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

En vain crîriez-vous souvent
Passe en arrière, en avant;
Je ne connais que *la passe*
Du Nuits qui par mon cou passe.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

J'en demande bien pardon
Aux amis du *rigaudon;*
Le Chambertin me fait faire
Des faux pas que je préfère.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Batyle avec du jarret
Sur un pied reste en arrêt:
Mais c'est un talent que l'oie
Même en sommeillant déploie.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Oh! qu'il a bien plus de droit
De se vanter d'être adroit
Roch qui sans reprendre haleine
Avale une cruche pleine!
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Que parlez-vous de valser
Quand je puis sans me lasser
Voir en buvant à plein verre
Valser le ciel et la terre!
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

J'ai dans ma juste fureur
La chaîne anglaise en horreur:
Si des fers sont mon partage,
Qu'on m'enchaîne à l'Ermitage.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Taisez-vous, flûtes et cors;
J'oppose à vos grands accors
Le cliquetis réciproque
Des coupes qu'ensemble on choque.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Je briserais sonica
Le meilleur harmonica,
Puisqu'on n'emplit que d'eau claire
Son cristal orbiculaire.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Les livres nommés divins
Font foi que des meilleurs vins
L'auteur-roi de l'Ecclésiaste
Etait lui-même enthousiaste.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Si les sectateurs d'Omar
Boivent un jour du Pomar,
Comme un turc être robuste
Deviendra proverbe juste.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Troubadours et ménestrels
De myrte ornaient leurs capels;
Mais la couronne de lierre
Leur était plus familière:
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Les sirvantes, les tensons
Et les noëls polissons
Prêchaient si bien les rasades,
Qu'on chantait même aux croisades:
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Comtes, barons et marquis,
Gorgés d'un nectar exquis,
Sur ou sous la table, en masse,
Chevrotaient des airs de chasse.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

De Thémis les noirs suppôts,
Loin d'être ennemis des pots,
Tour à tour à la buvette
Faisaient-ils pas la navette?
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Presque tout le haut clergé,
Dans le Clos-Vougeot plongé,
Chez nos actrices célèbres
Allaient ensuite à ténèbres.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

L'humble pasteur de hameau,
Tout en fredonnant Rameau,
Pompait son broc de piquette
Avec sa nièce Paquette.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Bernardins et Cordeliers,
Feuillans, surtout Templiers,
S'il en faut croire l'histoire,
Beuglaient en plein réfectoire:
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Et tous les bourgeois grivois,
Au dessert enflant leur voix,
S'imposaient la loi de boire
En mémoire de Grégoire.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Le paysan débraillé,
En lampant son vin paillé,
Hurlait d'un spectre effroyable
La complainte pitoyable.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Et le peuple eut Ramponneau
A cheval sur un tonneau;
Ramponneau qui fit éclore
Des refrains qu'on chante encore.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Combien de fois le régent,
Des coquettes se vengeant,
A fait jaillir du Madère
Leur critique hebdomadaire !
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Des Scarron, des Daubigné,
Des Ninon, des Sévigné
La société choisie
Nageait dans la Malvoisie.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Si la gaîté de Chaulieu
D'étude et d'art lui tint lieu,
C'est qu'elle était émanée
Du jus de la Romanée.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

La Fare l'épicurien
Ne composait jamais rien
Que quand la Côte-Rôtie
Piquait sa verve amortie.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Quand Santeuil le victorin
N'avait plus de vin du Rhin
Il sevrait de ses louanges
Dieu, la Vierge et tous les anges.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

D'un voyage où l'on boit frais
On compte à peine les frais;
Et sur ce point j'en appelle
A Bachaumont, à Chapelle.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Les premiers et les derniers
De nos maîtres chansonniers
S'enluminaient tous la trogne
De Champagne ou de Bourgogne.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

A la foire Saint-Laurent
(Avant d'être à son vrai rang)
Piron [2] barbouilla de lie
Le masque de la Folie.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

N'a-t-on pas vu Dorneval,
Et Lesage son rival, [3]
Charbonner à la guinguette
Des couplets faits en goguette?
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Favart, Fagan, Fuzelier,
Assiégeant plus d'un cellier,
Pour composer force rondes
Faisaient sauter force bondes.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

De Panard le sans-souci
Nous connaissons, dieu merci,
Plusieurs chansons qui sont peintes
A l'encre en forme de pintes.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Quant à l'épicier Gallet,
Avec ceux qu'il régalait,
Il tirait son sel attique
Du Cognac de sa boutique.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

L'Affichard et Carolet,
Trop au bout de leur rôlet,
Mêlaient à l'eau d'Hypocrène,
Faute de mieux, du Surène.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Vadé, pour avoir le dé
Dans son genre hasardé,
Roulait d'orgie en orgie
Sa muse de tabagie.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Ecoutez ronfler Collé,
De punch et de vin collé. [4]
Dans son trou voyez Anseaume [5]
Terminer un pareil somme.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Les couplets de Lattaignan
Sentent tous le Frontignan:
Du Seigneur oint très-indigne,
Il n'en connut que la vigne.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Le délicat Voisenon
Etait-il plus sobre? Oh non!
Mis au lait par circonstance,
Il retournait au Constance.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

A la Victoire, à l'Amour,
A Pégase tour à tour
Bouflers soufflait sous les ailes
L'Aï versé par les belles.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Sur le plan du vieux Caveau
Fondons un Caveau nouveau;
Là qu'une ivresse unanime
Un jour par mois nous anime!
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

On nous a vus chez Brigot
Boire à tire-larigot:
Maintenant monsieur Balaine
Est notre papa Silène.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Tous les cœurs seront émus
D'y voir Bacchus et Momus
Unir dans la même grotte
Le thyrse avec la marotte.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Saint-Péray, Saint-Emilion,
De saints valant un million,
Nous les ferons seuls survivre
Aux saints dont on nous délivre.
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Réveillé dans son tombeau,
Maître Adam dira : Tout beau,
Chantres du jus de la tonne;
Souffrez qu'avec vous j'entonne:
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Si de mon joyeux projet
Quelqu'un votait le rejet,
Que pour lui le vin de Chypre
Tourne en bière amère d'Ypre!
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

J'invite au surplus tous ceux
Que charme un Tokai mousseux
A donner le coup de pouce
Au bouchon que ce vin pousse....
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

Que si mon dernier couplet
Avec les autres vous plaît,
Apôtres du Vaudeville,
Tâchez qu'on répète en ville:
Chantons le verre à la main,
Et nous danserons demain.

LES DITS D'ARISTIPPE.

AIR : Que le sultan Saladin.

« Que si de la volupté
« Le lot nous était ôté,
« Autant vaudrait que la vie
« En naissant nous fût ravie. »
Notre joyeux érudit
L'a dit,
L'a dit,
Et n'en sera pas dédit.
Adoptez-vous tous d'Aristippe
Ce grand principe,
Ce grand principe?
(bis en chorus.)
Nous adoptons tous d'Aristippe
Ce grand principe,
Ce grand principe.

« Fêtons les grands et les dieux
« Selon les temps et les lieux;
« C'est ainsi qu'un philosophe
« Est toujours de même étoffe. »
Notre joyeux érudit
L'a dit,
L'a dit,
En n'en sera pas dédit.
Adoptez-vous tous d'Aristippe
Ce grand principe? (*bis.*)
(bis en chorus.)
Nous adoptons tous d'Aristippe
Ce grand principe. (*bis.*)

« Qu'on soit, à mérite égal,
« Moins que Socrate frugal,
« Moins sale que Diogène,
« Et moins pauvre qu'Antisthène. »
Notre joyeux érudit
L'a dit,
L'a dit,
Et n'en sera pas dédit.
Adoptez-vous tous d'Aristippe
Ce grand principe? (*bis.*)
(bis en chorus.)
Nous adoptons tous d'Aristippe
Ce grand principe. (*bis.*)

« Ce qu'on mange et ce qu'on boit,
« Et ce qu'on touche du doigt
« Est positif et solide ;
« Le reste et futile et vide. »
Notre joyeux érudit
L'a dit,
L'a dit,
Et n'en sera pas dédit.
Adoptez-vous tous d'Aristippe
Ce grand principe? (*bis*.)
(bis en chorus.)
Nous adoptons tous d'Aristippe
Ce grand principe. (*bis*.)

« Sur la cause de nos sens
« Tous débats sont indécens ;
« Ne calculons, en vrais sages,
« Que leurs tant doux avantages. »
Notre joyeux érudit
L'a dit,
L'a dit,
Et n'en sera pas dédit.
Adoptez-vous tous d'Aristippe
Ce grand principe? (*bis*.)
(bis en chorus.)
Nous adoptons tous d'Aristippe
Ce grand principe. (*bis*.)

« Je n'ai jamais mieux senti
« La valeur d'un bon rôti
« Qu'en songeant aux sacrifices
« Qui rendent les dieux propices. »
Notre joyeux érudit
L'a dit,
L'a dit,
Et n'en sera pas dédit.
Adoptez-vous tous d'Aristippe
Ce grand principe? (*bis.*)
(bis en chorus.)
Nous adoptons tous d'Aristippe
Ce grand principe. (*bis.*)

« N'eussions-nous comme Pâris
« A décerner qu'un seul prix,
« Contentons plutôt trois belles
« Que d'oser choisir entr'elles. »
Notre joyeux érudit
L'a dit,
L'a dit,
Et n'en sera pas dédit.
Adoptez-vous tous d'Aristippe
Ce grand principe? (*bis.*)
(bis en chorus.)
Nous adoptons tous d'Aristippe
Ce grand principe. (*bis.*)

« Du beau sexe et du bon vin
« Le sectateur n'est pas vain;
« Paisible et doux par système,
« Sans lois il vivrait de même. »
Notre joyeux érudit
L'a dit,
L'a dit,
Et n'en sera pas dédit.
Adoptez-vous tous d'Aristippe
Ce grand principe? (*bis*.)
(bis en chorus.)
Nous adoptons tous d'Aristippe
Ce grand principe. (*bis*.)

« Possédons Athénaïs,
« Phryné, Rhodope et Laïs;
« Mais, sans qu'elles nous possèdent,
« Que ces dames se succèdent. »
Notre joyeux érudit
L'a dit,
L'a dit,
Et n'en sera pas dédit.
Adoptez-vous tous d'Aristippe
Ce grand principe? (*bis*.)
(bis en chorus.)
Nous adoptons tous d'Aristippe
Ce grand principe. (*bis*.)

« Trouvez bon qu'un seul moment
« Vous éclipse au monument,
« Puisqu'une seule seconde
« Vous fit apparaître au monde. »
Notre joyeux érudit
L'a dit,
L'a dit,
Et n'en sera pas dédit.
Adoptez-vous tous d'Aristippe
Ce grand principe? (*bis.*)
(bis en chorus.)
Nous adoptons tous d'Aristippe
Ce grand principe. (*bis.*)

MA PHILOSOPHIE.

Air de l'Auteur, noté N° 1.

Le myrte au front, le verre en main,
Il est temps que je te confie,
Ainsi qu'à tout le genre humain,
Ma suprême philosophie :
Mon cher Leucippe, il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

Les *si*, les *mais*, les *oui*, les *non*
Ont tant dégradé la logique,
Qu'à la barbe du vieux Zénon
Je chanterais en plein portique :
Malgré Minerve il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

Solon, Lycurgue et Pittacus
Ont fait des lois qu'on dit très-sages ;
Mais Vénus, Comus et Bacchus
En ont fait qui sont moins sauvages ;
Et ces lois sont qu'il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

Hippocrate veut qu'à Paphos
On n'aille qu'un jour par semaine;...
Et Pythagore aux haricots
Pour tout régal veut qu'on s'en tienne:
Mais, entre nous, il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

En mangeant chaud, en buvant frais,
En aimant bien celle qui t'aime,
Tu parviendras mieux que Thalès
A te bien connaître toi-même:
Tu connaîtras qu'il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

Veux-tu porter comme Bias
Avec toi toute ta richesse?
Sur tes genoux prends ton repas,
Puis après mets-y ta maîtresse;
Car tour à tour il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

Comme Socrate, par orgueil,
Irions-nous boire la ciguë,
Et donnerions-nous dans l'écueil
D'une amitié trop ambiguë?
Non, non, Leucippe: il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

Démocrite en riant toujours,
Héraclite en pleurant sans cesse,
Avaient sur place ouvert un cours
Et d'allégresse et de tristesse:
J'enseigne moi qu'il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

Un gros Plutarque in-folio
Ne peut entrer dans ma mémoire,
Et les annales de Clio
Dorment si bien dans une armoire!
Sans autre histoire il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

Simon, Phédon, Criton, Platon
Méritent qu'on les prenne en grippe
Dès que l'on compare leur ton
Au ton de l'aimable Aristippe:
Ce maître a dit qu'il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

Lisons Sapho, lisons Bion
Au lieu d'Esope et d'Hérodote;
Contre un joyeux Anacréon
Troquons notre grave Aristote:
Mon refrain est qu'il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

Avec un miroir de fer-blanc
Qu'Archimède embrase un navire;
Mieux vaut rôtir un ortolan,
Et mettre en feu le cœur d'Elmire:
Matin et soir il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

Nos bons aïeux sur de bons lits
Entouraient une bonne table,
Et leurs vœux se trouvaient remplis
D'une manière profitable,
Tant il est vrai qu'il est charmant
D'être gourmand et d'être amant!

Pour fêter dignement Cloris,
Et digérer sans nulle gêne,
Vive un coussin de Sybaris!
Foin du tonneau de Diogène!
Commodément il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

Je laisse Euclide s'escrimer
A chiffrer sur sa grande ardoise;
Mes élémens sont l'Art d'Aimer,
Et la Cuisinière bourgeoise:
Tout calcul fait, il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

Pourquoi rougir d'être un pourceau
Du nombreux troupeau d'Epicure?
Sur le recto, sur le verso
Du grand livre de la Nature
Il est écrit qu'il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

Qui peut exercer à l'instant
Son appétit et sa tendresse,
A lui seul en sait tout autant
Que les sept Sages de la Grèce:
Ne sait-il pas qu'il est charmant
D'être gourmand et d'être amant?

En dissertant sur tout, sur rien,
Sur les effets et sur les causes,
Cher Leucippe, on est pirrhonien;
Mais en doutant de bien des choses
On est certain qu'il est charmant
D'être gourmand et d'être amant.

CONSEILS A MA MUSE.

IMITATION DE MARTIAL.

AIR : Pégase est un cheval qui porte.

J'IGNORE quel projet tu trames;
Mais je te dis à haute voix
Ce qu'un bon faiseur d'épigrammes
Disait à sa muse autrefois :
— Serais-tu donc assez ingrate
Pour sortir du genre léger?
Ton amour-propre en vain te flatte;
Tu ne peux que perdre à changer.

En vers tonnans et symétriques
Te sied-il de célébrer Mars?
Il vaut bien mieux que tu te piques
De chanter l'Amour et les Arts.
De pleurs dois-tu remplir une urne
Lorsque tu sais rire aux éclats?
Dois-tu chausser le lourd cothurne
Quand tes pieds sont si délicats?

Tu verrais le maître d'école
S'égosiller en te dictant;
Tu verrais l'écolier frivole
Te maudire en te récitant.
Ah! crois-moi, laisse la fabrique
De ces ouvrages à grand bruit
Aux savans qu'une lampe antique
Enfume encore après minuit.

Sur tes lyriques bagatelles
Répands le sel et la gaîté;
Livre des attaques nouvelles
Au siècle, à sa frivolité....
Tu plairas, je te le répète,
Rien qu'avec de simples pipeaux;
Ils l'emportent sur la trompette
Quand on les embouche à propos.

LA LEÇON DU TEMPS.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Rêvant l'autre jour sur le seuil
De ma cabane solitaire,
Dans les airs, au premier coup d'œil,
Je crus voir l'enfant de Cythère ;
Et je me dis de bonne foi :
Puisque l'Amour passe et repasse,
De rentrer un moment chez moi
Sans doute il me fera la grâce.

Hélas ! au lieu de Cupidon
A ma porte je vois descendre
Un dieu sévère, un dieu barbon,
Dont l'habit est couleur de cendre.
Sur les vertèbres de son dos
Traînent deux ailes déplumées,
Et d'une horloge et d'une faulx
Ses deux mains sèches sont armées.

Il me dit : — En vain tu prétends
Esquiver ma leçon suprême ;
Il te faut apprendre du Temps
A te bien connaître toi-même. [8]
— Oh ! vous ne valez pas l'Amour,
Repris-je ; il était si bon maître !...
C'étaient les belles tour à tour
Qu'il m'apprenait à bien connaître.

— Je veux par de nouveaux égards
Conquérir enfin ton éloge ;
Ici pour fixer tes regards
Je vais déposer cette horloge....
— Ah ! l'Amour par de tels présens
N'eût point attristé ces demeures :
Je compte avec vous les instans ;
Avec lui j'oubliais les heures.

— Hé bien, badine avec la faulx
Qui doit un jour finir tes peines.
— Les flèches du dieu de Paphos
De me plaire étaient plus certaines....
— Des vains *joujoux* de cet enfant
A mon arme quelle distance !
— Ton arme donne le néant ;
Ses *joujoux* donnent l'existence.

DIALOGUE

DU VAUDEVILLE ET DE LA MUSIQUE.

AIR : Ton humeur est, Catherine.

LA MUSIQUE.

Je vous croyais, mon cher père,
Au nombre des trépassés.

LE VAUDEVILLE.

Oh! que nenni dà, ma chère :
Je dormais ; c'est bien assez.

LA MUSIQUE.

Çà, quel projet vous agite?

LE VAUDEVILLE.

J'attends, comme de raison,
Que vous m'offriez un gîte
Dans votre propre maison.

LA MUSIQUE.

J'en serais désespérée ;
J'aurais à rougir de vous.

LE VAUDEVILLE.

O fille dénaturée !
Croyez-moi, filez plus doux ;
Songez que je vous ai vue
Pas plus haute que cela,
Et qu'en ces temps, presque nue,
Vous n'aviez pas ces airs-là.

LA MUSIQUE.

Ciel, que vois-je ! on vous préfère !
Tout Paris court sur vos pas !
Mais j'ai pourtant droit de faire
Plus de bruit par mes appas.

LE VAUDEVILLE.

Je veux vous faire connaître
Que vous me devez le jour.

LA MUSIQUE.

J'enrage et mourrai peut-être
Si l'on vous fait trop la cour.

LE VAUDEVILLE.

Craignez de vous voir réduite
A baisser un peu le ton.
Mais sachons quelle conduite
Vous meniez dans ce canton.

LA MUSIQUE.

« Je chantais, ne vous déplaise,
« Nuit et jour à tout venant.

LE VAUDEVILLE.

« Vous chantiez? j'en suis bien aise;
« Hé bien, dansez maintenant. » 2

LA MORALE

AUX DINERS DU VAUDEVILLE.

Air du petit Matelot.

La Morale a couru la ville
Sans obtenir de grands succès :
A nos Dîners du Vaudeville
Elle est là qui demande accès.
— Mon Dieu, qu'elle doit être belle !
Disent nos chansonniers contens.
Courez, Brigot, courez pour elle
Ouvrir la porte à deux battans. —

La Morale au bout de la table
Prend une place lentement,
Et chante d'un ton lamentable
De feu Panard l'enterrement.
Quelle impatience est la nôtre
En écoutant ses longs hélas !
Nous nous regardons tous l'un l'autre,
Mais nous ne la regardons pas.

—Vîte, un restaurant pour madame,
Qui ne peut plus se soutenir,
Disent du ton de l'épigramme
Les plus pressés de la bannir.
— De Momus ce rébus me prouve
Que vous êtes les nourrissons;
Mais je répondrai que je trouve
A mordre assez sur vos chansons. —

C'est l'instant du vin de Champagne,
Du punch et de la Côte-d'Or;
Chacun de nous bat la campagne,
Et la Morale gronde encor.
—Trève à ces dangereux breuvages,
Dit-elle, ou bien j'annonce à tous
Que si la Grèce avait sept sages,
La France a cent fois plus de fous.—

Ce dernier trait monte la tête
De nos convives étourdis.
— Cette Morale est malhonnête,
Et ses brocards sont trop hardis:
Parmi nous sans doute, et pour cause,
Elle a bien droit de s'installer;
Mais au dessert, sur toute chose,
Nous la prions de s'en aller.

PÉGASE RAMENÉ PAR L'AMOUR.

Air : La maison de Monsieur Vautour.

Fier d'avoir autrefois porté
Boileau, Molière et La Fontaine,
Pégase errait en liberté
Sur les rives de l'Hypocrène.
Près de lui m'étant arrêté,
Je disais tout bas : Quelle honte
Qu'il ne soit pas encor dompté
Depuis tant de temps qu'on le monte !

Aussitôt je saute à ses crins ;
Et, malgré son regard farouche,
Subtilement je le contrains
A souffrir un mors dans sa bouche.
— Ce n'est point pour gêner tes pas,
Lui dis-je, que je te le donne ;
C'est qu'avec moi je ne veux pas
Que tu puisses mordre personne. —

Puis lui mettant la selle au dos,
J'en fais descendre en parallèle
Deux étriers des plus égaux,
En ajoutant : — Point de querelle;
C'étaient trois fameux écuyers
Que Jean, Despréaux et Molière!
Mais sans selle et sans étriers
Moi je serais bien vîte à terre. —

Au seul mouvement du bridon
Il rue, il écume, il frissonne....
Dans un vaste caparaçon
Sans plus tarder je l'emprisonne.
— *Ami*, lui dis-je, dans ce temps
Tu sais quel chaud règne au Parnasse;
Par les maringouins dévorans
On est piqué dès qu'on y passe.

Tu veux partir; hé bien, partons....
La, la, que ton ardeur s'appaise....
Nous resterons dans les vallons;
Beau coursier, n'en prends qu'à ton aise.
J'aperçois Lafare et Chaulieu,
Patrons de la gaîté française;
Atteignons-les; je te fais vœu
De ne point trotter à l'anglaise. —

J'allais chantant; l'air était frais;
Pégase doublait son allure;
Nous allions sortir des marais;
Tout me semblait d'un bon augure:
Tout à coup j'entends des crapauds
Coasser au fond de la fange,
Et je vois du sein des roseaux
Sortir une figure étrange.

Sa langue est un dard de serpent;
Elle a les oreilles velues,
Le dos bien large, l'œil perçant;
Ses doigts sont des griffes aiguës;
Pour fuir plus vîte en certain cas
Elle a les deux pieds d'un Satyre....
Pégase en me jetant à bas
Se câbra devant la Satire.

Un enfant passait par hasard,
Et fut témoin de ma disgrace.
De tourner Pégase à l'écart,
Qui le croirait! il eut l'audace.
L'œil étincelant de fureur,
Hérissant sa longue crinière,
Pégase, encor saisi d'horreur,
Recule au fond d'une bruyère.

Notre marmot, presque entraîné,
Le retire alors par la bride :
D'un air doux, mais déterminé,
A revenir il le décide ;
Il passe sur son cou fumant
Une petite main bénigne,
Et de l'autre, en me souriant,
De m'approcher il me fait signe.

Je l'aborde en tremblant toujours,
Et reconnais à son visage
Le prince enjoué des Amours.
—Ah! dis-je alors, prenons courage ;
La Satire aura beau crier,
Plein du nouveau feu qui m'embrase,
Puisqu'Amour me tient l'étrier,
Je remonterai sur Pégase.

L'AMANT CHANSONNIER.

AIR : O toi qui suis toujours mes pas. (De Florian.)

Tu m'as privé de la raison,
Et la rime seule me reste ;
En est-ce assez, beauté céleste,
Pour t'adresser une chanson ?
Mon délire échauffe ma veine ;
Ton cœur à l'attaque est-il prêt ?
L'Amour va lui lancer un trait
Qu'il a trempé dans l'Hypocrène.

Certain Lindor trouble mon plan ;
Mais je ne crains point qu'il te plaise,
Car je t'adore à la française,
Et lui soupire en Castillan.
Mes chants toucheront plus ton âme
Que la guitare de Lindor :
Sous tes balcons il gèle encor
Lorsqu'à tes pieds je suis de flamme.

A des chansons ne pense pas
Que je bornerai ma science;
J'ai mesuré mon espérance
Sur le pouvoir de tes appas:
Déjà ma voix devient si tendre,
Qu'on la prendrait pour un soupir:
Un baiser peut me la ravir,
Comme un baiser peut me la rendre.

Mon Apollon c'est mon amour,
O mon adorable maîtresse!
Par des couplets à la tendresse
Si je t'excite chaque jour,
Bannis la crainte; au doux mystère
Je saurai bien en revenir:
J'aime à chanter pour obtenir,
Mais je n'obtiens que pour me taire.

INVOCATION A L'HIVER.

IMITATION DE RAMLER.

Air du vaudeville du Petit Jockei.

QUELS démons agitent les airs!
C'en est fait, les cieux s'obscurcissent,
L'orage fond sur l'univers,
Et les torrens gonflés mugissent!
Jouet des tristes aquilons,
La feuille des forêts voisines
Roule dans le fond des vallons,
Et voltige sur les collines.

Amis, l'Automne est en courroux
De voir la vigne en décadence;
Il fuit après avoir chez nous
Vidé sa corne d'abondance.
Mais, attendri par nos regrets,
L'Hiver vient essuyer nos larmes:
Ce dieu, couronné de cyprès,
Ne laisse pas d'avoir des charmes.

Astre du jour, c'est vainement
Que tu lances tes traits lucides;
D'un bouclier de diamant
Il couvre les fleuves rapides:
Les arbres paraissent fleuris
Sous les frimas que sa main verse,
Et l'œil séduit prend pour des lis
Les flots de neige qu'il disperse.

Cloris, que l'on voyait trembler
Dans une barque vacillante,
Ne craint plus rien, et pour voler
Choisit le traîneau de Dorante:
Ce berger pendant le chemin
Sous la pelisse de sa belle
Plusieurs fois réchauffe une main
Qu'elle exile et qu'elle rappelle.

Mœris derrière les roseaux
Ne va plus se baigner sans doute;
Mœris sur l'écorce des eaux
S'élance, part, glisse, et fait route:
A ses patins qui fendent l'air,
Et dont l'acier brille sans cesse,
Vulcain imprima de l'éclair
Et la lueur et la vîtesse.

Viens donc, Hiver; et si tu veux
Que je chérisse ta présence,
Ramène avec toi dans ces lieux
L'ami dont je pleure l'absence :
Malgré mon naturel gourmand
Et mon penchant à la tendresse,
Je lui garde fidèlement
Et mon vin vieux et sa maîtresse.

L'ÉLOGE DU GRAND JOUR,

A UN PARTISAN DU PETIT.

AIR : Cœurs sensibles, cœurs fidèles.

MAITRE YOUNG, rêveur crédule,
Aimait la lune et la nuit;
La brune et le crépuscule
Sont tout ce qui vous séduit:
Mais, je le dis sans scrupule,
Moi je préfère à mon tour
Le soleil et le grand jour.

Et d'abord parlons des dames:
Le reflet de vingt flambeaux
Leur permet souvent des trames
Qui dupent messieurs les sots:
Il n'est point de belles femmes
Que celles qui sans détour
Sont belles au plus grand jour.

Sein trompeur, mouchoir qui triches,
Sourcils du matin éclos,
Rouge et blanc, couleurs des riches,
Faux chignons, dents à pivots,
Adieu vos charmes postiches,
Quand l'œil perçant de l'Amour
Vous examine au grand jour.

Faut-il donc que l'on condamne
A des verroux éternels
L'impudente courtisane
Qui vend des plaisirs mortels !
Un commerce aussi profane
Tomberait dans ce séjour,
S'il n'avait lieu qu'au grand jour.

Hélas ! c'est lorsque l'aurore
Argente le haut des toits,
Ou c'est vers la brune encore
Que l'assassin court les bois :
Son poignard cruel ignore
(Pour le repos d'alentour !)
L'art de frapper au grand jour.

Au fat qui s'en accommode,
Dans un magasin bien noir,
Le fripier vend par méthode
Un habit qu'il ne peut voir:
Mais dans un frac à la mode
Voulez-vous avoir bon tour,
Prenez l'étoffe au grand jour.

Tel auteur se croit sublime
Pour avoir dans un soupé
Lu des vers où par la rime
Le sens est vingt fois coupé;
Mais obtiendrait-il l'estime
De la ville ou de la cour
S'il les mettait au grand jour?

Quand un peintre avec mystère
Veut me montrer ses tableaux,
Crac, d'une main téméraire
Je rouvre tous les rideaux;
Et des effets de lumière,
Pour lui jouer un bon tour,
Je ne juge qu'au grand jour.

L'assiégé craint la surprise
Tant qu'un demi-jour douteux
Encourage et favorise
L'assiégeant plus hasardeux:
Mais combien il le méprise,
Tranquille au haut de sa tour,
Lorsqu'arrive le grand jour!

Si la nuit par sa tristesse
Est l'image de la mort,
A l'enfance, à la vieillesse
L'aube et le soir ont rapport:
Mais l'éclat de la jeunesse,
Fraîche et vive tour à tour,
Ne ressemble qu'au grand jour.

LA JEUNE VIRTUOSE,

COMPOSANT AU FORTÉ-PIANO.

AIR : On compterait les diamans.

—De vous encenser constamment,
Sublime et tendre Polymnie,
Je fais aujourd'hui le serment
Sur les autels de l'harmonie :
Pour prix de mon faible talent,
Ah ! si de vous je suis chérie,
Pénétrez-moi de sentiment ;
Mais point d'amour, je vous en prie.

Il est soumis cet instrument
A votre influence puissante ;
Ma main sur son clavier brûlant
Poursuit la mélodie errante :
Je l'atteindrai.... moment flatteur !
Je compose un air qui m'enflamme....
Polymnie, épargnez mon cœur ;
Je vous abandonne mon âme.

Les accords par gradation
Sous le chant s'empressent d'éclore;
Au charme de l'expression
Ils viennent ajouter encore....
Quelle nouvelle impression!
Ah, Polymnie! ah, Polymnie!
Serait-ce de la passion?
Que ce soit plutôt du génie!

L'Amour n'est, dit-on, qu'un enfant:
Il n'est pour rien dans mon délire;
Le dieu des arts, deux fois plus grand,
Sans doute est le seul qui m'inspire.
Mais non.... ces sons voluptueux
Semblent m'annoncer le contraire....
S'il faut qu'ils s'entendent tous deux,
Allons, je les laisserai faire. —

A son piano l'autre jour
Ainsi chantait la jeune Lise,
Lorsqu'elle en vit sortir l'Amour
Qui lui dit avec mignardise:
—D'avoir trouvé de doux effets,
Belle, ne soyez plus surprise;
La corde qu'à mon arc je mets,
A votre instrument je l'ai mise.

L'HOROSCOPE

D'UN POÈTE DE CAMPAGNE.

AIR : La lumière la plus pure.

Le rossignol dans la plaine
Module ses doux accens :
Paul l'écoute avec Hélène,
Et l'amour trouble leurs sens.
Le gage de leur tendresse
Aura la vigueur de Paul,
D'Hélène la gentillesse,
Et la voix du rossignol.

Il ne faut pas nous attendre
Que dans le temple de Mars
Jamais il ira suspendre
De glorieux étendards ;
Ni que sa main criminelle,
Guidant un marteau vénal,
Doive arracher à Cybèle
Ses entrailles de métal.

Par un innocent délire
Entraîné vers Apollon,
Il écoutera sa lyre
Du bas du sacré vallon;
Et lorsque sur la nature
Demain Phébus aura lui,
Il chantera la verdure
Des prés naissans comme lui.

Si quelque jour sous l'ombrage
Son cœur vient à s'enflammer,
Une belle du village
S'approchera pour l'aimer:
Il hâtera sa défaite
En fredonnant ses ardeurs,
Et reprendra sa musette
Pour célébrer ses faveurs.

Loin du tourbillon des villes
Et du tonnerre des cours,
Combien les parques tranquilles
Lui fileront de beaux jours!
Il caressera sans cesse,
Variant ses doux travaux,
Ou sa muse, ou sa maîtresse,
Sans rencontrer de rivaux.

Et quand la Mort, d'aventure
Se trouvant en son chemin,
Au fond d'une tombe obscure
Le conduira par la main,
Il y suivra cette vieille
Sans frayeur et sans regret,
Comme on l'aura vu la veille
Entrer dans une forêt.

PLAISIR ET DÉSIR.

AIR : Et cueillez la rose jolie.

Plaisir sur un monceau de roses
Depuis longtemps, pâle, dormait :
Voyant ses paupières si closes,
Annette à part s'en alarmait :
— Peut-être sortait d'une orgie,
Peut-être se déplaît chez moi ;
Crains que ne tombe en léthargie.
Plaisir, Plaisir, éveille-toi ! —

Annette et le pince et le pousse,
Si que reviennent ses couleurs ;
Mais lui, tout rêveur, se courrouce,
Car se renfonce entre les fleurs.
Près de l'indiscrète bergère
Désir vole fort à propos :
— Hélas ! comme arrangez mon frère !
Peux seul l'arracher au repos. —

Brillant flambeau du doux mystère
Est à l'usage du Désir;
Désir en passe la lumière
Trois fois sous les yeux du Plaisir;
Puis chatouille du bout de l'aile
Le bord des lèvres du dormeur:
Plaisir, jusqu'alors tant rebelle,
S'éveille enfin de bonne humeur.

D'Annette écoutant la prière,
Désir s'assied au milieu d'eux;
Désir guide, Désir éclaire,
Désir renouvelle leurs jeux:
Mais ce dieu voulant, pour leur plaire,
Veiller jusques au lendemain,
A son tour ferme la paupière,
Et son flambeau.... fuit de sa main.

— Plaisir, dit la belle naïve,
Fais au Désir comme il t'a fait;
De ta part même tentative
Produira sur lui même effet. —
Plaisir répond : — Nenni, mon ange;
A ce perdrais tous mes efforts:
Ne saurions-nous rendre le change?
Lui me réveille, et moi l'endors. —

L'ORME ET LE VOYAGEUR.

AIR : Mon petit cœur à chaque instant soupire.

LE VOYAGEUR.

ORME indiscret, tu m'apprends que Délie
Crut dans ces lieux aux sermens d'Eurylas :
Faut-il qu'ainsi leur bonheur se publie !
Les voyageurs ne t'interrogeaient pas.
Quoi ! sous ces noms j'en vois trente à la file
Qui deux par deux sont tracés au hasard !
Va, dans le feu tu serais plus utile ;
Orme indiscret, on te coupe trop tard.

L'ORME.

O voyageur, que ta plainte est amère !
Rends donc justice à mes vrais sentimens :
Enfant des bois, je chéris le mystère,
Et je voudrais l'inspirer aux amans ;
Mais c'est en vain que cet asile est sombre ;
A leurs amours l'orgueil vient se mêler :
Quand j'ai voilé leurs plaisirs de mon ombre,
Ils forcent tous mon écorce à parler.

L'ORIGINE DU LAURIER-ROSE.

AIR : Mon père était pot.

Ovide a dit que l'olivier
Naquit à l'improviste,
Et pourquoi le fruit du mûrier
Devint de couleur triste.
Maîtres jardiniers,
Maîtres chansonniers,
Ici, quoi qu'on en glose,
Je dirai comment
Non moins promptement
Fut fait le laurier-rose.

Vénus la blonde et le brun Mars,
Assis sur la verdure,
En étaient ensemble aux brocards
A propos de coiffure.
— Ah ! qu'un front couvert
D'un beau laurier vert,
S'écriait Mars, impose !
— Non, disait Cypris,
Un front n'a de pris
Qu'embelli par la rose. —

Le dieu des jardins survint là.
Le drôle, à certain titre,
Sur ceci comme sur cela
S'entremet pour arbitre :
—Je dois du laurier,
Dit le dieu guerrier,
Plaider la seule cause.
— Des motifs connus
Me font, dit Vénus,
Vanter la seule rose.

— Eh mais, leur dit Priape, au lieu
De disputer sans cesse,
Puisque vous êtes, vous un dieu,
Et vous une déesse,
Il est un moyen
(Vous m'entendez bien)
De décider la chose....
Sans plus de souci,
A vous deux ici
Créez un laurier-rose.

PROJET

D'UNE NOUVELLE SALLE DE SPECTACLE.

Air du Curé de Pompone.

J'AI dans l'esprit qu'on bâtira
Une salle accomplie,
Qui dès l'instant qu'on l'ouvrira
Sera toujours remplie.
Ah! comme nous verrons tout cela
Si Dieu nous prête vie!

D'abord chaque loge en sera
Si drôlement vernie,
Que toute femme y paraîtra
A trente ans rajeunie.
Ah! comme nous verrons tout cela
Si Dieu nous prête vie!

Au balcon l'on affichera
Décence et modestie,
Et surtout on n'y siégera
Qu'en grand'cérémonie.
Ah! comme nous verrons tout cela
Si Dieu nous prête vie!

Toute loge obscure sera
De rideaux dégarnie;
Tout au plus on y grillera
De voir la comédie.
Ah! comme nous verrons tout cela
Si Dieu nous prête vie!

Du parterre où l'on s'assoira
En bonne compagnie,
Jamais sifflet ne partira
Pour troubler l'harmonie.
Ah! comme nous verrons tout cela
Si Dieu nous prête vie!

Mais voici le *nec plus ultrà*
Dont mon âme est ravie:
Au parquet l'auteur jugera
Ses frères sans envie.
Ah! comme nous verrons tout cela
Si Dieu nous prête vie!

L'orchestre à la fin s'entendra;
(Plus de cacophonie)
Chaque ouverture effacera
Celle d'Iphigénie.
Ah! comme nous verrons tout cela
Si Dieu nous prête vie!

Melpomène retrouvera
Sa gloire et son génie:
Les pièces qu'elle enfantera
Vaudront mieux qu'Athalie.
Ah! comme nous verrons tout cela
Si Dieu nous prête vie!

Poquelin ressuscitera,
Et même l'on publie
Qu'à neuf il nous replantera
Tout le parc de Thalie.
Ah! comme nous verrons tout cela
Si Dieu nous prête vie!

Si bien qu'avec ses *libera*
Sotte dramomanie
A coups d'étrivières sera
Par le bon goût bannie.
Ah! comme nous verrons tout cela
Si Dieu nous prête vie!

L'annonce qu'on imprimera
Sera toujours suivie;
Nul acteur ne prétextera
Jamais de maladie.
Ah! comme nous verrons tout cela
Si Dieu nous prête vie!

La troupe qui s'y formera
Sera si bien choisie,
Que dans cette école il faudra
Que Préville étudie. [10]
Ah! comme nous verrons tout cela
Si Dieu nous prête vie!

Toute actrice réussira;
Car, grâce à la bougie,
La moins gentille semblera
Plus que Contat jolie.
Ah! comme nous verrons tout cela
Si Dieu nous prête vie!

Chaque danseuse y brillera
Sans jupe raccourcie;
Et sans faux pas le soir ira
Dans sa chambre garnie.
Ah! comme nous verrons tout cela
Si Dieu nous prête vie!

Quand le foyer s'échauffera
  Sur la pièce applaudie,
Les pompiers seront toujours là,
  De crainte d'incendie.
Ah! comme nous verrons tout cela
  Si Dieu nous prête vie!

Enfin, quand on défilera
  S'il survient de la pluie,
Mon pauvre fiacre avancera
  Tout près de la sortie.
Ah! comme nous verrons tout cela
  Si Dieu nous prête vie!

LES APPLAUDISSEMENS.

Air de la croisée.

JAMAIS les applaudissemens
N'auront, je crois, d'effet funeste :
Ces sons flatteurs, ces sons charmans
Ont une origine céleste ;
Car lorsque le grand Jupiter
Eut fait par son souffle suprême
L'onde, le feu, la terre et l'air,
Il s'applaudit lui-même.

« Nos vers survivront à l'airain,
« Disaient Virgile, Ovide, Horace :
« Applaudissons-nous ; c'est en vain
« Que la faulx du Temps nous menace. »
Et tout en chantant ce refrain
Ils claquaient de si bonne grâce,
Que le bruit de leurs coups de main
Dure encore au Parnasse.

Et Térence on sait par quels mots
Il finit la dernière scène
D'Héauton-Timoruménos,
De l'Eunuque et de l'Andrienne.
« Oui, dit-il, peuple citoyen,
« Je suis jaloux de ton suffrage :
« Bonjour, bonsoir, porte-toi bien ;
« Mais claque mon ouvrage. »

Lemierre aux loges se plantait
Pour applaudir sa propre pièce ;
Et si quelqu'un l'en plaisantait
Il répondait avec rudesse :
« Si je me claque à tour de bras,
« C'est qu'il n'est point d'ami fidèle
« Qui m'applaudisse en pareil cas
« Avec autant de zèle. »

D'après ces exemples divers,
Amis, faisons tous la partie
Lorsque nous publîrons des vers
De mettre à part la modestie :
Loin de résister à l'orgueil,
Livrons-nous à sa douce attaque ;
L'humilité qui baisse l'œil
Ne vaut pas une claque.

Auteurs, acteurs sont peu flattés,
Chez Melpomène et chez Thalie,
De ces petits bravos flûtés
Qui nous sont venus d'Italie :
Il faut, si l'on veut tous les soirs
Que leur oreille se régale,
Par des mains comme des battoirs
Faire trembler la salle.

Pour moi, qui ne suis point gonflé
Du venin de la noire envie,
Et qui, Dieu merci, n'ai sifflé
Aucun poëte de ma vie,
Je vais vous faire en ce moment
Part de mes vœux les plus sincères :
Applaudissez-moi librement;
Je vous le rends, mes frères.

L'INTÉRIEUR DES COULISSES.

AIR : Cet arbre apporté de Provence.

A TROP mal parler des coulisses
Si mon sujet m'allait pousser,
Je suis certain que nos actrices
Se ligueraient pour me pincer ;
Aussi parmi mes épigrammes
Si quelque encens peut se placer,
J'espère bien qu'alors ces dames
Se ligueront pour m'embrasser.

Des coulisses que vous dirai-je ?
La beauté dans ces lieux trompeurs
Tient un magasin sacrilége
De complimens et de vapeurs ;
Le fard y couvre d'imposture
Jusqu'aux minois les plus charmans :
Il est bien vrai que l'on y jure ;
Mais on n'y tient pas ses sermens.

Terpsichore y fait sans scrupule
Certains faux pas étudiés.
La maligne Euterpe y calcule
De faux accords très-bien payés.
Cédant au caprice fantasque
Que leur suggère le hasard,
C'est là que Thalie est sans masque,
Et Melpomène sans poignard.

L'Hymen, qui parfois s'y promène,
N'a pas la force d'y tenir :
Il y succombe à la migraine ;
Il voit son flambeau s'y ternir.
Au lieu qu'Amour dans ces asiles,
Toujours joyeux, toujours vaurien,
Aux mèches des quinquets fragiles
Rallume à chaque instant le sien.

Aux auteurs que le parterre aime,
Et dont les vers sont applaudis,
Les coulisses semblent de même
L'atmosphère du paradis ;
Mais ceux que le sifflet pourchasse,
N'en pouvant pas supporter l'air,
Y font à peu près la grimace
Que les damnés font en Enfer.

Machinistes, femmes-de-chambre,
Allumeurs, pompiers, quel mic-mac!
On y sent l'eau-de-vie et l'ambre,
L'huile et la pipe de tabac.
Quant aux coiffeurs, sans en médire,
J'assure, en dernier résultat,
Qu'où Vénus fonde son empire
Ils sont les messagers d'état.

C'en est assez, muse étourdie;
Je te défends d'articuler
Certains secrets de comédie
Qu'il ne faut jamais révéler.
Préfère l'étude aux délices
Qui te cernent de toutes parts;
Rarement pilier de coulisses
Est-il colonne des beaux arts.

Soyons de la scène du monde
Comme Adisson grands spectateurs;
Du coin d'une loge profonde
Observons les moindres acteurs;
Et nous nous convaincrons sans peine
Que c'est l'éclat des passions
Qui fait seul de la vie humaine
Valoir les décorations.

Et nous dirons à ces poëtes
Qui nous peignent soir et matin
Comme autant de marionettes
Qu'agite un aveugle destin :
Vos raisonnemens sont factices,
Et vos yeux sont trop peu subtils
Pour voir derrière les coulisses
La main qui fait mouvoir les fils.

SUR LES DISPUTES MUSICALES.

Air des Trembleurs.

A voir messieurs les Gluckistes
Avec messieurs les Ramistes
Et messieurs les Piccinistes
Perpétuer leurs débats,
Je crois voir les Jansénistes
Querellant les Molinistes,
Et cherchant noise aux Thomistes
En se disputant le pas.

Les premiers, dont la manie
Dégénère en calomnie,
Trouvent Rameau sans génie,
Et soutiennent au procès
Que l'auteur d'Iphigénie, [11]
Du fond de la Germanie,
Apporte enfin l'harmonie
Aux imbécilles Français.

Les seconds, que cela choque,
Disent que Gluck est baroque;
Qu'en France avant son époque
Le vrai beau se décida;
Et qu'il n'est point équivoque
Que Rameau, dont on se moque,
Seul le tira de la coque
Avec les fils de Léda. [12]

Les troisièmes, qui font clique
Pour Piccini le tragique,
Par maint bravo fanatique
Voudraient le proclamer roi,
Et démontrer sans réplique
Que Rome est le centre unique
De l'excellente musique,
Aussi bien que de la foi.

Oui, par malheur voilà comme
De ce trio qu'on renomme
On veut nous prouver qu'en somme
Un seul membre a de bons droits.
Ventrebleu, cela m'assomme!
Partageons plutôt la pomme;
Pourquoi ne voir qu'un grand homme
Où nous pouvons en voir trois?

SUR

LA CHUTE DU GATEAU DES ROIS.

AIR : La comédie est un miroir.

Eh vite, mon pauvre Apollon;
Il te faut ici par contrainte
Mettre un crêpe à ton violon,
Et jouer des airs de complainte.
Je regrette un de nos enfans
Dont le tant douloureux martyre
Attendrira dans cent mille ans,
Supposé qu'on sache encor lire.

Vivent les jours que de vieux us,
Nés de la coutume païenne,
Du nom de Mars et de Vénus
Firent nommer dans la semaine!
Ces jours-là pour être applaudi
Le Vaudeville a carte blanche;
Mais tel qui rit le vendredi
Doit, dit-on, pleurer le dimanche.

Aussi vient-on de nous fesser,
Avec l'intention notoire
De nous contraindre à revisser
Une trop féconde écritoire.
Amis rivaux, tenez-vous prêts;
Notre pièce *envoyée aux peautres*
A tant consommé de sifflets,
Qu'il n'en reste plus pour les vôtres.

— Mais sifflait-on réellement?
Ne sont-ce pas aussi des fables?
— Messieurs, j'en parle savamment:
On eût dit, de par tous les diables,
De ces vents qui, sur un pallier
L'hiver soufflant à l'aventure,
Sifflent sans cesse pour entrer
Ou pour sortir par la serrure.

— En ce cas, loin d'être absorbé
Par une épreuve aussi fatale,
Comme le moindre auteur tombé
Criez bien vite à la cabale.
— Ma foi j'ai peut-être en effet
Plus d'ennemis que l'on ne pense,
Et je veux même à ce sujet
Examiner ma conscience.

Du Vaudeville turbulent
D'abord j'ai vanté l'oriflamme
Aux dépens du drapeau sanglant
Que traîne le funèbre drame;
J'ai de plus de mon esponton
Percé la critique alarmée;
Et des dents du serpent Python
Il naît quelquefois une armée.

Enfin si dans le saint vallon
J'ai ri quand maint prêtre d'Euterpe
Notait à coups de goupillon
Des vers taillés à coups de serpe,
Pour nous huer en a-mi-la
La nation philarmonique,
A travers tout ce brouhaha,
A bien pu fourrer sa musique.

—Mon cher, il est des ennemis
Qui vous ont nui bien davantage.
—Je vous entends, et je frémis;
Ce sont les défauts de l'ouvrage.
Je vais consulter tour à tour
Chaque écrivain qui nous condamne,
Comme un sage en agit un jour
Avec les juges de Suzanne.

Ah, monsieur! me dit le premier,
Supprimez la première scène.
Le second se mit à crier:
Fi! que la seconde est obscène!
Ainsi de suite; et le dernier,
D'une égale judiciaire,
Me conseille en particulier
De ne toucher qu'à la dernière.

Comment céder à tant de lois?
Il faut mieux tout risquer sans doute.
Acteurs, pour nous jouer deux fois
Je sens combien il vous en coûte;
Car, nous ne pouvons le nier,
Nous sommes morts de mort subite....
Mais pour un jugement dernier
C'est le moins qu'on nous ressuscite.

LE SERGENT AUX GARDES

ET L'ASTRONOME

AU FOYER DE LA COMÉDIE FRANÇAISE,

Anecdote de 1781.

AIR : J'aime la force dans le vin.

Qui n'a pas connu Cœur-de-Roi,
Sergent dans les Gardes-Françaises,
A tout venant, de bonne foi,
Donnant du tabac et des chaises?
Des foyers faisant les honneurs,
Comme il en faisait la police,
Avec les plus grands raisonneurs
Il osait même entrer en lice.

Un astronome fort connu
Vient pour voir Atrée et Thieste.
—Mon cher, soyez le bien venu,
Lui dit mon sergent d'un ton leste:
Parbleu! vous qui du firmament
Nous dressez les meilleurs cadastres,
Vous nous direz probablement
Ce qu'on dit de neuf sur les astres.

— Ma foi, monsieur, l'on n'en dit rien,
Ou l'on n'en dit pas trop grand'chose,
Répond mon savant qui voit bien
Dans quel genre le sergent cause.
Mais vous-même qu'en pensez-vous?
Souffrez que je vous le demande:
En fait d'astres quels sont vos goûts?
La multitude en est si grande!

—Vraiment, vous, monsieur le savant,
Pour qui la Nature est sans voiles,
Vous vous occupez bien souvent
D'un tas de petites étoiles....
Mais je ne suis pas si profond,
Et de vous à moi je confesse
Que la lune et le soleil sont
Les seuls astres que je connaisse.

— Fort bien vu ! car de chacun d'eux
Enorme est la circonférence ;
Mais il n'est pas qu'à l'un des deux
Vous n'accordiez la préférence :
Quand on est aussi connaisseur
On est le chevalier fidèle
Ou bien du frère ou de la sœur,
Ou du mâle ou de la femelle.

—Vous savez, comme tout Paris,
Que je demeure à l'Estrapade :
Le soleil n'a pour moi nul prix
A l'exercice, à la parade ;
Plus il est brûlant et vermeil ;
Plus je suis las, plus je suis sombre ;
Enfin dès qu'il fait du soleil
Je voudrais de suite être à l'ombre.

—Je vois trop, monsieur le sergent,
Que vous accordez votre hommage
A l'astre calme, au front d'argent.
Pour l'astre au front d'or quel dommage !
Mais ne seriez-vous pas confus
Si, piqué de ce qu'on le gronde,
Il faisait tout à coup refus
De prêter sa lumière au monde?

—Un soleil de plus ou de moins
En plein jour n'est pas une affaire ;
Mais la lune a de petits soins,
D'après lesquels je la préfère :
Quand mon spectacle finit tard,
Beaucoup mieux qu'un porte-lanterne
Ma lune [13] marche avec égard
Devant moi jusqu'à ma caserne.

—En vous regardant de son haut,
Dût Phébus vous porter rancune,
Puisqu'elle vous sert de falot,
Monsieur, préférez votre lune.
Je vais, près du gouvernement
Plaidant vos titres authentiques,
Vous faire nommer sur-le-champ
Sergent-major des lunatiques.

A M. DE WAILLY, ARCHITECTE.

Air des Jumeaux de Bergame.

PLAISE au ciel que tu me pardonnes !
Car j'ai dit lorsque tu plaçais
Huit inséparables colonnes
Devant le Théâtre Français :
Voilà Corneille avec Voltaire !
Voilà Racine et Crébillon !
Regnard à gauche de Molière !
Et Destouches près de Piron !

Mais je n'aurais mis, je l'avoue,
Nulle borne au bas des degrés ;
Leur base est toujours dans la boue,
Malgré leurs chapiteaux ferrés ;
Et moins utiles qu'inhumaines,
Elles retracent les Gâcon,
Les Subligny, les Desfontaines
Et les successeurs de Fréron.

LES TROUBADOURS MODERNES.

Air de l'Auteur, noté N° 2.

Sous les drapeaux des Ris et des Amours
Qu'on rétablisse un corps de Troubadours,
Et d'entrer dans les rangs sur-le-champ je m'honore :
Ce qui fut bon jadis aujourd'hui l'est encore,
Et le sera toujours.

Si nuls revers ne troublent nos amours,
Par monts, par vaux, fortunés Troubadours,
Nous dirons en riant sur notre luth sonore :
Comme on aima jadis, et comme on aime encore,
On aimera toujours.

Mais s'il advient échec à nos amours,
Nous chanterons, malheureux Troubadours :
Adieu Lise, Cloris, Bélinde et Léonore !
Puisqu'on trompa jadis, et puisqu'on trompe encore,
On trompera toujours.

FIN DU LIVRE PREMIER.

NOTES

DU LIVRE PREMIER.

(1) Il n'y avait pas de semaine que le régent ne fît ou ne fît faire des Noëls sur les femmes galantes de la cour et de la ville.

(2) Piron a commencé par faire plusieurs opéras comiques, parmi lesquels on distingue la Rose et Arlequin-Deucalion.

(3) Lesage fut supérieur à Dorneval comme auteur d'excellens romans et de bonnes comédies; mais il ne fut guère que son rival en opéras comiques.

(4) C'est ainsi que commence une des jolies chansons de Collé.

(5) Souffleur de la Comédie Italienne, et auteur de beaucoup d'opéras-vaudevilles, ou de comédies mêlées d'ariettes, qui ont réussi.

(6) Dès l'ancien régime on avait réduit les fêtes.

(7) *Epicuri de grege porcus.*

(8) *Nosce te ipsum.*

(9) Cette chanson a paru à l'époque où *les Amours d'Eté, les Vendangeurs*, etc., etc., etc., attiraient la foule à la Comédie Italienne, et où des musiciens (du second ordre) cabalaient par jalousie contre le genre français du vaudeville.

(10) Préville était encore vivant quand cette chanson fut faite.

(11) Opéra de Gluck.

(12) Castor et Pollux, opéra.

(13) Ce bon sergent disait *ma lune*, comme Diogène disait *mon soleil.*

CHANSONS.

LIVRE II.

CHANSONS.

LIVRE II.

UN PEU DE TOUT.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Sur un air que chacun fredonne [1]
Le régent fit, en temps et lieu,
Certaine chanson courte et bonne
Qui finit par *de tout un peu.*
A lutter contre un tel poëte
Ma muse à regret se résout,
Et, pour changer, ma chansonnette
Finira par *un peu de tout.*

Parlons d'abord du Vaudeville,
Qu'il nous faut défendre avec feu:
Toujours malin, parfois utile,
Sa devise est *de tout un peu ;*
A quelque titre qu'on l'attaque,
De se venger l'espiègle bout;
D'Arlequin il met la casaque,
Et prend pour arme *un peu de tout.*

Lorsqu'un paveur adroit marie
Marbre vert, jaune, rouge et bleu,
Cette heureuse marqueterie
Charme l'œil par *de tout un peu:*
Mais ce plan n'est pas bon à suivre
Sur le Parnasse, où rien n'absout
L'auteur qui prend pour faire un livre,
A droite, à gauche, *un peu de tout.*

A voir le gros fichu d'Elmire
On lui soupçonnerait, morbleu!
Beaucoup d'appas qu'il faut réduire
En total à *de tout un peu;*
Main d'amant qui ferait sa ronde
Trouverait gaze et vent partout:
Vous me direz que dans ce monde
Il faut tâter *un peu de tout.*

Sur le plaisir vif de la table
Voulez-vous connaître mon vœu?
Comus n'est pour moi délectable
Qu'en me servant *de tout un peu*,
Encor tout me paraît-il fade
Si l'on n'a dans chaque ragoût
Mis poivre et sel, thym et muscade,
Girofle..... enfin *un peu de tout.*

Du cercle dont il a l'estime
Damis occupant le milieu,
Attend que l'entretien s'anime,
Et roule sur *de tout un peu;*
Puis, grâce à mainte rapsodie
Qu'à propos sa mémoire cout,
Il semble une encyclopédie,
Et ne sait rien qu'*un peu de tout.*

J'habite au haut d'une montagne,
Et je m'y plais, j'en fais l'aveu:
J'y vois Paris et la campagne,
J'y vois de plus *de tout un peu:*
Le glouglou de l'eau qui serpente,
Le tic-tac du moulin qui mout;
L'âne qui brait, l'oiseau qui chante
M'y font entendre *un peu de tout.*

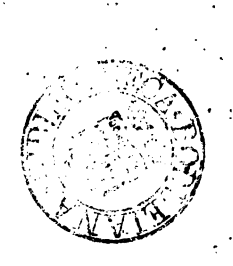
Agnès prétend que la satire
Ne lui peut ôter un cheveu:
Agnès pourtant, sans trop médire,
Sut au couvent *de tout un peu.*
Mondor l'épouse et fait des dettes,
Calculât-il mieux que Bezout;
Car on n'a point vu de coquettes
Se contenter d'*un peu de tout.*

Joueur trop plein de bonhomie,
Si le sort doubla ton enjeu
Dans cette honnête académie
Qui renferme *de tout un peu*,
Vite, vite, il faut que tu partes
Sans attendre le grand va-tout,
Ou le banquier, maître des cartes,
Pourrait bien faire *un peu de tout.*

Quand la patrie est dans le trouble
L'égoïste, cachant son jeu,
Prend de Janus le masque double,
Et se permet *de tout un peu :*
Mais contre lui Solon s'explique,
Et veut que la loi pousse à bout
Tout caméléon politique
Qui dit et fait *un peu de tout.*

Celui-là qui commit le crime,
Quand il faut dire au monde adieu,
Fanatique et pusillanime,
Fait en pleurant *de tout un peu :*
Mais le sage qui voit sans crainte
L'instant où son corps se dissout,
S'élance en paix dans l'autre enceinte
Pour savoir plus qu'*un peu de tout.*

Ce long morceau pourra déplaire
A nos modernes Francaleu,
Dont l'esprit bourru ne tolère
En chanson que *de tout un peu;*
Mais pourvu que de bons apôtres
Trouvent six couplets de leur goût,
Je conviendrai que les six autres
Sont là pour faire *un peu de tout.*



LES FAISEURS DE CONTES.

Air de Cadet Roussel.

Bardus peut nous pousser à bout
Par maint conte à dormir debout;
En scène il peut mettre sans goût
Maint conte en l'air qu'on lut partout;
Mais quand Bardus s'en vient nous dire
Qu'il va faire un conte pour rire,
Ah! ah! ah! vraiment,
Comme il en conte et comme il ment!

Fadin, ce petit raisonneur,
Qui dans les sens met le bonheur,
Et qui se fait même un honneur
D'être un habile suborneur,
Dit que ses propos de ruelles
N'ont jamais trouvé de cruelles:
Ah! ah! ah! vraiment,
Comme il en conte et comme il ment!

Fourban, ce voyageur grison,
Nous dit qu'en sa jeune saison
Il a cent fois de l'horizon
Parcouru la ronde cloison,
Et cent fois sur divers rivages
Esquivé la dent des sauvages :
Ah! ah! ah! vraiment,
Comme il en conte et comme il ment!

Jodelet dit qu'à Charleroi,
Berg-op-Zoom, Lawfelt et Rocroi,
Monté sur son fier palefroi,
Des ennemis il fût l'effroi ;
Mais Jodelet n'a ni blessure,
Ni frère d'armes qui l'assure :
Ah! ah! ah! vraiment,
Comme il en conte et comme il ment!

Ce joueur qui s'appelle Crac,
Parent du baron d'Albikrac,
Qui s'en vient à pied de Nérac
Montrer à Paris le trictrac,
Se dit au loin propriétaire
De cent mille hectares de terre :
Ah! ah! ah! vraiment,
Comme il en conte et comme il ment!

Purgon dit aux badauds surpris :
Soyez victimes de Cypris ;
Avec mon baume je m'en ris,
Et sous huit jours je vous guéris.
Mais ses placards, papiers d'attrape,
N'étant point visés d'Esculape,
Ah! ah! ah! vraiment,
Comme il en conte et comme il ment!

Crochard, cet habile avoué
Dont tout Paris est engoué,
Et par qui maint plaideur joué
Dans les procès reste encloué,
Dit que ses épices exactes
Se bornent presque au coût des actes :
Ah! ah! ah! vraiment,
Comme il en conte et comme il ment!

Roc, dont le cœur de diamant
S'ouvre.... à l'usure seulement,
Et qui vous prête (obligeamment)
Sur bel et bon nantissement,
Dit qu'il prend des intérêts minces ;
Mais Dieu nous garde de ses pinces!
Ah! ah! ah! vraiment,
Comme il en conte et comme il ment!

Ce Pancrace aux poumons de fer,
Qui dit que Jean Fust et Scheffer
Du matin au soir en Enfer
Sont tenaillés par Lucifer
Pour avoir de l'imprimerie
Trouvé la sublime industrie,
 Ah! ah! ah! vraiment,
Comme il en conte et comme il ment!

Ce journaliste un peu tranchant,
Pour ne pas dire un peu méchant,
Qui dit qu'un drame trébuchant
Doit, sans appel et sur-le-champ,
Provoquer sans miséricorde
Tous les sifflets de la discorde,
 Ah! ah! ah! vraiment,
Comme il en conte et comme il ment!

Voyez les oisifs du quartier,
Sur la foi d'un vil gazetier,
Gouverner chez le cafetier
Les intérêts du globe entier:
A l'arbre mort de Cracovie
Chacun d'eux redonne la vie....
 Ah! ah! ah! vraiment,
Comme il en conte et comme il ment!

Architecte des plus suivis,
Grippon nous donne des avis,
Et puis ensuite des devis,
Comprenant jusqu'au dernier vis;
Mais malgré ce calcul factice
Il vous attend à la bâtisse.
Ah! ah! ah! vraiment,
Comme il en conte et comme il ment!

Mathieu-Lænsberg, de son endroit
L'astronome le plus adroit,
Pour chaque jour, comme il le croit,
Prédit du chaud, prédit du froid;
Mais vu qu'avec la Providence
Il n'est guère en correspondance,
Ah! ah! ah! vraiment,
Comme il en conte et comme il ment!

Ce juif que je ne nomme point,
Mais qui toujours se trouve à point
Pour fournir à lui seul le foin
Dont tous nos charrois ont besoin,
Dit qu'il n'en met pas dans ses bottes;
Mais j'en appelle à ses ribottes:
Ah! ah! ah! vraiment,
Comme il en conte et comme il ment!

Enfin cet auteur mal monté
Qui, de prose et de vers lesté,
S'en va criant de tout côté:
Je pars pour l'immortalité,
Et j'y vais même à toutes selles,
Comme courrier des neuf Pucelles,
Ah! ah! ah! vraiment,
Comme il en conte et comme il ment!

CRITIQUE DU JOURNAL DE PARIS.

AIR : De tous les capucins du monde.

A CE journal je m'intéresse,
Disait une vieille comtesse;
Mais c'est un abus sans pareil,
Et dont tous les matins j'endève,
D'y marquer l'heure où le soleil
Pour ces petits bourgeois se lève.

Pourquoi du coucher de la lune,
Disait un filou sur la brune,
Ces messieurs font-ils mention?
D'une police trop perverse
C'est seconder l'intention
Pour écraser notre commerce.

Morbleu! disait le chantre Arsène,
A quoi bon mesurer la Seine?
Quand les flots en seraient haussés,
Je suis bien sûr que la rivière
Ne montera jamais assez
Pour pouvoir entrer dans mon verre.

Ils devraient bien ces journalistes,
Disaient les Quinze-Vingts tout tristes,
Oter, pour nous faire leur cour,
Deux articles peu nécessaires;
Celui des époques du jour,
Avec celui des réverbères.

Il ne faudrait jamais permettre,
Disait un grave géomètre,
Tous ces impromptus nouveau-nés
Qu'en tête du journal on trouve;
Car, fussent-ils des mieux tournés,
Qu'est-ce au fond que tout cela prouve?

Mais, dit un libraire, on nous berne
Quand de quelque écrivain moderne
On nous y vante les travaux:
N'est-ce donc pas une sornette
D'annoncer les livres nouveaux?
Ce sont les vieux seuls qu'on achète.

Article traits de bienfaisance,
Dit Harpagon : quelle imprudence
De m'oublier directement,
Moi qui dans mainte circonstance
Recommande sincèrement
Les pauvres à la Providence!

Tout en vacillant sur son siége,
Un cocher disait : Tromperai-je
Maintenant mon maître au besoin?
Hélas! après l'extrait des livres,
En indiquant le prix du foin
Le journal nous coupe les vivres.

A tant d'annonces de spectacle,
Dit un sourd, je veux mettre obstacle;
Je n'entends rien à tout cela;
Mais simplement je leur accorde,
Pour remplir cette page-là,
De parler des danseurs de corde.

Dé tous les payeurs dé la ville
Jé soutiens la liste inutile,
Disait un jeune cadédis;
Et la preuve en est évidente,
Car mes amis et moi, sandis!
Nous n'avons pas un sou dé rente.

Quant aux nouvelles funéraires,
S'écriaient certains légataires,
Je les trouve trop empressés;
Nous hériterions seuls peut-être
S'ils accordaient aux trépassés
Quelques jours pour se reconnaître.

Du journal par antipathie
Chacun critique une partie.
En est-ce ainsi du rimailleur
Dont on y condamne les pièces?
Non; son Apollon férailleur
Mettra toute la feuille en pièces.

LES RATS

DU PETIT CHATELET DE PARIS,

démoli en 1782.

Air des Folies d'Espagne.

IL est détruit ce Châtelet gothique
Où tant de gueux étaient nourris pour rien;
Ce Châtelet qui, selon la chronique,
Datait du temps de l'empereur Julien.

Ce noir cachot, masse informe de pierres,
Ne choque plus l'œil du Parisien:
Vous le vantiez pourtant à nos grands-pères,
Dubreuil, Sauval, Malingre et Félibien. [3]

Je vais apprendre à la race future
(Si toutefois à lire elle se plaît)
La merveilleuse et bizarre aventure
Qui se passa tandis qu'on l'abattait.

De ses débris on vit un beau dimanche
Sortir en corps mille rats désolés ;
Par un seul chef, dont la barbe était blanche,
Au Marché-Neuf ils furent assemblés.

— Du Châtelet, leur dit-il, on vous chasse ;
Mais l'air était mauvais dans ces cantons :
Si dans vos cœurs il reste un peu d'audace,
Partagez-vous en quatre pelotons.

Vous, parcourez les châteaux du royaume,
Et dévorez les titres fastueux
De tout seigneur qui, fier d'un vain fantôme,
N'a que le nom de ses vaillans aïeux.

Vous, pour logis choisissez la demeure
Des bijoutiers, teinturiers et tailleurs :
Il faut des rats quand on veut à toute heure
Changer les goûts, la mode et les couleurs.

Vous, dirigez les amours des actrices,
Et les arrêts portés par les acteurs :
Vous deviendrez gras dessous les coulisses
(Comme eux dessus) aux dépens des auteurs.

Vous, s'il vous plaît de vivre de libelles,
De drames noirs et d'opéras nouveaux,
Aux épiciers soyez toujours fidèles;
Il leur en vient depuis peu par ballots. —

Le chef se tut, et les rats applaudirent,
Car ses conseils avaient force de loi;
Mais sur le champ d'une voix ils lui dirent :
— Et vous, papa, quel sera votre emploi?

— Ah, mes enfans! on s'amende à mon âge,
Leur répartit le vertueux barbon :
Dès le berceau j'ai troué maint fromage,
Pris force lard, et percé maint jambon.

Ce n'est pas tout; depuis j'ai souvenance
Qu'au Châtelet, de caveaux en caveaux,
J'ai bu dix ans de l'huile de Provence
Chez un voisin à même ses tonneaux.

Ce n'est pas tout; des filous sur la paille
Pendant la nuit j'ai dérobé le pain.
Enfin.... enfin.... il est juste que j'aille
Me recueillir et châtier ma faim.

On m'a parlé d'un journal littéraire
Par feu Fréron jadis bien rédigé :
Depuis sa mort on dit qu'il dégénère,
Et qu'Apollon veut en être vengé.

Quoique le fiel y coule à chaque page,
A belles dents je le déchirerai ;
Chaque semaine il ronge un bon ouvrage,
Et chaque jour moi je le rongerai.

Cet aliment amer et froid, je pense,
Pour moi pécheur vaudra la mort aux rats ;
Mais vous jugez par cette pénitence
Si j'ai commis de graves attentats !....

CANTIQUE DES QUINZE-VINGTS,

sur leur translation dans le faubourg Saint-Antoine en 1781.

AIR : De tous les capucins du monde.

De tous les Quinze-Vingts du monde
La gratitude est sans seconde
Depuis qu'un roi très-honoré
A transporté leur patrimoine
Du quartier de Saint-Honoré
Dans le quartier de Saint-Antoine.

Le matin, noirs d'éclaboussures,
Ils couraient parmi les voitures
Des risques trop accumulés ;
Et le soir près de leur retraite
L'Amour les aurait aveuglés
Si la chose n'eût été faite.

Maintenant qu'auprès de Charonne
Nul danger ne les environne,
Fort à leur aise les voilà;
Et rien qu'avec un peu d'étude
Des bornes de ce canton-là
Ils auront bientôt l'habitude.

Ils ont de leur vieil uniforme
Gardé la couleur et la forme,
Et tout Français connaît la fleur
Qui brille en cuivre sur leur plaque;
Mais ils la portent dans le cœur
Encor plus que sur la casaque.

Du vaste hôtel des Mousquetaires
Depuis qu'ils sont propriétaires,
Dans un logis bien éclairé
Chacun d'eux jouit de la vie,
Et (pour en changer à son gré)
Tient plusieurs chiens à l'écurie.

Au reste, au sein de cet asile
Désormais leur sort est tranquille.
De leurs devanciers valeureux
S'ils n'ont pas les vertus guerrières,
Disons tout bas qu'ils ont pour eux
De faire un peu mieux leurs prières.

LE PREMIER BALLON

DE BLANCHARD.

AIR : Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.

— De voler publiquement
Dans une gondole
Sais-tu, Pierre, qu'un savant
A donné parole?
—Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

— De prononcer hardiment
Que l'idée est folle
Tu te fais trop promptement
Une gloriole.
—Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

—Il se peut qu'un pareil plan
Tourne en faribole;
Mais jusqu'à l'événement
Je suis bénévole.
—Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

—Je sais qu'Icare, en faisant
Mainte caracole,
Des airs dans l'eau brusquement
Tomba de bricole.
—Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

—Je conviens qu'en le prenant
Depuis pour symbole,
Un marquis plus récemment
Fit la cabriole.
—Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

—Mais je ne crains nullement,
Vu son protocole,
Que leur émule prudent
Jamais dégringole.
—Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

—Tandis qu'un sien confident
Tiendra la boussole,
Il doit du grand mouvement
Presser la virole.
—Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

—Et si de quelque ouragan
La peur le désole,
En jetant l'ancre en plein vent
Il rira d'Eole.
—Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

— Puisse-t-il incessamment
Sur la métropole
S'élever tranquillement
Ceint d'une auréole!
— Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

— Enfin, si son secret prend,
Et qu'il tienne école,
Voilà d'un autre élément
L'homme regnicole.
— Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

— A parler sincèrement,
Et sans hyperbole,
C'est un nouveau logement
Qu'aux oiseaux l'on vole.
— Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

— Mais nous ne saurions pourtant
(Ce point les console)
De la terre au firmament
Remplir l'entresole. 4
—Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

— L'astrologue, en parcourant
L'un et l'autre pôle,
Va des cieux commodément
Mirer la coupole.
—Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

— Au fond du sable mouvant
Du riche Pactole,
Comme Harpagon va souvent
Puiser l'or en fiole!
—Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

—Au moindre chapeau vacant
Maint abbé frivole
S'en ira tout en planant
Droit au Capitole.
—Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

—J'en connais qui sur-le-champ
Iront en cariole
Aux femmes du grand sultan
Parler gaudriole.
—Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

—Pour moi qui du sentiment
Fais ma seule idole,
Je rabattrai constamment
Aux pieds de Nicole.
—Va-t-en voir s'il vole,
Jean;
Va-t-en voir s'il vole.

RÉPONSE

DE BLETON LE SOURCIER

A UNE DIATRIBE DE M. DE LALANDE.

AIR : Monsieur le Prévôt des marchands.

TANDIS que j'ai les yeux baissés
Quel trait malin vous me lancez !
Il faudrait, sublime astronome,
Vous rappeler dorénavant
Qu'il m'est permis d'être un bonhomme,
Comme il vous l'est d'être un savant.

Vous deviez, à ce que je crois,
Y regarder même à deux fois
Avant d'accuser d'imposture
Un homme qui n'est en effet
Bréveté que de la Nature
Pour mettre en œuvre un tel secret.

L'intérêt n'est point mon agent;
Rustique sans être indigent,
Et peu capable de finesses,
Je laisse aux commis du grand ton
Chercher la source des richesses,
Moyennant le tour du bâton.

Monsieur le prévôt des marchands,
Et quantité d'honnêtes gens,
Au travers du sol et des roches
M'ont vu, ce qu'on appelle vu,
De l'eau dont je crains les approches
Deviner le cours imprévu.

Je n'ai nulle prétention,
Et dans mon opération
Je consens que chacun me guette;
Mais quand j'ai dit la vérité
Je dois mener à la baguette
L'envie et l'incrédulité.

Pourquoi ferait-on mon procès?
Il faut des sourciers au Français,
Qui depuis que le splen l'enchaîne
A, par un goût trop raisonneur,
Perdu les sources d'Hypocrène,
De l'allégresse et du bonheur.

Et que ne mériterait pas
Auprès d'un sexe plein d'appas
Le sourcier dont l'expérience
Ferait découvrir un matin
Cette fontaine de Jouvence
Tant de fois décrite en latin!

Mais parlons sérieusement:
Pour vous, monsieur, absolument
Si mon talent tient du mystère,
Au lieu d'en douter faites mieux;
Laissez-moi lire dans la terre
Comme vous lisez dans les cieux.

LA POUDRE

DU DOCTEUR GROS-DOS.

AIR : Daignez m'épargner le reste.

En mil sept cent quatre-vingt-trois
(La date n'est pas très-nouvelle)
Je gardai pendant les grands froids
Une fièvre au kina rebelle.
J'avais sans cesse à mon côté
Maint apothicaire funeste,
Maint docteur de la faculté,
Maint herboriste patenté,
Et des charlatans de reste.

L'un d'eux me dit : — Jé suis Gros-Dos,
Médécin par quartier d'un princé;
Votré famille est dé Vordeaux,
Jé suis dé la mêmé provincé.
Mes poudrés, fruit d'un grand savoir,
Sont un fébrifugé célesté :
Prénez-en dix paquets cé soir;
Demain jé réviendrai vous voir;
Vous sérez guéri dé resté.

—Mais, lui dis-je, aux poudres d'Ailhaud
Ma fièvre a résisté.... je n'ose....—
Il m'interrompt tout aussitôt:
—Mes poudrés sont bien autré chosé!
—Qu'est-ce à dire?—A fuir comme un trait
Pourvu qué votré mal soit presté,
Laissez Gros-Dos êtré discret,
Et permettez qué son sécret
Sans aucun évent lui resté.—

Las de l'entendre, au traitement
Je fais semblant de me résoudre:
—Docteur, ce soir décidément
Je prends vos dix paquets de poudre.
—Buvez, buvez, lavez, lavez;
Sans quoi ma poudre est indigesté,
Et vous, la bonné, conservez
Dans un coin..... cé qué vous savez.—
On s'en souviendra de reste.

Dès qu'il est hors de la maison
Dans six pintes d'eau de lavande
Je fais délayer par Suzon
Cette drogue de contrebande;
Puis en un lieu sombre à dessein
Suzon, maligne autant que leste,
En remplit maint et maint bassin
Pour que monsieur le médecin
Puisse examiner de reste.

Le lendemain Gros-Dos revient.
— Ma poudré a-t-ellé fait merveillé?
—Je suis guéri. —Jé lé vois bien;
Œil clair, bon pouls, langué vermeillé!
M'a-t-on gardé.... — Certainement.
— Jé lé sens bien : pouah! quellé pesté!
La bonné, cé noir sédiment
Prouvé qué mon médicament
A fait son effet dé resté.—

Ce n'est pas tout, et mon bavard
Près de mon lit tourne, s'agite,
Parle et reparle de son art,
De sa poudre et de son mérite;
Enfin, dans ses joyeux transports,
Vers les bassins faisant un geste:
—Tant d'horreurs sont bien mieux déhors
Qué dédans votré pauvré corps.
—D'accord avec vous j'en reste. —

Gros-Dos s'esquive en me disant:
— J'en cours informer mes confrères.—
Suzon en le reconduisant
Lui parle de ses honoraires.
—Fi donc! jé n'en ai nul souci,
Mon enfant, jé vous lé protesté;
Sur votré maîtré, Dieu merci,
Puisqué ma poudre a réussi
Jé mé crois payé dé resté.—

Vers le printemps ma fièvre enfin
S'en fut comme elle était venue.
Ce fut lors que mon aigrefin
Cria sans cesse en pleine rue:
—L'envie aux doigts crochus, sandis!
Frondé ma poudre et mé molesté;
Mais elle a dé monsieur Piis
Expulsé la fièvre gratis:
Eh donc! jé mé ris du resté.

LE BARBET INTELLIGENT.

AIR : Frère Amour en capuchon.

On a dans ce siècle d'airain
Encor l'âme compâtissante ;
Témoin Barbe la gouvernante
De feu Lorry le médecin,
Qui, trouvant au coin d'une rue
Un petit barbet expirant,
Dans son tablier sanglant
L'emporta toute émue.

Barbe disait chemin faisant :
—Tâche de mériter mon zèle,
(C'est Favori que je t'appelle)
Et tu guériras promptement.
Mon cher maître est des plus honnêtes ;
Il a sauvé mon grand cousin
Et Mondor notre voisin :
Il doit sauver les bêtes. —

Or d'après sa narration
Le fameux Lorry, d'un air tendre,
Lui dit : — Je veux bien l'entreprendre
A ta considération ;
Mais il y faudra du mystère,
Sinon tu me compromettrais,
Et le fameux Lyonnais [5]
Me ferait une affaire. —

Quand Barbe eut promis le secret,
Avec une petite éclisse
Le docteur redressa la cuisse
De notre infortuné barbet.
A la diète la plus austère
Barbe le força par degré,
Et lui fit, bon gré, malgré,
Endurer maint clystère.

A la fin le voilà sur pié,
Parlons correctement.... sur patte.
Par une pâté délicate
Barbe le refait de moitié.
Mais, hélas! pour suivre une chienne
Trois jours après, ô trahison!
Il déserte la maison,
Courant à perdre haleine.

—Non, je n'en saurais revenir,
S'écriait Barbe désolée;
Comme il vous a pris sa volée
Dès qu'il a pu se soutenir!
Les hommes, au siècle où nous sommes,
Sont tous ingrats comme des chiens;
Mais les chiens, je le soutiens,
Le sont comme des hommes.—

Un mois s'était passé déjà:
Barbe entend japper à la porte;
Dans le plaisir qui la transporte
Droit à son cher maître elle va.
—Monsieur, venez.—Qu'est-ce?—Il n'importe.
—Encor; veut-on me consulter?—
Barbe sait tant insister,
Qu'enfin il faut qu'il sorte.

Que voit-il? Ciel! c'est Favori,
Qui d'une patte charitable
Lui montre un roquet misérable
Traînant son tibia meurtri:
Favori d'un œil pitoyable
Semble dire; —O mon cher Lorry!
Puisque vous m'avez guéri,
Guérissez mon semblable.

DIALOGUE

entre M. D'EAUBONNE, médecin par routine, et M. BOURRU, goutteux de profession.

AIR : Frère Jean à la cuisine.

LE DOCTEUR.

Je suis le docteur d'Eaubonne :
En un jour, monsieur Bourru,
A vous guérir je m'abonne;
Mais buvez chaud, buvez dru.
L'eau du cru
(Qui l'eût cru?)
A Paris n'est pas moins bonne
Qu'à Plombières, qu'à Bourbonne,
Qu'à Vichi, qu'à Balaru.

LE GOUTTEUX.

Jamais je ne dissimule ;
Je ne suis point un cadet
A tâter de la formule
Des disciples de Cadet,
Et j'attends
Que le temps [6]
Consacre l'eau plus que tiède
Comme un souverain remède
Pour les goutteux impotens.

LE DOCTEUR.

Toujours on crie à la fraude
Contre un remède nouveau :
On frondait avant l'eau chaude
Et l'eau froide et l'eau de veau.
Maint badaud,
Maint lourdaud
Sifflaient Dumoulin et Pomme
Avant qu'ils n'eussent la pomme,
Et les nommaient Sangrado.

LE GOUTTEUX.

Quand ma goutte se rencogne
Dans mon douloureux orteil,
De boire un muid de Bourgogne
Qu'on me donne le conseil:
Jus vermeil
Sans pareil,
S'il faut te boire en ivrogne
J'aurai cœur à la besogne
Dans l'espoir d'un doux sommeil!

LE DOCTEUR.

A mes épreuves sévères
Tu ne veux point faire accueil:
Sans doute tu ne révères
Qu'Hippocrate et son recueil.
Crains l'écueil
Du cercueil,
Pour peu que tu persévères
A fuir mes quarante verres
D'eau de Seine et d'eau d'Arcueil.

LE GOUTTEUX.

Dès qu'à l'eau pure je goûte,
C'est pour ma bouche un fléau ;
Mais quoiqu'elle me dégoûte,
Je boirais fleuve et ruisseau
A plein seau,
Par tonneau,
Et qui pis est goutte à goutte,
Si je croyais que la goutte
Ne revînt jamais sur l'eau.

LE DOCTEUR.

Embouchez, ou je me fâche,
Cet entonnoir dont l'objet,
Quand l'estomac est trop lâche,
Est d'empêcher tout rejet.
Jet par jet
Mon projet
Est de noyer sans relâche
L'infâme qui prend à tâche
De vous ronger sans sujet.

LE GOUTTEUX.

Ah, quel feu! quelle colique!
Quel hoquet! J'en suis honteux.
Sors, Esculape hydraulique!
Ton remède peu coûteux
Est venteux
Et douteux.
Ne crois pas que je me pique
De décéder hydropique,
Quand je peux vivre goutteux.

SUR L'ARRIVÉE DU DOCTEUR GALL.

Air de la Croisée.

Voici venir le docteur Gall.
Je ne suis pas de ces critiques
Qui disent : Cela m'est égal,
Nous n'avons que trop d'empiriques :
Pour moi c'est vraiment un régal
De pouvoir fêter à l'avance
Celui qui vient exprès de Hall
Pour éclairer la France.

Du *tot capita quot sensus*
(Proverbe antique et véridique)
Sont dérivés les aperçus
De sa merveilleuse tactique :
Fort du sens primitif des mots,
Il démontrait dès le collége
Que des sept péchés capitaux
Notre tête est le siége.

Jamais il n'a manqué son but;
Car pour peu qu'une heure il vous tâte
L'occiput et le sinciput,
Il vous analise à la hâte,
Vous disant : Vous êtes, mon cher,
Vaillant ou lâche, instruit ou bête;
Et je vous crois, rien n'est plus clair,
Bonne ou mauvaise tête.

Il dit, quand on a le cou tors,
Qu'on est tartuffe et sycophante;
Il classe au nombre des butors
Quiconque a la bouche béante;
Mais de son coup d'œil juste et prompt
Admirez la force efficace!
Il voit, lorsque l'on a du front,
Qu'on a beaucoup d'audace.

Observateur de bonne foi,
Médecin sans art et sans fraude,
Sans doute il nous dira pourquoi
Les Picards ont la tête chaude;
Pourquoi Zoïle de son chef
A trouver tout mauvais s'ingère,
Et pourquoi le beau sexe, en bref,
A la tête légère.

Enfin, puisqu'il a de Mesmer
La faculté magnétisante,
Et puisqu'il a de Lawater
La perspicacité plaisante,
Faisons-nous *imposer les mains*
Par ce devin de la pensée,
Et dans ses touchans examens
  Donnons tête baissée.

Pourtant n'allons pas oublier
(La controverse est salutaire)
Que le dramaturge Mercier
Est d'un sentiment tout contraire;
Il dit, dans maint et maint endroit
De ses œuvres que chacun cite,
Que par le pied de l'homme on doit
  Distinguer le mérite.

Mercier voit parmi vingt corps morts 7
Un pied qui vers les cieux s'élance;
Il en admire les ressorts,
La majesté, la consistance;
Et dans l'élan de son cœur pur
Il s'écrie avec véhémence:
Un pied semblable est à coup sûr
  Le pied de l'innocence.

Rousseau, Pascal, Loke et Buffon,
Gall et Mercier vous font la nique;
Plus que vous ce couple est profond
En physique, en métaphysique:
Vous vous trompiez, vous nous trompiez
Par une doctrine incertaine;
Mais ils vont de la tête aux pieds
 Juger l'espèce humaine.

Dieu veuille que Gall et Mercier
Ne pensent pas que je les raille!
Car je suis trop mauvais lancier
Pour soutenir contre eux bataille;
Et je craindrais qu'en résultat
Ils ne dissent, de moi profane,
Mercier, que je suis un pié-plat;
 Gall, que je suis un crâne.

L'ABBÉ RASÉ PAR CHARITÉ.

AIR : Charmante Gabrielle.

Par un hiver sévère,
Sur la foi du destin,
Avec son Despautère
Un clerc ultramontain,
Ici (c'est l'ordinaire)
Vint un matin
Pour montrer sa misère
Et le latin.

Les enfans par la ville
L'indiquent à deux doigts :
Plus ce pauvre imbécille
Invoque en tapinois
Saint-Jacques, Sainte-Barbe
Et Saint-François,
Plus on rit à sa barbe
De quatre mois.

Chez un maître étuviste
Il se sauve en tremblant,
Et lui dit d'un air triste :
—Monsieur, dans le moment
Chez vous, d'après l'enseigne,
Ne puis-je avoir
Un petit coup de peigne
Et de rasoir?

—Sans doute, et tout de suite,
Pour moi ce n'est qu'un jeu.
Garçons, et vite et vite
La cafetière au feu!
Un fauteuil de ma chambre,
Du linge frais,
La savonette à l'ambre,
Mon cuir anglais!

— De la cérémonie
Moi je suis le fléau;
Monsieur, je vous en prie,
Rasez-moi *pro Deo*.
— Ce latin, dit le maître,
S'entend fort bien;
Monsieur l'abbé veut être
Rasé pour rien.—

Crac, sur une banquette
On l'asseoit sans façon,
Néant à la serviette,
Et puis sous le menton
On lui met d'une assiette
    Le vieux tesson,
Sans autre savonette
    Qu'un gros glaçon.

D'un rasoir fait en scie
Un apprentif gaucher,
Dans sa barbe endurcie
S'évertue à faucher.
Tandis qu'à la torture
    Il est ainsi,
Un matou, d'aventure,
    Jurait aussi.

Le perruquier, vrai drôle,
Dit : — C'est un chat gourmand
Qu'on rosse à coups de gaule ;
Ou c'est probablement
Quelque chat dans les crises
    D'un doux lien,
Ou bien un chat aux prises
    Avec un chien. —

Sentant par cette phrase
Son supplice augmenté :
— À quoi bon tant d'emphase?
Dit le prêtre irrité ;
Croyez-vous qu'on me gaze
La vérité?
C'est quelque chat qu'on rase
Par charité.

L'HUITRE.

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver.

Huître, je m'engage à prouver
Que tu n'es pas toute insensible,
Malgré ton penchant à rêver,
Et ta contenance paisible :
Les premiers rayons du soleil
Dardent-ils sur ta couverture,
Tu sors de ton profond sommeil
Pour rendre hommage à la Nature.

Sur le sable, ou le long d'un roc,
Prends-tu l'air la bouche béante,
Au moindre heurt, au moindre choc
Ta retraite est prompte et savante.
Entre le toit et le plancher
De ta maison solide et sûre,
Tu supporterais sans broncher
L'écroulement de la Nature.

Au temps du frai, quand le désir
De voir se propager ton être
A l'espérance du plaisir
Te fait entr'ouvrir ta fenêtre,
Entr'ouvrant la sienne à son tour
Ta voisine est là pour conclure
Certain sacrifice à l'Amour,
Voilé soudain par la Nature.

Qu'un gros crabe marche à grands pas
Dans le dessein de te surprendre;
Qu'un homard rame à tour de bras
Avec l'espoir de te pourfendre;
A peine leur malin crochet
A-t-il chatouillé ta figure.....
Tu prends leur patte au trébuchet
Dont t'a fait présent la Nature.

Mais quel rare instinct te conduit,
Sous la vase où tu te confines,
A peindre en nacre ton réduit,
A composer des perles fines?
Pour ce travail essentiel
As-tu donc dans ta chambre obscure
Et les couleurs de l'arc-en-ciel,
Et les pinceaux de la Nature?

Qu'un poissonnier de Rochester,
Qui cherche à t'engraisser pour cause,
T'arrachant aux flots de la mer,
Sur la pelouse au vert t'expose :
Broutant l'herbette sans dégoût
Tu sais, selon la conjoncture,
Changer de couleur et de goût,
De marche, et presque de nature.

Qu'un Saintongeois ou qu'un Normand,
Dont le croc t'enlève à l'arène,
Te force à dire : Adieu Royan !
Adieu Cancalle ! adieu Marenne !
Tu sèches bientôt de dépit
Dans la barque ou dans la voiture,
Où tu perds sous un grès maudit
La liberté de la Nature.

Et quand le poignet assassin
De la trop robuste Jeannette
Tourne et retourne dans ton sein
Le fer courbé d'une serpette,
A chaque atteinte du trépas
Ta chair se contracte à mesure ;
Tes cris que nous n'entendons pas
Sont entendus de la Nature.

Tu dois dire, en définitif,
A ceux dont la dent te torture:
Méchans, de l'homme primitif
Reprenez donc la nourriture:
Manger un animal passif
Est d'abord une forfaiture;
Mais le manger tout cru, tout vif,
C'est deux fois blesser la Nature.

Si d'être une huître après ma mort
La métempsycose m'ordonne,
Il faudra bien, cédant au sort,
Que comme une huître je raisonne;
Mais pourvu qu'au pêcheur madré
J'échappe au fond d'une onde obscure,
Dans ma coquille retiré
J'en rendrai grâce à la Nature.

LA CHATTE PENSIONNÉE,

A MADAME ANSON.

AIR : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Depuis le temps que l'on nous berce
Avec des histoires de chien,
Il faut que la vérité perce,
Et que du chat on parle en bien.
Son intelligence est touchante,
Desherbiers [9] l'a dit avant moi;
Mais l'anecdote que je chante
Plus que jamais en fera foi.

Caron, hissant ses tristes voiles,
Sur le Styx avait embarqué
Mademoiselle trois étoiles,
Logée à Paris sur mon quai,
Et deux jours ou trois, il n'importe,
S'étaient sombrement écoulés
Depuis qu'en forme sur sa porte
Le juge avait mis les scellés.

Pierre et Paul, héritiers uniques,
Arrivent d'un département:
Dès que ces frères pacifiques
Se font ouvrir l'appartement,
Une plainte à leur cœur s'adresse
En miaulemens continus :
—Je meurs de faim et de tristesse;
Celle qui m'aimait tant n'est plus! —

Aux cris du chat Paul se décide;
Pierre à son tour n'hésite pas;
En solide ainsi qu'en liquide
Ils lui font servir un repas:
Mais l'animal, qu'en vain on flatte,
Prend vite sa réfection,
Et court près d'un panneau qu'il gratte,
Qu'il gratte avec intention.

Pierre et Paul dans la boiserie
Enfoncent un fer diligent
Qui fait d'une planche pourrie
Tomber six sacs remplis d'argent.
Un tel aspect les rend ingambes:
Pierre gambade et Paul bondit;
L'animal se frotte à leurs jambes,
Fait le gros dos et s'applaudit.

—Longtemps, dit Paul, aimable somme,
Il eût fallu qu'on te cherchât,
Si le ciel ne nous eût en somme
Aidés de la patte du chat:
Aussi faut-il, c'est mon envie,
Avant de quitter ce séjour
Te garantir, et pour la vie,
Cinq centimes de mou par jour. —

Pierre s'écrie : —Eh mais, mon frère!
Notre indicateur de trésor
N'est point un chat... Tout au contraire...
C'est une chatte.... et pleine encor!
—Ah! reprend Paul, mère sensible,
La rente sera de cent francs,
Et nous la faisons réversible
Sur la tête de tes enfans.—

Puis ils ont dit à la portière:
—Le prix de vos soins bienfaisans,
De même que la rente entière,
Vous sera compté tous les ans;
Mais les chats à votre quittance
Devront joindre, quoique nombreux,
Leurs certificats d'existence
Signés par vous, griffés par eux.—

Bref, à l'ingénieuse bête
Ils ont fait don d'un beau colier,
Preuve brillante et gage honnête
D'un souvenir particulier;
Car sur la plaque protectrice
On lit ces mots intéressans:
A LA CHATTE LEUR BIENFAITRICE
DEUX HÉRITIERS RECONNAISSANS.

LE QUART D'HEURE DE RABELAIS.

AIR : Chanson, chanson.

Comme Rousseau le Jean-Baptiste [10]
De nos malheurs j'ai fait la liste
En neufs couplets.
Quand l'homme vient à naître il pleure :
Et c'est là le premier quart d'heure
De Rabelais.

Pour lui montrer le Despautère
Un maître use sur son derrière
Force balais :
Il est bien naturel qu'il pleure ;
C'est pour lui le second quart d'heure
De Rabelais.

A quinze ans l'amour qui l'entraîne
Ou pour Cloris, ou pour Climène,
Le jette en frais.
Quand sa bourse est à sec il pleure :
Voilà le troisième quart d'heure
De Rabelais.

D'huissiers des colonnes mobiles
Lui vont présentant sur deux files
Leurs longs placets :
En partant pour la geole il pleure ;
C'est le quatrième quart d'heure
De Rabelais.

Hors des prisons l'Hymen le guette :
Entre ses bras mon sot se jette
Sans nuls délais.
S'il fait par trop d'enfans il pleure ;
Voilà le cinquième quart d'heure
De Rabelais.

A ses foyers s'il ne tient guère,
Et s'il court braver à la guerre
Bombe et boulets,
L'honneur ne permet pas qu'il pleure ;
Mais il a maint petit quart d'heure
De Rabelais.

S'il court sur mer chercher fortune,
Qu'Eole enfle contre Neptune
Ses gros soufflets ;
Quand l'équipage prie et pleure,
C'est encor pour lui le quart d'heure
De Rabelais.

S'il se fait auteur dramatique,
Garre la terrible critique
Et les sifflets!
Derrière la coulisse il pleure:
Nous connaissons tous ce quart d'heure
De Rabelais.

Enfin, il lui faut cesser d'être,
Car tels sont du souverain maître
Les grands décrets:
Soit qu'on rie alors ou qu'on pleure,
C'est là le plus vilain quart d'heure
De Rabelais.

LE CHASSEUR ET LE PÊCHEUR.

AIR : Mes chers amis, pourriez-vous m'enseigner.

Du bas Poitou vous saurez qu'un baron,
Qui passait sa vie à la chasse,
Par les calculs d'un intendant larron
Fut réduit presque à la besace.
Avec son beau
Château
Il vend son bien
Pour rien,
Et part pour notre capitale
Pédestrement botté,
Crotté :
Dans un hôtel garni,
Jarni,
Ne voyez-vous pas qu'il s'installe?

A dire vrai, quoiqu'il n'eût conservé
Ni ses gens, ni son équipage,
Comme Saint-Roch il s'était réservé
Un chien qui lui servait de page.
Or,
Il avait encor
A son côté
Porté
Un cor de chasse bien gothique,
Pour pouvoir, par des airs
Divers,
Au lever du soleil
Vermeil
Rappeler son plaisir antique.

A dormir peu mon homme accoutumé,
Se réveille à toute aventure;
Et sur les pans d'un Aubusson fumé
Découvre une chasse en peinture:
Voilà qu'il rit;
Du lit
Voilà qu'il sort
D'abord:
Voilà qu'il court à perdre haleine
En criant au plus haut:
Tayaut!
Voilà qu'il donne encor
Du cor,
Comme autrefois dans sa garenne.

Un chevalier (Saint-Jude était son nom)
Trouva ces façons indiscrètes.
Ce chevalier, qui, dormeur par raison,
Ronflait pour acquitter ses dettes,
Au même instant
Descend,
Et dit : —Voisin,
Ce train
Me réveille à travers la poutre.
—L'avis, dit le baron,
Est bon;
Mais pour chasser chez moi
Je croi
Que je puis bien passer tout outre. —

Saint-Jude sort, et mon baron joyeux
Poursuit sa chasse imaginaire.
Quel parti prend Saint-Jude furieux?
Il fait chez lui verser à terre,
Par six Lyonnais
Benêts,
Maint grand tonneau
Plein d'eau;
Et cette postiche tempête
Au baron barbouillé,
Mouillé,
En perçant son plafond
A fond,
Lava comme il fallait la tête.

Tout courroucé de ce trait inhumain,
Le baron monte, et voit Saint-Jude
Qui, dans son lit, une ligne à la main,
D'un pêcheur gardait l'attitude.
— Cessez ce jeu,
Morbleu!
Ou ventrebleu
Sous peu
De plaisanter je vous empêche.
—N'avons-nous donc pas tous
Nos goûts?
Dit l'autre. Je me ris
De vous:
Vous chassez, monsieur; moi je pêche.

L'HOMME

FOUETTÉ ET MARQUÉ PAR HASARD.

AIR : Ce fut par la faute du sort.

Or écoutez, petits et grands,
Une histoire à demi tragique :
J'ai les gens de Pau pour garans ;
Eh donc elle est très-authentique.
On y voulait devant témoins
Faire une justice de marque.
Pendre?—Oh que non!—Rompre?—Encor moins
Bon pour le fouet et pour la marque.

Déjà l'exécuteur tout fier
Souffle et fait rougir sa spatule ;
Déjà, la soulevant en l'air,
Il va l'appuyer sans scrupule,
Quand l'industrieux patient,
Par un tour neuf de passe-passe,
Se baisse et glisse adroitement
Au travers de la populace.

Le bourreau court et jure en vain.
Après cent zig-zag des plus drôles
Le voilà, son arme à la main,
Déclarant la guerre aux épaules.
S'il en voit qui fassent beau jeu
Il les prendra, blanches ou brunes :
Puisqu'il a mis les fers au feu
Ce ne sera pas pour des prunes.

Vers une porte peinte en blanc,
Je ne sais quel soupçon le hâte,
Le bourgeois était justement
Courbé pour enfourner sa pâte :
Il aperçoit, dieux, quel trésor!
Des reins, et des reins sans chemise!
De son outil fumant encor
Soudain il vous le fleurdelise.

Puis aux cris perçans du mitron
Faisant un peu le bon apôtre :
— Pardon, dit-il, mon cher, pardon ;
Mais je vous ai pris pour un autre.
— Pour moi, dit le mitron pantois,
Je ne sens que trop qui vous êtes ;
Monsieur, de grâce, une autre fois
Prenez garde à ce que vous faites. —

Ce fut par la faute du sort
Que ce boulanger de province
Sur sa pauvre omoplate, à tort,
Eut ainsi les armes du prince.
Ce trait démontre à nos badauds
Que dans ce siècle misérable
L'innocent a souvent bon dos,
Et paie alors pour le coupable.

N'EN PARLONS PLUS ET REPARLONS-EN.

AIR : Du haut en bas.

N'en parlons plus,
Disait le chevalier Laroche;[11]
N'en parlons plus !
C'était son mot, et j'en conclus
Qu'on eût dû graver sur la roche
Qui couvre ce preux sans reproche:
N'en parlons plus !

Reparlons-en
Est une toute autre devise;
Reparlons-en
Est un mot plus satisfaisant;
Et de mourir si je m'avise,
De moi je veux qu'Amitié dise:
Reparlons-en !

N'en parlons plus
De la guerre et de la discorde;
N'en parlons plus!
Fermons le temple de Janus.
Les complimens quand on s'aborde
Devraient tous avoir pour exorde:
N'en parlons plus!

Reparlons-en
En épuisant la rime en *alme;*
Reparlons-en
De l'homme sage et bienfaisant
Qui, joignant l'olive et la palme,
Nous fait enfin jouir du calme:
Reparlons-en!

N'en parlons plus
De ce drame sombre où tout cloche; 12
N'en parlons plus!
Silence! à bas! paix là! motus!
L'auteur est-il là? qu'il approche.
Remettez votre pièce en poche;
N'en parlons plus!

Reparlons-en
De ce chef-d'œuvre de la scène;
Reparlons-en,
Car l'intérêt y va croissant;
Et jamais l'équivoque obscène
Du goût n'y provoque la haine :
Reparlons-en!

N'en parlons plus,
Notre cause fût-elle bonne,
N'en parlons plus
De la Chicane aux doigts crochus :
Notre sac elle nous le donne;
Mais pour notre or.... Dieu me pardonne!
N'en parlons plus!

Reparlons-en
De l'espoir d'un code uniforme;
Reparlons-en!
Si Thémis en faisait présent,
Disparaîtrait l'abus énorme
Du fond emporté par la forme:
Reparlons-en!

N'en parlons plus
De ces spéculateurs sordides!
N'en parlons plus
Des vils tripotiers de Plutus,
Des publicains, des juifs perfides,
Des grecs, des usuriers avides!
N'en parlons plus!

Reparlons-en
D'étendre au loin notre commerce;
Reparlons-en!
Mercure [13] nous favorisant,
Jusque dans l'Inde, en Chine, en Perse
Tâchons que notre crédit perce:
Reparlons-en!

N'en parlons plus
Des jeux trop chers, des jeux trop graves;
N'en parlons plus
Des bouillottes de nos Crésus;
J'en sors, après cinq ou six caves,
La bourse vide et les yeux caves:
N'en parlons plus!

Reparlons-en
Des petits jeux sur l'herbe tendre;
Reparlons-en!
Leur but est toujours amusant,
Et mon esprit pour les entendre
N'est pas obligé de se tendre:
Reparlons-en!

N'en parlons plus
Des quolibets et des charades;
N'en parlons plus
Des calembourgs et des rébus;
Au risque de paraître fades,
Passons-nous même de biévrades: 14
N'en parlons plus!

Reparlons-en
Des romances bien naturelles;
Reparlons-en
Du couplet moral et plaisant!
Panard, Favard sont nos modèles;
D'être à leurs documens fidèles
Reparlons-en!

N'en parlons plus,
Ou gare la mélancolie!
N'en parlons plus
Des romans à Londres conçus;
Le même jour on les publie,
On les dévore, on les oublie:
N'en parlons plus!

Reparlons-en
De Télémaque et de Candide;
Reparlons-en!
Et bien qu'un critique imposant
Contre Montesquieu se décide,
Reparlons du Temple de Gnide;
Reparlons-en!

N'en parlons plus
De ces courtisanes vénales;
N'en parlons plus!
Quel désespoir c'est pour Vénus
De les voir dans leurs bacchanales
Mettre à prix des faveurs banales!
N'en parlons plus!

Reparlons-en
Et de Ninon et d'Aspasie;
Reparlons-en!
Heureux qui fut leur courtisan!
Sur leur société choisie
Par souvenir on s'extasie:
Reparlons-en!

N'en parlons plus
De cette harmonie emphatique;
N'en parlons plus
De ce chantre à l'esprit obtus
Qui s'en va beuglant le tragique,
Et miaulant le chromatique:
N'en parlons plus!

Reparlons-en
De la touchante mélodie;
Reparlons-en
Du chanteur simple et séduisant
Qui, sans blesser la prosodie,
Fait valoir sa voix arrondie:
Reparlons-en!

N'en parlons plus
Des frères fouetteurs du Parnasse;
N'en parlons plus!
La verge en main, de par Phébus,
Ils font bien leur petite classe;
Mais s'il s'agit de goût, de grâce,
N'en parlons plus!

Reparlons-en
Du censeur doux, instruit et juste;
Reparlons-en!
C'est un jardinier complaisant
Qui taille, arrose, abrite, ajuste,
Et sauve un trop fragile arbuste:
Reparlons-en!

N'en parlons plus
De Tartufe et de sa malice;
N'en parlons plus!
Les maris sont tous prévenus
Qu'auprès du sexe il ne se glisse
Que pour offrir.... jus de réglisse....
N'en parlons plus!

Reparlons-en
Du bon abbé Castel Saint-Pierre; [15]
Reparlons-en!
Qui ne serait son partisan?
Il concluait dans sa prière
A la paix de la terre entière:
Reparlons-en!

N'en parlons plus
Des tables qu'un vain luxe arrange;
N'en parlons plus!
A digérer chez Lucullus
Et ce qu'on dit et ce qu'on mange,
J'ai d'honneur une peine étrange:
N'en parlons plus!

Reparlons-en
Du Caveau [16], fameux dans l'histoire;
Reparlons-en!
Momus, de son pouvoir usant,
Entre le fromage et la poire
A Minerve y versait à boire:
Reparlons-en!

FIN DU LIVRE SECOND.

NOTES

DU LIVRE SECOND.

(1) La chanson du régent est sur l'air *du haut en bas.*

(2) A Chénevières-sur-Marne.

(3) Historiens des antiquités de Paris.

(4) Entresol se trouve avec un *e* dans de vieux dictionnaires.

(5) Médecin de chiens.

(6) Le temps a prouvé que le café n'est point un poison, nonobstant la décision prise *ab irato* par l'ancienne faculté de médecine; et si l'essai du nouveau remède contre la goutte pouvait avoir lieu sur des condamnés à la peine capitale, qui sait si dans une dixaine d'années l'expérience ne militerait pas en faveur de la découverte de M. Cadet-de-Vaux, en dépit des argumens de ses antagonistes *sérieux?*

(7) M. Mercier (dont on ne révoquera pas en doute la candeur et la philantropie) a imprimé une lettre dont ce couplet est l'analise exacte.

(8) *Si fractus illabatur orbis,*
Impavidum ferient ruinæ.

HORACE.

(9) Auteur d'un joli poëme sur les chats.

(10) J.-B. Rousseau a fait une pièce de vers très-connue sur les misères de la vie humaine.

(11) Il était capitaine de la Ménagerie; et le roi, ayant rencontré quelques volailles rares égarées dans une cour de Versailles, lui dit : Capitaine, une autre fois soyez plus vigilant, ou je vous casserai à la tête de votre compagnie.

(12) C'est tel ou tel mauvais drame; nous ne personnalisons jamais.

(13) Si Mercure est le dieu des voleurs, il préside aussi au commerce loyal.

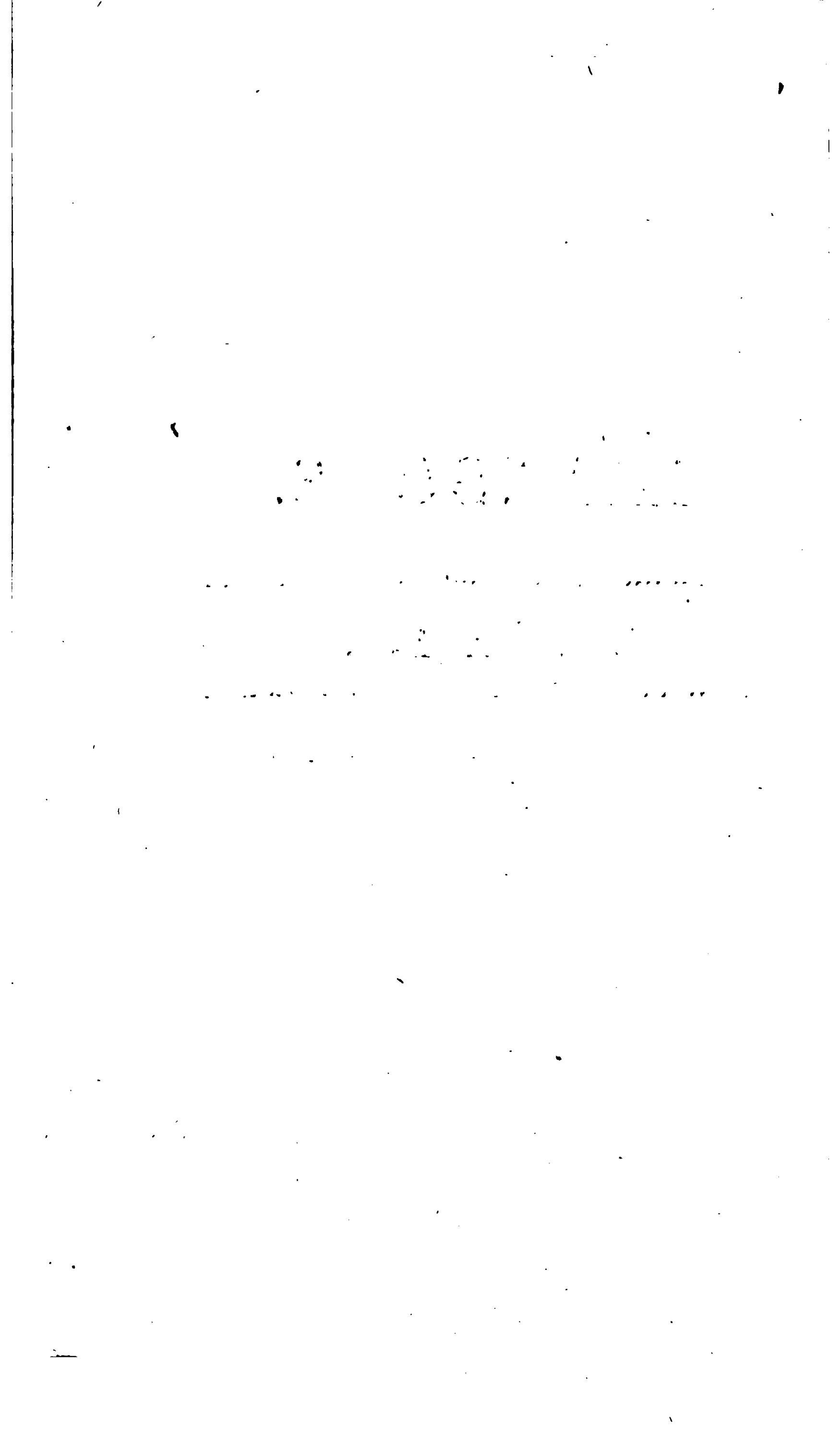
(14) Le marquis de Bièvre, qui a fait la jolie pièce du *Séducteur*, avait remis en circulation tous les quolibets du seigneur Des Accords, et avait consenti qu'on les lui attribuât personnellement; on ne sait trop pourquoi.

(15) Sa paix universelle est un rêve sans doute, mais c'est le rêve d'un honnête homme.

(16) Le Caveau était un rendez-vous des plus célèbres auteurs et artistes du dix-huitième siècle.

CHANSONS.

LIVRE III.



CHANSONS.

LIVRE III.

LES BAISERS DES COQUETTES.

AIR : J'ons un curé patriote.

PRÊTE-MOI tes épigrammes,
Et même tes quolibets,
O Panard! contre ces dames
Daigne aiguiser mes couplets :
De leurs baisers faux et froids
Rassasié mille fois,
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une agnès veut me refuser.

Babet, la fleur des grisettes,
Me disait avec douceur :
— En m'embrassant vous me faites,
Monsieur, beaucoup trop d'honneur.—
Moi, qui borne mon désir
A faire en ce cas plaisir,
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une agnès veut me refuser.

La provinciale Hortense,
M'écrivant tous les courriers,
Après dix ans de constance
M'en promettait des milliers :
Mais moi, qui suis plus content
D'un seul acquitté comptant,
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une agnès veut me refuser.

Au travers de sa persienne
Une veuve en pension
M'en lançait à perdre haleine
D'amoureuse intention :
Mais comme le plus souvent
Baisers soufflés sont du vent,
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une agnès veut me refuser.

Une ci-devant abbesse
Me disait pieusement :
— Si tu voulais à confesse
Aller deux ou trois fois l'an,
Coquin, je te donnerais....
— Quoi donc? — Le baiser de paix.—
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une agnès veut me refuser.

Phryné, que cent désirs pressent,
Pour collier veut promptement
Deux pigeons qui se caressent
Bec à bec, en diamant:
N'ayant pas l'or d'un Anglais,
J'entends mal un tel français;
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une agnès veut me refuser.

Femme auteur qui sur Pégase
Va parcourant l'Hélicon,
Et qui cite à chaque phrase
Les baisers de Jean second, [1]
Fait souvent de son époux
Un Jean premier, voyez-vous!
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une agnès veut me refuser.

Ces deux sœurs sur leur toilette
Ont les Baisers de Dorat,
Et dans leur prose à vignette
Singent son ton délicat;
Mais l'esprit communément
Y tient lieu de sentiment.
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une agnès veut me refuser.

Joseph brava les instances
De madame Putiphar:
Dans les tendres circonstances
N'était-il donc pas gaillard?
Oh que si! mais on prétend
Qu'il ne s'enfuit qu'en chantant:
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une agnès veut me refuser.

REPROCHES A UNE COQUETTE.

AIR : Bonsoir, ma jeune et tendre amie.

C'EN est trop, coquette Aspasie;
Il n'est plus temps de te troubler;
Du venin de la jalousie
Je sens mes veines se gonfler.

Femme sans amour et sans honte,
Tu crus m'enchaîner à tes pas;
Mais je m'arrête, et je te compte
Presque autant d'amans que d'appas.

Va, va, soulage le martyre
De tes nombreux adorateurs;
Partage-leur ton doux sourire
En avance de tes faveurs.

Pour moi, qui t'aimai seule au monde,
Je veux déchirer mon bandeau,
Et, dans ma tristesse profonde,
N'embrasser plus que mon tombeau.

Si tu lis ce billet rapide
J'aurai du moins avant ma mort
Enfoncé dans ton cœur perfide
Un poignard.... celui du remord.

LA COQUETTERIE.

AIR : Chanson, chanson.

Encor parler coquetterie !
Croit-on qu'un tel sujet me rie?
Nenni, morbleu;
Ici deux de mes chansonnettes
Ont sur les baisers des coquettes
Déjà fait feu.

L'Amour, propice aux infidèles,
Avec les femmes peu cruelles,
Par trop galant,
Dit que le mot coquetterie
N'est que du mot étourderie
L'équivalent.

Mais l'Hymen, qui sur la morale
Fonda l'union conjugale,
Dit en jurant :
Que le mot de coquetterie
Du mot dur de coquinerie
Est le parent.

Au fait, mesdames, quand vous êtes
De mère en fille des coquettes,
Gare aux vertus !
De père en fils, nous autres hommes,
Je dirais bien ce que nous sommes;
Mais non; motus !

Pour nous venger de cette injure
Reposons-nous sur la nature,
Qui tôt ou tard
Par une vieillesse flétrie
Sait punir la coquetterie,
Fille de l'art.

Il vient un jour où la coquette,
Au rouge, aux airs, à la toilette
Disant adieu,
Hideuse, pâle et médisante,
Acariâtre et suffisante,
Croit plaire à Dieu.

Et quant au petit-maître imberbe
Qui fait trop tôt le coq superbe,
Favorisé,
A trente ans se grattant la tête,
Il fait le rôle triste et bête
De coq usé.

NINON DE LENCLOS.

AIR : Comme j'aime mon Hippolyte.

Rempli du sévère projet
De mêler l'utile au comique,
J'ambitionnais un sujet
Ou moral ou mythologique :
Des bulletins dans l'urne enclos [a]
Dispersant la masse confuse,
Je tombe sur Ninon-Lenclos ;
Ah ! le bon billet qu'a ma muse !

Comment vous rendre les attraits
Dont Ninon-Lenclos fut pourvue ?
Ce n'est que dans ses seuls portraits,
Peints ou gravés, que je l'ai vue :
On la citait à dix-sept ans
Comme une personne accomplie ;
Car la nature en même temps
L'avait faite belle et jolie.

Qu'elle était légère sa voix!
Qu'elle était légère sa danse!
Et qu'ils étaient légers ses doigts
Sur le luth, faits à la cadence!
Mais dès qu'à ces arts d'agrément
Elle put joindre l'art de plaire,
On convient généralement
Qu'elle y fut encor plus légère.

Coligny, d'Albret et Condé
Lui rendirent d'abord les armes;
Banier, Villarceaux, Sévigné
Encensèrent après ses charmes;
Lachâtre et Gourville bientôt
Obtinrent ses faveurs intimes;
Et même la Rochefoucault
Près d'elle oublia ses maximes.

Toujours d'un long engagement
Elle appréhenda la fatigue,
Conservant plus fidèlement
Un dépôt d'argent qu'une intrigue.
De ses caprices tour à tour
Etiez-vous objet ou victime,
Elle vous rendait votre amour;
Mais elle gardait votre estime.

Faisant trève à la volupté,
De bel esprit s'occupait-elle,
Le ton de sa société
Dans le sien trouvait un modèle :
Ses conseils sur le double mont
Servaient de plus d'une manière
A Chapelle, à Saint-Evremont,
A Scarron, et même à Molière.

On sait qu'à Voltaire en mourant
Elle laissa deux mille livres,
Afin qu'il pût, auteur naissant,
Se procurer quelques bons livres :
Voltaire dut à la beauté
Sa bibliothèque première ;
Mais que le legs a profité
Entre les mains du légataire !

Par les petits soins d'un abbé,
Porteur d'une antique promesse,
Est-il vrai qu'elle a succombé
A quatre-vingts ans.... par faiblesse?
Ah ! si de Philémon Gédoin
Ninon Baucis fut aussi folle,
C'est qu'en hiver, de loin en loin,
Un rayon de soleil console.

Chez vous j'ai vu de tous côtés
De grands Amours bien taciturnes,
De pleurs stupidement comptés
Remplir de sépulcrales urnes:
Chez nous, toujours gais, toujours frais,
On les voit battre la campagne,
Et tremper en courant leurs traits
Au fond d'un flacon de Champagne.

Le long des ennuyeux déserts
De votre immense solitude
On entend les échos divers
Soupirer tous par habitude:
Mais chez nous ils sont tous muets;
Que nous aimions, ou qu'on nous aime,
Rival des échos indiscrets,
C'est à qui le dira soi-même.

Si vous osez chanter parfois,
Ce sont de langoureux cantiques,
Et pour serrer de jolis doigts
Vous conservez des gants antiques:
Avec des airs et des chansons
A la pudeur un peu rebelles,
Nous autres, sans tant de façons,
Nous nous donnons les gants des belles.

Dans les donjons de vos châteaux
De douloureuses tourterelles
A côté de leurs tourtereaux
Roucoulent leurs ardeurs fidelles:
Vivent nos pavillons nouveaux!
En deux traits je vous les ébauche;
A droite sont des étourneaux,
Et des coucous nichent à gauche.

LE MARCHÉ DE CYTHÈRE,

OU

VÉNUS MARCHANDE D'AMOURS.

AIR : Jeunes amans, cueillez des fleurs.

Savez-vous qu'il tient tous les jours
Ce joli marché de Cythère?
Tous les jours les petits Amours
Y sont exposés par leur mère :
Ce panier qui pèse à son bras
Contient la dernière nichée;
A droite, à gauche, entre ses pas,
Partout la terre en est jonchée.

A petits pas, en jupon blanc
Arrive la naïve Ursule :
De tromper cette aimable enfant
Vénus se ferait un scrupule.
—Parmi les Amours que voilà,
Dit-elle, que ton cœur décide :
Mais pèse-moi bien celui-là;
Je te le garantis solide.

Pour vous je sais ce qu'il vous faut,
Dit Vénus à la vive Ismène;
Avec de la faveur tantôt
Vous devez le mettre à la chaîne:
Je vous choisis le plus léger;
Vous perdrez bien moins s'il s'envole;
D'ailleurs demain pour le changer
Vous reviendrez sur ma parole. —

Cloris dans un transport jaloux
Veut qu'au sien l'on coupe les ailes.
Eglé pour faire un billet doux
Tire au sien ses plumes nouvelles.
Lise en demande un déjà grand;
Hélène un doux; Zémire un traître.
La vieille Pernelle en toussant
En marchande un qui vient de naître.

Le beau sexe obsède Vénus:
On pousse, on crie, on se les passe;
Les Amours se trouvent vendus;
Pas un n'est resté sur la place.
Quel tableau neuf et singulier
De voir ces belles de tout âge,
Un Amour dans leur tablier,
Gagner la ville ou le village!

Quoiqu'il vienne pour s'en pourvoir
Ici chalande sur chalande,
N'en remportez-vous pas le soir ?
Dis-je à la céleste marchande.
Oh que nenni ! reprend Cypris ;
En un jour ma vente s'opère ;
Il est telle femme à Paris
Qui n'en prend pas moins de la paire.

LA TOILETTE

DE VÉNUS PAR LES GRACES.

AIR : Quand l'Amour naquit à Cythère.

Vénus, après quelques disgraces,
Se réveilla coquette un jour :
Soudain elle manda les Grâces,
Et fit venir le tendre Amour.
— De n'être que belle il m'ennuie,
Dit-elle ; je n'y peux tenir,
Et je prétends être jolie ;
Que l'on m'aide à le devenir. —

Une toilette à l'improviste
S'élève devant ses appas :
Dans deux bracelets d'améthyste
Euphrosine enchaîne ses bras ;
Thalie, en quittant sa chaussure,
Lui prête un double brodequin ;
Et dans sa blonde chevelure
Aglaé sème du jasmin.

Cupidon, mettant bas les armes,
Etend un voile officieux
Sur la moitié de tous les charmes
Que sa mère étale à nos yeux;
Mais en l'étendant il soupire.
Vénus, qui ne peut concevoir
Ce que ce soupir-là veut dire,
Court interroger son miroir.

—Ah! fi! dit-elle; ôtez ces pierres
Qui gênent mon bras froidement;
A Junon qui brille aux lumières
On peut passer cet ornement:
Et mes cheveux qu'on déshonore,
Arrachez-en tout ce jasmin;
On pourrait me prendre pour Flore,
Qui n'est belle que le matin.

Par quelle absurde fantaisie
Mettre à mon pied fait à ravir
L'attribut de la Comédie?
Tous mes talens sont le plaisir;
Et quant à cette draperie
Sous laquelle on veut me cacher,
Minerve a plus froid, je parie;
Elle peut l'envoyer chercher.—

Vénus alors, bravant la honte,
Rétablit ses attraits tous nus :
Elle trouva bien mieux son compte
A montrer qu'elle était Vénus ;
Car là haut les dieux applaudirent :
L'Amour en l'embrassant sourit ;
Et si les trois Grâces rougirent,
Le reste du monde jouit.

LE GANT.

AIR : Ça n' se peut pas.

DES gants de la chevalerie
Que n'ont pas dit nos romanciers !
Des gants d'Ismène et de Julie
Que n'ont pas dit nos chansonniers !
Ce sujet, banal à l'extrême,
Remplit les almanachs chantans ;
Ici je n'en saurais moi-même
Avoir les gants, avoir les gants.

C'est une chose bien connue
Que pour nous récréer les yeux
La Vérité vint toute nue,
Par un beau jour, du haut des cieux ;
Pourquoi donc voit-on à la ronde
Nos beaux esprits et nos savans
Pour la produire dans le monde
Mettre des gants, mettre des gants?

Voyez accourir la Critique
Quand les auteurs sont en défaut :
Pour les fesser elle se pique
De trousser ses manches bien haut ;
Mais par la main faut-il les prendre,
Faut-il leur offrir quelque encens,
La barbare se fait attendre,
Et met des gants, et met des gants.

Quand un lâche émeut votre bile
Par quelque propos insultant
Voulez-vous rendre indélébile
Votre honneur et son châtiment?
Couvrez sa face criminelle,
A droite, à gauche, au même instant,
Du geste large qu'on appelle
Moule de gant, moule de gant.

Pourquoi voit-on certaines belles,
De leurs mains voilant les appas,
A l'œil malin, par derrière elles,
Montrer à nu deux avant-bras?
C'est que je les crois décidées,
Dans tous leurs caprices galans,
A garder leurs franches coudées
Plus que leurs gants, plus que leurs gants.

Irai-je à présent à Nimègues
Exprès pour vous parler de Gand?
Je n'en tirerais pas mes grègues
Sans maint calembourg fatigant.
Les Muses, pour moi déjà bègues,
Se tairaient net en me nargant:
Ainsi, bonsoir, mes chers collègues;
A vous le gant, à vous le gant.

L'ORIGINE DE L'ÉVENTAIL.

AIR : Si Pauline est dans l'indigence.

Un jour Cupidon solitaire,
Les œuvres d'Ovide à la main,
Dans son parc royal de Cythère
Suivait bonnement son chemin,
Quand tout à coup voyant les traces
De six petits pieds délicats,
Il calcula que les trois Grâces
Avaient bien pu former ces pas.

Vers ces déesses ingénues
Le voilà qui court promptement;
On sait qu'elles vont toutes nues,
On sait qu'il va sans vêtement:
Quand ces trois sœurs se virent prises
Par ce petit prince effronté,
On dit qu'elles furent surprises;
Mais on dit qu'il fut enchanté.

Cupidon, qui venait de lire
Justement la fable d'Argus,
Dit qu'il donnerait son empire
Pour avoir autant d'yeux et plus :
Mais les Grâces, moins immodestes
Que l'enfant gâté de Cypris,
Sentirent sur leurs fronts célestes
La rose se changer en lis.

De leur main gauche avec mystère
Ces trois sœurs ont voilé leur front;
De l'autre en perpendiculaire
Devinez ce qu'elles feront?
Elles voudront, la chose est claire,
Cacher leurs deux yeux à la fois :
Alors il sera nécessaire
D'écarter tant soit peu les doigts.

Aussi la chose arriva-t-elle,
Et, comme je l'avais prévu,
L'Amour par ce trio femelle
Vit à la fin qu'il était vu;
Mais sans déranger ces rusées,
Par un industrieux travail,
Sur leurs mains ainsi disposées
Il imagina l'éventail.

Le sexe en adopta la mode,
Et l'on sait que cet ornement,
Surtout en été fort commode,
Réunit un double agrément:
Pour cacher la pudeur d'usage
Contre un beau front le papier sert,
Et les brins forment un passage
Par où l'œil voyage à couvert.

LE MOUCHOIR DE LISE,

OU

REPROCHES A M. DESPRÉAUX,

qui m'avait donné ce sujet à traiter.

AIR : Avec vous sous le même toit.

Non, non, je ne puis concevoir
Que votre muse officieuse
M'invite à lorgner le mouchoir
De Lise la belle dormeuse:
Plus un pareil spectacle est doux,
Moins il faut qu'un tiers le partage;
Vos yeux sans moi, mes yeux sans vous
En jouiront bien davantage.

Près de ce mouchoir tour à tour
Irons-nous donc prêter l'oreille
Pour savoir si Lise à l'Amour
Rêve tandis qu'elle sommeille?
Sur un point aussi capital
Nous n'aurions au plus que des doutes;
Vous conviendrez qu'on entend mal
Quand on n'est pas seul aux écoutes.

A force de se trémousser
Sous cette gaze qui l'obsède,
Pour avoir un laissez-passer
Si Zéphire implorait notre aide,
Ma main ne balancerait pas
A le servir plus que la vôtre;
Mais sur les doigts, en pareil cas,
Nous nous donnerions l'un à l'autre.

Le voile entr'ouvert une fois,
Par-ci, par-là, je le suppose,
Notre odorat, en tapinois,
Voudra dépister lis et rose;
Mais des bouquets emprisonnés,
Tandis que l'un suivra la trace,
A l'autre par-devant le nez
Il faudra donc que l'odeur passe.

Et puis vous et moi, par malheur,
Nous sommes fils du premier homme ;
Après avoir senti la fleur
Nous voudrions mordre à la pomme :
Ah ! plutôt qu'au fruit défendu
Le plus gourmand de nous deux touche,
Loin de Lise et de son fichu
Restons chacun sur notre bouche.

L'ENNEMI DES CACHEMIRES.

AIR : Eh, ma mère! est-c' que j' sais ça.

ZÉMIRE, Elmire et Thémire,
Vous dont chacun suit les pas,
Vous l'unique point de mire
Des beaux bals, des grands repas,
En honneur je vous admire;
Mais vous ne devriez pas
Dans un vaste cachemire
Ensevelir vos appas.

Si Minerve en ses alarmes
Vous a dit furtivement
De nous voiler certains charmes
Qu'Amour met en mouvement,
Pour contenter son scrupule
Sans attrister votre cour,
Prenez des fichus de tulle,
De gaze et de point à jour.

D'ailleurs ces schalls si solides,
Que vous portez à l'envi,
A des Arabes perfides
De ceinture ils ont servi:
Ah! de ces tissus profanes
Comme à mon tour je rirai
Si le goût des caravanes
Par eux vous est inspiré!

LES BERGÈRES DU JOUR,

OU

HISTOIRE D'UN PAUVRE MOUTON.

AIR : Si Dorilas n'en parlait guère.

Si les bergères de notre âge
Sur un cœur tendre ont quelques droits,
J'eusse brûlé bien davantage
Pour les bergères d'autrefois :
Thérèse, Eglé, Lise, Colette,
Digne ornement de leurs cantons,
Ne se servaient de la houlette
Que pour conduire leurs moutons.

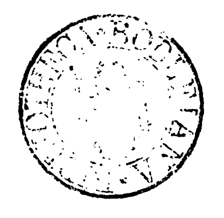
On peut vanter le maintien leste
Et d'Araminte et de Phryné ;
Mais, hélas ! leur costume agreste
Avec trop d'art est combiné :
Tout en prenant la collerette,
Sans rien rabattre de leurs tons,
Elles mènent à la baguette
Les hommes comme des moutons.

Hier Marton la pastourelle,
Dont on connaît les agrémens,
Se faisait suivre à Bagatelle
Par un nombreux troupeau d'amans;
Entre eux voilà que je me range
Près de la folâtre Marton,
Et que dans la main je lui mange
Comme chaque robin mouton.

Pour étouffer ma voix nouvelle
D'autres auteurs, vrais agnelets,
Les genoux pliés devant elle,
Lui bêlent d'innocens couplets;
Mais notre coquette champêtre
Sourit voyant que nous luttons,
Et feint de les envoyer paître
Comme de vulgaires moutons.

Aussi, bien loin que je m'en aille,
Je me penche contre son sein;
De son joli chapeau de paille
Elle se dégage à dessein;
Puis m'attachant le ruban puce
Qui lui captivait le menton, [3]
Charmant, dit-elle avec astuce,
Je te crois doux comme un mouton.

Bientôt la nuit couvre la ville;
Il faut regagner le bercail:
Marton ne veut pas que je file
Avec le gros de son bétail;
C'est à ses côtés que je trotte:
Mais à peine entré l'on me tond,
Et l'on m'égorge (à la bouillotte)
Comme un pauvre petit mouton.



SUR LA MORT DE COLLÉ,

LECTEUR DU DUC D'ORLÉANS,

AIR : Charmante Gabrielle.

AMOUR dans l'Hypocrène
Renverse son flambeau ;
Thalie à Melpomène
Emprunte son manteau ;
Les Jeux dans leur demeure
Rentrent perclus ;
L'ombre de Henri pleure :
Collé n'est plus !

Aux injustes critiques
Qui souvent l'ont mordu,
Ses succès dramatiques
Ont toujours répondu :
Le ciel voit sans rancune
Un chien la nuit
Japper contre la lune
Qui l'éblouit.

On lui faisait un crime
D'avoir aux villageois
Dans un sujet sublime
Fait parler leur patois;
Mais nonobstant la glose
Des ignorans,
Michau [4] gagna sa cause
Avec dépens.

Cet aimable poëte,
Gai, moral tour à tour,
Mettait en chansonnette
L'anecdote du jour;
L'épigramme était jointe
A son couplet;
Comme un trait par la pointe
Il l'affilait.

Aussi, nouvel outrage
De la part des journaux;
Ils déchaînent leur rage;
Sur quoi? Sur des bons mots,
Qui leur avaient, je gage,
Plu dans Regnard,
Dans Piron, dans Lesage,
Et dans Panard.

Abjurant la saillie,
De la vive Erato
Collé près de Thalie
Revole incognito : [5]
Tous deux avec malice,
  Sans hésiter,
Déshabillent le Vice
  Pour le fouetter.

La bonne compagnie
Trouva les tableaux vrais ;
Mais la plaisanterie
Offensa pour jamais
Les oreilles rebelles
  De nos Midas,
Et la pudeur des belles
  (Qui n'en ont pas.)

D'un auguste génie
Qui protégeait les arts
Contre la calomnie,
Il brigua les regards :
Bourbon daigna sourire,
  Et l'humble auteur
Qu'il aimait tant à lire
  Fut son lecteur.

Fou du jus de la tonne
Et d'un sexe divin,
Il eut l'âme aussi bonne
Qu'il avait l'esprit fin,
Aimant plus que personne
 Son cher Saurin,
Comme on nous dit qu'Ausone [6]
 Aimait Paulin.

Peine et plaisir sur terre,
Tout leur fut si commun,
Que dès qu'un sort contraire
En eut arraché l'un,
Sur son luth taciturne
 L'autre a gémi,
Et l'a brisé dans l'urne
 De son ami.

Chansonniers, mes confrères,
Partagez mes regrets;
Des drames funéraires
Je crains les noirs progrès.
De notre chef de file
 Adieu l'appui!
Il meurt; le Vaudeville
 Meurt avec lui!

LE ROUÉ POUSSÉ A BOUT.

Air du vaudeville du Maréchal.

AVANT tout, lecteur, on saura
Qu'en mil sept cent, et cætera,
Ce terme échappé de la Grève
Dans le beau monde se montra.
Le tribunal de l'Opéra,
D'où la langue aujourd'hui relève,
S'assembla,
Et jugea
Ce mot-là
Digne d'être
Un synonyme à petit-maître.

Or, les roués communément
Ont tous un cœur de diamant:
Qui dit roué ne dit, je pense,
Ni bon ami, ni tendre amant;
Aussi fus-je étonné vraiment
Quand Eglé m'eut en confidence
Avoué
Qu'un roué,
Engoué
De lui-même,
Lui jurait une ardeur extrême.

Quoi, répliqué-je, c'est Valbon!
Allez, ce joli vagabond
Est atteint de la maladie
Qui fait qu'à rien l'on n'est plus bon.
Parbleu! dit Eglé, je puis donc
Pousser à bout sa perfidie;
Me dût-on
Faire don
Du surnom
D'étourdie,
J'en veux avoir la comédie.

Eglé reçut le même soir :
Valbon près d'elle vint s'asseoir ;
Et tout bas, comme à l'ordinaire,
Lui donna maint coup d'encensoir,
Protestant qu'il brûlait d'avoir
La permission de lui plaire ;
        Et l'on plaît
        En effet
        Quand on fait
        L'impossible
Pour rendre une femme sensible.

Mais la belle Eglé, qui sait bien
Que Valbon n'est plus propre à rien,
A rire à ses dépens s'apprête :
D'abord elle pousse un soupir,
Puis feignant l'accent du désir,
—Un moment, lui dit-elle ; arrête ;
        Je te croi,
        Sur ma foi :
        Jure-moi
        D'être honnête,
Et nous souperons tête à tête.—

Valbon est tout déconcerté.
Chacun sort; il est seul resté.
L'ambigu qu'on sert l'épouvante.
Par les mains de la volupté
Il voit le Champagne apporté:
Mais c'est en vain qu'on le lui vante;
Son cœur frais
N'est jamais
Qu'un mauvais
Thermomètre;
Au chaud rien ne peut le remettre.

Ciel! me trompé-je! aux pieds d'Eglé
A la fin mon homme a volé.
Serait-il dévôt à Cythère?
Examinons, car entre nous
On s'y met souvent à genoux,
Quoiqu'on soit assez téméraire
Pour oser
S'amuser
A jaser,
Loin d'y faire,
Comme on le devrait, sa prière.

Eglé, qui voit son embarras,
En vain lui tend deux jolis bras;
Puis, libertine avec décence,
Au fond de son lit de repos
Retombe, et l'œil à demi-clos
Observe un éloquent silence,
Doux moment,
Où l'amant,
Rarement
En balance,
Au comble du bonheur s'élance!

L'affaire irait trop en avant,
Dit Valbon en se retirant:
Quand une épreuve est aussi forte
Je ne suis pas si complaisant;
Mais, mais quel est le médisant
Qui m'a desservi de la sorte?
Pardonnez,
Mais, tenez,
Convenez
Qu'il importe
Que pour l'aller trouver je sorte.

Belles, qui m'écoutez ici,
Croyez que de ces couplets-ci
La morale est à votre usage ;
Daignez l'apprendre en raccourci :
Dès qu'un roué brusque ou transi
Vous parle l'amoureux langage,
Il vous faut
Aussitôt
Prendre au mot
Son hommage,
Pour le voir changer de visage.

PROJET D'ATTAQUE.

Air de l'Auteur, noté N° 3.

NANON
Dit non
Sans cesse;
Mais j'entrerai,
Bon gré, malgré,
Avec un peu d'adresse,
En vainqueur
Dans son cœur.

Lundi je la dispose
En lui fredonnant maint couplet
Où l'art, à bonne cause,
Enchasse son portrait.
Nanon
Dit non
Sans cesse;
Mais j'entrerai,
Bon gré, malgré,
Avec un peu d'adresse,
En vainqueur
Dans son cœur.

Mardi je lui propose
Comme par hasard un œillet,
Voire même une rose
Ou la fleur qui lui plaît.
Nanon
Dit non
Sans cesse;
Mais j'entrerai,
Bon gré, malgré,
Avec un peu d'adresse,
En vainqueur
Dans son cœur.

Mercredi je m'impose
La loi de paraître distrait;
Et si madame cause,
Monsieur reste muet.
Nanon
Dit non
Sans cesse;
Mais j'entrerai,
Bon gré, malgré,
Avec un peu d'adresse,
En vainqueur
Dans son cœur.

Jeudi, c'est autre chose;
C'est le jour où l'aveu se fait,
Et j'y joins une dose
De pleurs à grand effet.
Nanon
Dit non
Sans cesse;
Mais j'entrerai,
Bon gré, malgré,
Avec un peu d'adresse,
En vainqueur
Dans son cœur.

Vendredi je me pose
En face de son jardinet,
Chantant, à la nuit close,
Sur mon gai flageolet.
Nanon
Dit non
Sans cesse;
Mais j'entrerai,
Bon gré, malgré,
Avec un peu d'adresse,
En vainqueur
Dans son cœur.

Samedi je m'expose
A lui députer mon valet,
Avec deux mots de prose
Qu'on appelle un poulet.
Nanon
Dit non
Sans cesse;
Mais j'entrerai,
Bon gré, malgré,
Avec un peu d'adresse,
En vainqueur
Dans son cœur.

Dimanche je suppose
Qu'on doit me payer mon billet,
Et par un baiser j'ose
Mériter un soufflet.
Nanon
Dit non
Sans cesse;
Mais j'entrerai,
Bon gré, malgré,
Avec un peu d'adresse,
En vainqueur
Dans son cœur.

Le baiser m'indispose ;
Je prends vite un cabriolet ;
Puis, jouant l'air morose,
Je pars pour Bagnolet.
Nanon
Dit non
Sans cesse ;
Mais j'entrerai,
Bon gré, malgré,
Avec un peu d'adresse,
En vainqueur
Dans son cœur.

Nanon, bravant la glose,
Me suit, et sur le serpolet
On s'explique, on compose...
Mon triomphe est complet.
Nanon
Dit non
Sans cesse ;
Mais j'entrerai,
Bon gré, malgré,
Avec un peu d'adresse,
En vainqueur
Dans son cœur.

LA MORALE DES INCONSTANS.

AIR : Comment goûter quelque repos.

COMMENT goûter quelque bonheur
Quand on naquit timide et chaste?
En honneur le monde est trop vaste;
La vie est trop courte en honneur:
Autant vaudrait se faire ermite
Que de voir une seule fois,
Par-ci, par-là, certains minois
Qu'on ne doit plus revoir ensuite.

La brune Eglé me charmerait;
Je serais fou d'Iris la blonde;
J'aimerais la grande Raimonde;
La petite Irza me plairait:
Mais autant vaut prendre la fuite
Que de dire une seule fois,
Devant le monde, à demi-voix,
Ce qu'on ne peut redire ensuite.

Et cependant, tout bien compté,
Ce scrupule est par trop maussade;
Sur ce globe, où tout est passade,
Passons-nous l'infidélité:
Brune et blonde, grande et petite,
Laissez-moi vous prendre une fois
Un baiser, mais en tapinois,
Sauf à ne rien reprendre ensuite.

L'ORIGINE DES FAUTEUILS

NOMMÉS BERGÈRES.

Air de l'Auteur, noté N° 4.

L'Amour, détachant l'autre jour
Son carquois de sa bandoulière,
Mit en place un petit tambour,
Et dit à madame sa mère :
—Tambour battant faisons le tour
De nos domaines de Cythère. —

Par-ci, par-là le pauvre Amour
Rencontre maint sexagénaire
Qui, dans les bosquets, en plein jour,
Ronfle à côté de sa bergère.
—Pour des pavots, leur dit l'Amour,
Prendriez-vous notre fougère ? —

Attristés du bruit du tambour
Et de ce reproche sévère,
Ils se regardent tour à tour;
Mais l'Amour leur dit en colère:
—Cherchez ailleurs qu'en ce séjour
Le calme à vos ans nécessaire.—

Au-devant d'eux Morphée accourt,
Et leur dit : —Proscrits de Cythère,
Venez reposer à ma cour;
Je suis votre dieu tutélaire;
Vous y dormirez nuit et jour
Entre les bras d'une *bergère*.

LE MOIS DE MESSIDOR.

AIR : Il était une fille.

GAÎMENT j'eusse à la fraîche
Célébré Germinal,
Et Floréal et Prairial;
Mais la chaleur m'empêche
De prendre un noble essor;
Ma muse en Messidor
Dort.

On sait trop bien son monde
Pour, au nom d'Apollon,
Aller racler du violon,
Ou brailler à la ronde,
Lorsqu'*à la Gerbe-d'Or*
Cérès en Messidor
Dort.

Adroit en pure perte,
Le chasseur le plus chaud
Pendant ce mois reste manchot,
Et la gueule entr'ouverte,
Au ſond d'un corridor,
Sa chienne en Messidor
Dort.

Mondor n'a plus la force
De compter son trésor,
Ni de rogner les pièces d'or:
Aussi, faute d'amorce,
L'usure de Mondor
Pendant tout Messidor
Dort.

Ami du jeu de l'ombre,
Autour d'un tapis vert,
Si Damis veilla tout l'hiver,
Damis, mettant à l'ombre
Spadille et Matador,
Pendant tout Messidor
Dort.

Tandis qu'on exécute
Du Gluck, du Philidor
De ce concert d'où vient qu'on sort?
C'est que, depuis la flûte
Jusque et compris le cor,
L'orchestre en Messidor
Dort.

Ce mois pour le spectacle,
Je m'en plains sans façon,
N'est pas le mois de la moisson :
Dans l'espoir d'un miracle
Le caissier Floridor
Pendant tout Messidor
Dort.

Par ce mois volcanique
Que de blés sont mûris!
Mais que de myrtes sont flétris!
A côté d'Angélique
Le trop tendre Médor
Pendant tout Messidor
Dort.

En face de Rosine
Almaviva ne fait
Que des fron-fron d'un mince effet :
Lorsque sa mandoline
Sonne l'air de Lindor,
Lindor en Messidor
Dort.

Eh ! quel acteur en scène
Au duo le meilleur
Mettrait l'été de la chaleur ?
Près de sa belle Arsène
Le très-cher Alcindor
Pendant tout Messidor
Dort.

Quelque ardeur qui dévore
Zémire et son Azor,
Almanzine et son Almanzor,
Phrosine et Mélidore,
Zélinde et Zélindor,
Tout ça dans Messidor
Dort.

Bref, moi qui de ma femme
Devrais charmer le sort,
(Je serai Saint-Jean-Bouche-d'Or)
J'avouerai que ma flamme
Pendant deux mois en or,
Sans compter Messidor,
Dort.

A UNE FEMME IRRÉSOLUE.

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

Ne serais-tu donc que Minerve,
Ou ne serais-tu que Vénus?
Quel air libre et quelle réserve!
Aime un peu moins, aime un peu plus;
Change de mœurs ou de visage
Pour déterminer nos destins:
Ah! d'honneur un cœur aussi sage
Sied mal à tes yeux libertins.

Je publierais partout sans peine
Que tes sourcils sont assez beaux;
Mais ce sont deux grands arcs d'ébène,
Dont tes yeux sont les javelots.
Un jour je veux briser ma chaîne;
Je la resserre un autre jour:
Guéris mon amour par ta haine,
Ou ma haine par ton amour.

Pourquoi, redoutant d'être heureuse,
Désirer d'être sans désirs,
Et le jour, par vertu rêveuse,
Chaque nuit rêver le plaisir?
Oui, j'ai vu ta paupière humide
Quand tu venais de reposer,
Et j'ai dit : C'est le dieu de Gnide
Qui la charme par un baiser.

Au lieu de varier les voiles
De leurs emblêmes amoureux,
Nos bons Gaulois à des étoiles
Comparaient toujours deux beaux yeux.
De les blâmer moi je n'ai garde;
Entre nous ils jugaient au mieux
Qu'une belle qui nous regarde
Nous donne un avant-goût des cieux.

Courant de prairie en prairie,
Et voltigeant de fleurs en fleurs,
Jadis Amour eut la manie
De se soumettre tous les cœurs.
Pour lui plus de courses nouvelles;
Tu l'arrêtes sans nul effort :
Ce dieu, n'osant battre des ailes,
Attend ou la vie ou la mort.

Tu fais à chaque bohémienne
Lire ta chance dans tes mains,
Et moi pour connaître la mienne
C'est à tes yeux que j'en reviens.
O combien tes noires prunelles
Viennent éblouir ma raison !
S'il sort d'en haut tant d'étincelles,
Le feu doit être à la maison.

LES TORTS DE LISETTE.

AIR : Triste raison, j'abjure ton empire.

Lisette avait quinze ans, pas davantage,
Et d'un oiseau Lisette s'amusait :
Pudeur naïve ornait son beau visage ;
Lisette alors sans le chercher plaisait.

Pour ses vingt ans et ses appas sans nombre
Lisette vit que Colin s'enflammait,
Et s'égara dans un bocage sombre :
Lisette alors de tout son cœur aimait.

Or, si Colin ne s'occupait que d'elle,
D'autres déjà Lisette s'occupait :
Brûlant d'amour, Colin restait fidèle ;
Mais que Lisette alors s'émancipait !

Que fit Colin quand il sut sa disgrace?
Il s'en vengea dans les bras de Cloris.
Lise eût voulu des regrets, mais en place
Colin, trop fier, lui donna du mépris.

Oui, c'est à tort que le sexe volage
Par ses amans se plaint d'être attrapé;
Son infortune est bien son propre ouvrage:
Il plaît, on l'aime; il trompe, il est trompé.

A DEUX COQUETTES

QUI SE COIFFAIENT EN BACCHANTES.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmant.

LAURE et Clarice, il est urgent
Que vous portiez, les jours de fête,
En or ou du moins en argent
Un cep de vigne sur la tête :
Jetez au loin, d'un air altier,
Bonnets, fleurs et chapeaux commodes,
Et qu'un orfèvre-bijoutier
Soit votre seul marchand de modes.

De vos berlines d'apparat
Quittez les cavités immenses ;
De Chérubini, de Garat
Ne fredonnez plus les romances :
Qu'un char en forme de tonneau
Vous offre aux regards de la ville,
Et de l'antique Ramponneau
Chantez un vineux vaudeville.

Certain roi, d'un cœur excellent,
Dans des circonstances plus graves,
Voulait qu'à son panache blanc
Se ralliassent tous ses braves :
Mais vous d'un raisin de métal
Employez l'innocente attrape ;
Nos Adonis dans chaque bal
Accourront pour mordre à la grappe.

En faune habillez le jokei
Qui toutes deux vous accompagne ;
Qu'il tienne un flacon de Tokai
Avec un flacon de Champagne :
Conduisez, le thyrse à la main,
De vos amans le joyeux groupe ;
Que chacun d'eux puisse en chemin,
S'il a soif, se passer la coupe.

De boire aussi soir et matin
Faites vous-mêmes la folie ;
Tachez les lis de votre teint
Par-ci, par-là d'un peu de lie :
Substituez des pampres frais,
Surtout bien clairs, (la chose importe)
A ces cachemires épais
Venus de la jalouse Porte.

Déjà vous découvrez vos bras ;
Vous semblez assez charitables
Pour changer nos prochains jours gras
En bacchanales véritables :
Mais de nous mettre en cent morceaux
N'allez pas vous faire un trophée ;
Réservez ce supplice aux sots
Qui boudent à part comme Orphée.

LES REGRETS D'ARTÉMISE.

Air de l'Auteur, noté N° 5.

Près du tombeau du roi Mausole,
Soir et matin les yeux baissés,
Artémise, qui se désole,
Dit aux passans d'effroi glacés:
—Baignez de pleurs,
Couvrez de fleurs
Ce monument de mes douleurs.—

Tout en se faisant un breuvage
Des cendres de son bien aimé,
Elle déclare à son image
Le dernier vœu qu'elle a formé:
—Malgré la mort
Je puis encor
A mes destins unir ton sort.—

Vous en prenez plus à votre aise,
Jeunes veuves de nos climats,
Et de la matrone d'Ephèse
L'exemple a pour vous plus d'appas :
Un bon vivant
Vous fait souvent
Jeter d'un mort la cendre au vent.

LE BOUT D'OREILLE.

Air des Billets doux.

On chante assez communément
Un nez mignon, un sein charmant,
Une bouche vermeille,
De petits pieds et de grands yeux;
Mais jamais rien de gracieux
Ne fut fait pour l'oreille.

Moi qui ne sais pas dans le fond
Pourquoi les poëtes lui font
Une injure pareille,
A la face de l'univers
Je prétends composer des vers
En l'honneur de l'oreille.

Puisse tout amoureux docteur
Trouver bon qu'en simple amateur
Ici je lui conseille
D'observer quelquefois le pli
Qui, d'un beau vermillon rempli,
Borde une jeune oreille!

D'ailleurs doit-on être surpris
Que pour en relever le prix
Ma verve se réveille,
Puisqu'avant le reste, en amour,
De celle à qui l'on fait la cour
Il faut avoir l'oreille?

Dans la fossette du menton,
Et dans mille autres trous, dit-on,
Les Ris sont à merveille:
Hélas! quand vous les y cherchez
Souvent mes drôles sont nichés
Dans celui de l'oreille.

Ah! que nous serions bien heureux
Si le sexe d'en porter d'eux
Trouvait la mode vieille!
Alors ce qu'un amant dirait
Une fois entré ne pourrait
Sortir par l'autre oreille.

Mais que Cidalise me plaît!
Au bas de son corset elle est
Mince comme une abeille:
Avec votre permission
Souffrez que de ma passion
Je lui parle à l'oreille.

Belle, il faut aimer tôt ou tard :
Tu n'as jamais rien vu que par
Le trou d'une bouteille ;
Mais je veux t'apprendre à vingt ans
Que quand femme fait des enfans
Ce n'est pas par l'oreille.

Ciel ! à peine ai-je récité
Cet impromptu qui m'a coûté,
Sans reproche, une veille,
Que pour tout dédommagement
Cidalise, assez méchamment,
Vient me tirer l'oreille.

Je lui souhaite le bonsoir,
Et vais noyer mon désespoir
Dans le jus de la treille ;
Mais je la quitte à petits pas,
Et songe encore à ses appas
En me grattant l'oreille.

Croirai-je pour cela, vraiment,
Qu'après l'aveu d'un tendre amant
Son petit cœur sommeille ?
Elle-même sur son pallier,
Pour voir si je puis l'oublier,
A la puce à l'oreille.

Je remonte et je l'aperçois.
Son teint s'anime cette fois
  D'un rouge de groseille :
Crac, je m'offre à titre d'époux ;
Ce compliment fait à genoux
  Lui fait ouvrir l'oreille.

Par de semblables incidens
Depuis plus de quatre mille ans
  Le monde s'appareille.
Filles qui bravez les Amours,
Autant peut-être sous deux jours
  Vous en pend à l'oreille.

LA COLONNE DE RHODOPE.[8]

Air du vaudeville de la Danse interrompue.

Rhodope a bu, dans un accès bachique,
De vin de Chypre au moins trois carafons;
Rhodope va sur la place publique
A ses amans faire un appel de fonds.
—Vous qui chez moi l'hiver, l'été, l'automne
Et le printemps êtes les bienvenus,
Donnez, amis, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus.—

Nicandre arrive. —Oh! le brave des braves,
Souvenez-vous qu'au retour d'un combat
Vous vouliez prendre avec moi des airs graves:
Je vous souris; bientôt le cœur vous bat;
Dans un quart d'heure, en dépit de Bellone,
Tous vos lauriers sont myrtes devenus.
Donnez, héros, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus.—

Passe un marin. —Nomadès, je confesse
Que vos cadeaux m'ont toujours été chers;
Mais du plaisir si la belle déesse
Naquit jadis de l'écume des mers,
Vous la devez, à titre de patrone,
Intéresser par des dons continus:
Donnez, patron, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus.—

Survient Styrax, la fleur des empyriques.
—Notre amitié vous a porté bonheur;
J'ai tant prôné vos bains, vos cosmétiques,
Et j'ai tant mis vos philtres en honneur,
Qu'Eglé, Thaïs et ma tante Oxigone
Depuis un an doublent vos revenus:
Donnez, docteur, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus.—

Vient un augure.—Aux dieux j'ai, sans reproche,
Offert je pense un plat de mon métier:
En consacrant une nouvelle broche
Qui fait pour eux rôtir un bœuf entier;
Et puis, tenez, entre nous je soupçonne
Qu'un soir chez moi nous nous sommes connus:
Donnez, très-saint, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus.—

Un juge est là; c'est le gros Thémisthènes.
—De par Rhodope il faut vous arrêter:
Vous qui chargez les coupables de chaînes,
Convenez-en, je vous en fis porter.
Par votre organe on sait que la loi tonne;
Mais de Paphos exécutez les us:
Donnez, seigneur, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus.—

Ouranès glisse, et dit: —Je vais, ma chère,
D'une comète annoncer le retour.
—Ces choses-là ne sont pas de ma sphère,
Répond Rhodope; on vit au jour le jour:
Mais l'an passé, si ma mémoire est bonne,
Vous m'appeliez votre étoile; au surplus,
Donnez, rêveur, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus.—

Voici Phaon. —Phaon, qu'il vous souvienne
Que vous m'aviez engagé votre foi
Avant d'aimer Sapho de Mytilène,
Qui n'aime pas les hommes tant que moi.
L'insulte est grande, et je vous la pardonne;
Mais souscrivez à mes vœux ingénus:
Donnez, cruel, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus.—

Suit un marchand; c'est Caraxus lui-même.
—O mon cher maître! avec quelle bonté,
Lorsque j'étais dans une peine extrême,
Vous m'avez fait don de la liberté!
J'ai bien un peu payé de ma personne
Ce grand bienfait; mais sur ceci motus:
Donnez, papa, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus.—

Le roi s'avance escorté de sa garde.
D'abord Rhodope embrasse ses genoux;
Mais du moment qu'Amasis la regarde,
Elle lui dit: —C'est bien moi, c'est bien vous.
Dans mon boudoir, quittant votre couronne,
Vous m'avez fait des sermens mal tenus:
Donnez, mon roi, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus.—

Daphnis succède et cache en vain sa honte.
—Ne craignez pas, trop avare Daphnis,
Que j'en revienne aujourd'hui pour mon compte
Aux trois moutons que vous m'aviez promis;
Mais si nos noms, que maint chiffre environne
Par-ci, par-là sur les ormeaux, sont lus,
Donnez, pasteur, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus.—

Paraît Phanor, que ses accens célestes
Font rechercher partout avec transport.
—Dans Naucratis, sans vos courses funestes,
Nos luths, nos voix, nos cœurs seraient d'accord:
A vos remords moi je vous abandonne;
Mais montrez-vous noble enfant de Linus :
Donnez, chanteur, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus.—

Cléos veut fuir. — Sachez, peintre infidèle,
Que trop longtemps, comme à trop bon marché,
J'ai bien voulu vous servir de modèle
En Flore, en Grâce, en Bacchante, en Psyché;
Mais de tels soins, l'équité vous l'ordonne,
Doivent par vous être enfin reconnus :
Donnez, mon cher, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus.

Est-ce un auteur? Vraiment oui, c'est Esope!
Conteur piquant, moraliste joyeux,
Qui chez Xantus esclave avec Rhodope
Pour la charmer fîtes de votre mieux,
Puisqu'elle a su d'une œillade friponne
Vous distinguer d'entre tous les bossus,
Donnez, mon cœur, donnez pour la colonne
Qu'elle fait faire en l'honneur de Vénus.—

La pyramide au sein des airs s'élance;
Rhodope en fait un rendez-vous d'amour:
Vous l'y voyez, au chant comme à la danse,
La lyre en main présider tout le jour,
Et vers le soir le refrain qu'elle entonne
Par le beau sexe est redit en chorus:
Donnez, passans, donnez pour la colonne
Qu'elle a fait faire en l'honneur de Vénus.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

NOTES

DU LIVRE TROISIÈME.

---

(1) Auteur latin moderne, dont on estime les poésies, intitulées Basia.

(2) Le lecteur se rappellera que les auteurs des Dîners du Vaudeville tiraient au sort le sujet de leurs chansons.

(3) *Charmant* est un personnage de l'Oracle, comédie de Saint-Foix.

(4) Personnage de la Partie de Chasse de Henri IV.

(5) Il s'agit ici des pièces de société de Collé, de la Vérité dans le Vin, etc.

(6) Ausone, poëte latin, bordelais, aima tendrement Paulin, comme Horace aima Virgile, et comme parmi nous Favart aima Voisenon.

(7) J.-J. Rousseau compare les tailles anglaises aux corps des guêpes.

(8) Hérodote, qui aime tant à croire, et Bayle, qui aime tant à douter, nient tous les deux que Rhodope ait fait construire la plus belle des pyramides d'Egypte ; mais Pline dit en propres termes, livre 3 : « La grandeur et la magnifique structure des pyra-
« mides n'est pas ce que l'on doit le plus admirer
« dans cette merveille du monde ; le plus grand
« miracle est qu'une courtisane ait assez gagné de
« richesses pour élever la plus fameuse de toutes. »

CHANSONS.

LIVRE IV.

CHANSONS.

LIVRE IV.

LA GOURMANDISE.

AIR : O toi qui n'eûs jamais dû naître.

Le diable enseigne de bonne heure
Le prix des péchés capitaux,
Et nous offre pour premier leurre
Du sucre et des petits gâteaux ;
Aussi l'adage
De mon jeune âge
Etait celui-ci, voyez-vous :
La gourmandise,
Quoi qu'on en dise,
Est le meilleur péché de tous.

Du bien, du rang, de la naissance
L'orgueil souvent est si petit!
Au lieu qu'on peut sans insolence
Être fier d'un fier appétit:
Manger et boire,
Voilà la gloire
Dont nous devons être jaloux:
La gourmandise,
Quoi qu'on en dise,
Est le meilleur péché de tous.

L'avare auprès de sa cassette
Ne saurait jamais fermer l'œil;
Mais le gourmand, dans son assiette,
A mille plats fait-il accueil,
Plus il se gonfle,
Et mieux il ronfle
Sur la table, ou sinon dessous.
La gourmandise,
Quoi qu'on en dise,
Est le meilleur péché de tous.

Péché d'amour, lorsque j'y pense,
A son charme, et j'en suis certain;
Mais dans le cours de l'existence
Il nous laisse à moitié chemin :
Si de la table
Le plaisir stable,
Même à cent ans, est encor doux,
La gourmandise,
Quoi qu'on en dise,
Est le meilleur péché de tous.

Celui qui succombe à l'envie
De jour en jour se voit maigrir :
Rond, gras et frais toute la vie,
Le gourmand se voit refleurir;
Comme il déploie
Sa grosse joie
Quand il peut assouvir ses goûts!
La gourmandise,
Quoi qu'on en dise,
Est le meilleur péché de tous.

Si la paresse est un bien aise,
Au tombeau nous paresserons;
En attendant, ne vous déplaise,
Déjeunons, dînons et soupons:
Manger c'est vivre;
Il nous faut suivre
Cet exercice utile et doux.
La gourmandise,
Quoi qu'on en dise,
Est le meilleur péché de tous.

Puisqu'on voit la colère horrible
Mordre et verser des flots de sang,
Mordre un succulent comestible,
Et faire couler du vin franc,
Me semble un rôle
Beaucoup plus drôle
Que celui de l'homme en courroux:
La gourmandise,
Quoi qu'on en dise,
Est le meilleur péché de tous.

Gourmand premier, gourmand de pommes,
Bon père Adam, ce que tu fis
Nous force, tous tant que nous sommes,
A nous montrer tes dignes fils.
    Puisse ta race
    Toujours vorace
En refrain chanter comme nous:
    La gourmandise,
    Quoi qu'on en dise,
Est le meilleur péché de tous!

HOMMAGE A PANARD.

Air du vaudeville du Rémouleur et la Meunière.

C'est Panard ! il sort de sa tombe !
Faut-il pour cela, mes amis,
Que des mains le verre me tombe ?
Non ; dans mon plan je m'affermis :
Entre la poire et le fromage
En son honneur je bois ce jus,
Et je crois qu'un semblable hommage
Multùm juvat manes ejus.

Ombre grasse et de bonne mine,
Viens parmi nous te réjouir !
A notre latin de cuisine
Ta rate va s'épanouir :
Le vœu de tous tant que nous sommes
Est que *tuæ fiant aures*
Au tictac de nos vidrecomes
Intendentes, intendentes.

Pendant une heure sur l'enclume
Nous martelons un seul couplet;
Mais Dieu sait comme de ta plume
Il en coulait, coulait, coulait!
La rime, avant d'être docile,
Contre nous souvent se débat:
La quinteuse à ton domicile
Sese semper offerebat.

Alors que du gai Vaudeville
La marotte était dans ta main,
Dame Sottise par la ville
N'osait trop se mettre en chemin:
Avec une adresse infinie
Jetant ses vieux autels en bas,
Bien mieux que par l'acrimonie
Ridiculo res secabas.

O ciel, que vois-je! ô ciel, qu'entends-je!
Panard ronfle, et même assez fort;
Il ne faut pas qu'on le dérange;
Comme autrefois à table il dort.
Il me vient un désir fantasque
Qui, s'il vivait, serait hardi;
C'est de nous faire à tous un masque
Ad vultum lœtum Panardi.

Nos auteurs d'opéras comiques
Ont beau dire à tous les passans
Que ses ouvrages dramatiques
Ne sont plus très-intéressans ;
Dans son genre il faut qu'on en fasse,
Ou que du scénique rideau
Dorénavant Momus efface
Castigat mores ridendo.

Malgré sa fortune bornée
Panard s'estimait très-chanceux
D'être le long de la journée
Galant, gourmand et paresseux ;
Mettant colère, orgueil, envie
Et soif de l'or *à remotis,*
Panard fut bon toute sa vie
Quemadmodùm bonus panis.

S'il n'eût chanté que la morale,
Non, mes amis, mes amis, non,
Au haut du Rocher de Cancalle
Nous n'aurions pas gravé son nom ;
Mais il fit des chansons à boire :
Ergo, sablant Champagne et rhum,
Faisons revivre sa mémoire
In secula seculorum.

VIVE LA PANSE.

AIR : Que le sultan Saladin.

De Vestris et de Duport
Comme on parle avec transport !
Et combien chez Aspasie
Sur la walse on s'extasie
Quand l'air neuf est de Julien ! [2]
C'est bien, très-bien ;
Pourtant la danse ne vient,
Aux yeux de tout homme qui pense,
Qu'après la panse ;
Qu'après la panse.

Quand l'âge nous a lassés,
Harassés, cassés, glacés,
Vénus nous défend de plaire,
Et nous dit dans sa colère:
Vite, au rang des trépassés
Passez, passez!
Mais tant qu'on digère assez
Ne peut-on pas en conscience
Aimer la panse,
Aimer la panse?

Ce mot panse en ce moment
Me rappelle également
Le plaisir de manger ferme,
Et mon ventre qui renferme,
Pour les mêler à jamais,
Les mets, les mets
Qu'à table je lui transmets:
Quel mot sonore, quand j'y pense,
Que ce mot panse,
Que ce mot panse!

Si la chair nourrit la chair,
A quoi bon du gras trop cher?
D'ailleurs. croyez-vous que j'aille
Crier pour mauviette ou caille,
Ou pour ortolan nouveau,
Bravo! bravo!
Du mouton, du bœuf, du veau
Sont les trois alimens, je pense,
Faits pour ma panse,
Faits pour ma panse.

Si pourtant l'on avait l'art
De bien m'apprêter au lard
Un grand plat de ces lentilles
Si petites, si gentilles,
J'aurais le tort qu'Esaü
A eu, a eu:
Aussi goulu que velu,
Ce fut un cadet, quand j'y pense,
Fort pour la panse,
Fort pour la panse.

Vox populi, vox Dei.
J'ai constamment obéi,
Peuple, à tes leçons de gueule,
Et ma muse peu bégueule
Aux proverbes de ton crû
A cru, a cru:
Maigre ou gras, froid, chaud, cuit, cru,
Tout, pourvu qu'il entre, je pense,
Fait ventre ou panse,
Fait ventre ou panse.

Aux Rois, à la Saint-Martin,
Aux Jours Gras on fait festin;
Mais si Balaine nous prouve
Qu'ici tous les mois on trouve,
Par un usage divin,
Le vingt, le vingt,
Et bonne chère et bon vin,
Que nul de nous ne se dispense
Des jours de panse,
Des jours de panse.

Quand les produits des beaux-arts
Sont offerts à mes regards
J'apprécie en homme juste
Les meubles faits par Auguste,
Par Jacob, par Ravrio :
C'est beau! c'est beau!
Quel plat! quel lit! quel flambeau!
Mais je ne me mets en dépense
Que pour la panse,
Que pour la panse.

Un A marche avant un E;
Donc, tout bien examiné,
Qu'on *panse* d'abord sa *panse;*
Qu'ensuite à *penser* l'on *pense;*
Et si ce dernier couplet
Vous plaît, vous plaît,
Comme offrant un sens complet,
Chantez tous pour ma récompense:
Vive la panse,
Vive la panse!

APOLOGIE

DE LA SECTE DES CANCALLIENS.

AIR : Nous n'avons qu'un temps à vivre.

Notre secte en vaut une autre
Pour la régularité ;
On y fait vœu d'être apôtre
Du vin et de la beauté.

Nous nous rendons à la taverne
Une seule fois par mois :
Or, de l'école de Salerne
Peut-on mieux suivre les lois?

Notre secte en vaut une autre
Pour la régularité ;
On y fait vœu d'être apôtre
Du vin et de la beauté.

Ceux-ci pompent comme des buses,
Et ceux-là comme des fous;
Mais nous en l'honneur des neuf Muses
Nous sablons trois fois trois coups.

Notre secte en vaut une autre
Pour la régularité;
On y fait vœu d'être apôtre
Du vin et de la beauté.

O vous qui dites qu'on se vautre
Chez nous dans l'obscénité,
Quelle calomnie est la vôtre!
Apprenez la vérité :

Notre secte en vaut une autre
Pour la régularité;
On y fait vœu d'être apôtre
Du vin et de la beauté.

Bien qu'en vrais enfans d'Epicure
Nous vivions à l'abandon,
Nous savons souffrir la piqûre
Des flèches de Cupidon.

Notre secte en vaut une autre
Pour la régularité;
On y fait vœu d'être apôtre
Du vin et de la beauté.

Il est des odeurs que repousse
Le troisième de nos sens ;
Nous leur préférons l'odeur douce
De la rose et de l'encens.

Notre secte en vaut une autre
Pour la régularité ;
On y fait vœu d'être apôtre
Du vin et de la beauté.

Parce qu'un mouton n'est pas tendre
Qui serait assez nigaud
Pour jeter ici, sans attendre,
Le manche après le gigot?

Notre secte en vaut une autre
Pour la régularité ;
On y fait vœu d'être apôtre
Du vin et de la beauté.

A des haricots les tartufes
Bornent, dit-on, leurs repas ;
Mais d'une bonne dinde aux truffes
Ne nous contentons-nous pas?

Notre secte en vaut une autre
Pour la régularité ;
On y fait vœu d'être apôtre
Du vin et de la beauté.

Chantant vaudeville ou romance
A la barbe de Caron,
Nous osons lui faire en cadence
Mouvoir son triste aviron.

Notre secte en vaut une autre
Pour la régularité;
On y fait vœu d'être apôtre
Du vin et de la beauté.

MANGERONS-NOUS AUSSI

DU PAIN DE SEIGLE?

AIR : Dans la paix et l'innocence.

C'est à plus d'un titre, certes,
Que du cher Cadet-de-Vaux
Nous prisons les découvertes
Et vénérons les travaux;
Mais quand il prescrit le seigle
A tous ses concitoyens,
Voudrait-il à cette règle
Soumettre les Cancalliens?

La mode, ô mes camarades!
Nous force-t-elle à fléchir,
Et sommes-nous si malades
Qu'on nous doive rafraîchir?
Par sa couleur détestable
Le seigle, inspirant l'ennui,
Nous ferait pétrir à table
Des couplets lourds comme lui.

Linguet dans mainte brochure
Etablit avec raison
Qu'un pain né de la levure
Est par lui-même un poison :
Or, d'un pain blanc comme albâtre,
Si maître Linguet l'a dit,
Qu'eût-il dit d'un pain mulâtre
Qu'on prétend mettre en crédit?

Je tiens qu'il veut être dupe,
Ou qu'il a l'esprit troublé,
Le convive qui s'occupe
D'orge, de seigle ou de blé.
Lorgnant mon pain face à face,
Moi j'en ai toujours conclu
Qu'il est, tel blanc qu'on le fasse,
Un aliment superflu.

C'est donc en vain qu'on imprime
Que les pains cuits par Hédé [3]
Sont le résultat sublime
De maint docte procédé :
Je les crois dignes d'éloges,
Même d'un prix infini ; [4]
Mais qu'il les porte à Limoges ;
Là ce sera pain béni.

Buvons tous à tasse pleine,
Et liguons-nous, mes amis ;
Pour que jamais chez Balaine
Ce pain bis ne soit admis,
Ou derrière nos épaules
Demain Paris va crier :
Vous avez mangé, mes drôles,
Votre pain blanc le premier.

LES CERISES.

AIR : Annette à l'âge de quinze ans.

Du plus au moins, du moins au plus
Qui ne connaît pas Lucullus?
Nos écoliers savent par cœur
A quelle date
De Mithridate
Il fut vainqueur.

Mais en été, dans nos repas,
Nous ne songeons seulement pas
Que le cerisier tant vanté
D'Asie à Rome
Par ce brave homme
Fut implanté.

De Cerisonde à Cerigo,
Mangeant du fruit rouge à gogo,
Il se disait : Quel plant joli!
Comme il importe
Que j'en rapporte
A Tivoli!

Tant que son triomphe dura
Le cerisier y figura.
Plus la populace riait
Voyant l'arbuste,
D'un ton robuste
Plus il criait :

— Romains, Lucullus vous répond
Que c'est un des bons fruits du Pont ;
Qu'on ne cherche point la grosseur
Dans la cerise,
Mais qu'on la prise
Pour sa douceur. —

Pour nous, gourmands, crions haro
Sur l'indigeste Bigarreau ;
Lançons aussi maints quolibets
Contre la Guigne,
Sœur noire, indigne
Des vrais Gobets.

Les Gobets dont s'agit ici
Sont natifs de Montmorenci,
Et comme sur l'arbre ils sont pris,
A quatre lieues
Leurs courtes queues
Doublent leur prix.

LA PÊCHE.

AIR : La maison de Monsieur Vautour.

De singer les docteurs en *us*
Que si j'avais la fantaisie,
Je vous dirais que Lucullus
Fit venir la pêche d'Asie;
Voulant de ce fruit séduisant
Légitimer la race antique,
Je dirais que même à présent
On l'appelle pêche persique.

Mais c'est la pêche de Montreuil
Qui doit servir chez nous d'exemple;
Sans doute qu'ici de bon œil
Chacun de nous tous la contemple.
Que j'en admire les couleurs!
Que son jus parfumé m'entraîne!
La rose est la reine des fleurs;
Mais des fruits la pêche est la reine.

La Grosse-Mignone a bon goût,
La Madeleine fait envie;
Mais les gourmands doivent surtout
Chérir l'Alberge et la Pavie.
Mordez, mordons sans nuls délais
Leurs peaux délicates et lisses;
Qu'il en découle en nos palais
Un torrent sucré de délices!

Imitons le peuple écolier;
Il admire, il cueille, il dévore
Pêche en plein vent ou d'espalier
Dès que le soleil la colore;
Il n'en garde pas pour demain,
Il n'en met point dans l'eau-de-vie;
Car chacune est sur son chemin
Mangée aussitôt que ravie.

Dans Marseille ou dans Avignon
Pour peu qu'on ait fait résidence,
On est l'apôtre du Brugnon
Qui s'y rencontre en abondance:
Il est, quand la maturité
A sa verdeur a mis un terme,
Au-dehors rouge et picoté,
Au-dedans musqué, jaune et ferme.

Chaque espèce au reste a son prix;
Mais la pêche que l'on compare
A certains charmes de Cypris
Est la meilleure et la plus rare:
Son duvet est tel qu'en effet
Nos lèvres en sont caressées,
Et qu'à Tartufe cela fait
Venir de coupables pensées.

Si l'on en croit chaque Normand,
Pour subjuguer le premier homme
Il fallait nécessairement
Qu'Ève lui fît don d'une pomme:
Mais moi je soutiendrai qu'Adam,
S'il eût eu la bouche plus fraîche,
N'aurait consommé notre dam
Qu'en mangeant une grosse pêche.

OVA.

AIR : Mes bons amis, pourriez-vous m'enseigner.

D'AVOIR appris quatre mots de latin
Le curé Luc était bien aise ;
Il s'avisa d'écrire un beau matin
A Marc, prélat du diocèse :
« *Fac mihi*, monseigneur,
« Le plaisir et l'honneur,
« *Si diligis* les omelettes,
« De *venire manducare*
« *Apud Lucam*, pauvre curé,
« *Ova*, les œufs de ses poulettes. »

Le prélat Marc chez cet original
Au grand galop se fait conduire.
—Je viens, mon cher, en convive loyal,
Voir si vos *ova* veulent cuire.
—Soit, lui dit Luc ravi;
Monseigneur est servi,
Et peut choisir sous la serviette;
Le temps d'un *ave Maria*
A rendu ces *ova digna*
De l'épiscopale mouillette.—

L'instant d'après Paquette à l'œil madré,
Paquette, gouvernante ou nièce,
Met sur la table un bataillon carré
D'omelettes de toute espèce.
Luc dit à Marc : —Voilà
Ova, nova ova
Pour régaler votre éminence.
Sans doute que monseigneur va,
Par deux ou trois *alleluia,*
Me prouver sa reconnaissance.—

Marc, loin de rire, était un peu confus,
Et prenait déjà Luc en grippe;
Quand tout à coup il pleut des œufs au jus,
A la neige, et même à la tripe;
Il pleut des œufs pochés;
Il pleut des œufs brouillés.
L'évêque en vain fait mine grise;
Il pleut encor des œufs farcis;
Et puis ensuite des œufs frits,
Sans compter des œufs en chemise.

Toutefois Marc, dans l'espoir d'un dessert,
Digère enfin cette incartade;
Mais Luc fait signe, et Paquette leur sert
D'œufs durs une énorme salade.
Qui pis est, Luc s'en va
Répétant : — Mes *ova*
Aux meilleurs fruits sont préférables.
— C'en est trop, de par Jéhova!
Reprend Marc en fureur; *oh! va*,
Oh! va toi-même à tous les diables!

LA POMME ET LA POMME DE TERRE,

DIALOGUE.

AIR : Amusez-vous, jeunes fillettes.

L'AUTRE matin pomme ordinaire
Du haut d'un arbre se vantait;
Non loin de là pomme de terre,
Quoiqu'à ses pieds, lui ripostait.
Je vais vous raconter en somme
Leurs débats assez curieux;
Elles se disputaient la pomme,
Quoiqu'étant pommes toutes deux.

LA POMME.

Ma famille a plus d'une branche;
Api, Châteignié, Francatu,
Calvi, Rainette grise ou blanche:
Toi, pour synonyme qu'as-tu?

LA POMME DE TERRE.

Les titres n'ont rien qui me flatte;
Mais on m'appelle, que je crois,
Morelle ici, plus loin Pátate,
Et Truffe dans beaucoup d'endroits.

LA POMME.

Tu veux singer la pomme noire,
Visage de Topinambour!

LA POMME DE TERRE.

Et toi, tu veux t'en faire accroire
Avec ta face de Rambour.

LA POMME.

Ton fruit végète dans la terre.

LA POMME DE TERRE.

Le tien, dans tous les cas, pendu,
T'a souvent, je ne puis m'en taire,
Valu le nom de Capendu.

LA POMME.

A quoi peut servir ton feuillage?
A régaler vache et cochon.

LA POMME DE TERRE.

Le Normand pour faire un breuvage
Te vendange à coups de bâton.

LA POMME.

Pauvre imbécille!

LA POMME DE TERRE.

Pauvre sotte!

LA POMME.

Crains un revers.

LA POMME DE TERRE.

Crains un échec.
Va te faire mettre en compotte!

LA POMME.

Va te faire frire en bifteck!

Tous les gens de mauvaise mine
T'achètent pour ſort peu d'argent.

LA POMME DE TERRE.

J'ai su par des temps de famine
Nourrir le riche et l'indigent;
Et plus que toi j'ai droit, je penſe,
De parcourir les grands chemins:
Je n'ai pas sur ma conscience
D'avoir fait damner les humains.

LA FRIANDISE DE CLÉOPATRE,

OU

LA PERLE AU VINAIGRE.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

QUE ne sommes-nous près du Nil,
Au lieu d'être aux bords de la Seine,
A manger des gâteaux de mil,
Nourriture entre nous fort saine !
Là chaque soir le mameluck
Chante avec la femme du pâtre,
Sur des airs qu'on croirait de Gluck,
La romance de Cléopâtre.

AIR : Annette à l'âge de quinze ans.

Au surplus, je vous l'ai promis,
J'en vais traduire, ô mes amis!
Quelques couplets qu'on a trouvés
En Basse-Egypte
Dans une crypte,[5]
Bien conservés.

AIR : Il était une fille.

Il était une reine,
Reine de grand renom,
Dont Cléopâtre fut le nom:
A cette souveraine,
Vêtue en clair linon,
Zénon
N'eût pas dit non;
Non!

AIR : Madeleine à bon droit passa.

En ce temps-là précisément
L'illustre Marc-Antoine à Rome,
Comme amant et comme gourmand,
Chaque jour remportait la pomme;
Jouant tous les jeux à ravir,
C'était au tir,
C'était au tir
Qu'excellait ce grand triumvir.

Air de la fanfare de Saint-Cloud.

Le susdit et Cléopâtre
S'écrivaient chaque matin :
« *In petto* je t'idolâtre ;
« Rapprochons notre destin. »
Cette ardeur, de loin nourrie,
Les fit comme un double éclair
Partir pour Alexandrie,
Lui par terre, elle par mer.

Air de la petite poste de Paris.

Pour convenir du rendez-vous
On se transmit les billets doux
Par des pigeons intelligens,
Facteurs zélés et diligens
Qui dans les airs servaient gratis
La poste de Rome à Memphis.

Air du vaudeville du Mameluck.

Cléopâtre et sa gondole,
A la garde des Amours,
Ont terminé sans boussole
Ce voyage de long cours ;
Et cette reine, entourée
De féminins matelots,
Semble une autre Cythérée
Qui doit régner sur les flots.

AIR : Chantons *lætamini*.

Chantez ma bien aimée,
Dit Antoine aux soldats;
Et la troupe charmée
D'entrevoir tant d'appas,
Lui répond en chorus :
Antonius-Marcus
Hic est alter Bacchus
Quem visitat Venus.

AIR : Du serin qui te fait envie.

Cléopâtre est sur le rivage,
Dont le sol se trouve un peu gras;
Marc-Antoine qui sait l'usage,
Faute de char offre son bras.
— Princesse, il fait un peu de crotte;
Mais pour vous, par mes cuisiniers,
J'ai fait faire une matelote
Ici près aux grands Marroniers.—

Clopin clopant le couple arrive,
Et se caresse à qui mieux mieux;
Mais trouvez bon que je vous prive
De certains détails trop joyeux.
Autour de la table on se range;
On brûle des parfums, on sert;
Antoine boit, Antoine mange,
Puis dit à la reine au dessert :

Air de la parole.

— Exprès pour vous je veux, je dois
Faire faire une riche bague
Des pierres qui sont à mes doigts
Ainsi qu'au pommeau de ma dague;
Mais à prix d'or, à prix d'argent
Où voulez-vous que j'appareille,
Soit dans les perles d'Orient,
Soit dans les perles d'Occident,
Celle qui vous pend,
Celle qui vous pend
A l'oreille? —

AIR : Eh, ma mère! est-c' que j' sais ça.

La reine à ces mots se fâche;
Mais reprenant son souris:
— Croyez-vous donc que j'attache
A ma perle un si grand prix?
Emeraude et calcédoine
D'honneur ne me tentent pas;
Mais du cœur de Marc-Antoine,
Oh! j'en fais le plus grand cas. —

AIR : Une fille est un oiseau.

Elle dit, et subito
Voilà que d'un air allègre
Dans un litre de vinaigre
Elle plonge son joyau:
Le joyau se décompose,
Si qu'il ne reste autre chose
Après la métamorphose
Que du vinaigre perlé.
Chacun restant bouche close,
Le tout, quoique à ſorte dose,
Par Cléopâtre est sablé.

AIR : Accompagné de plusieurs autres.

La reine voyant son amant
Lever les mains au firmament,
Lui dit : —Quels gestes sont les vôtres!
C'est tout au plus vingt mille écus
Qu'à votre santé moi j'ai bus;
Mais j'en avalerais bien d'autres.—

Air du pas redoublé.

Ce qu'entendant les marmitons,
Ils se prirent à dire :
—Remportons vite nos goujons ;
Madame en pourrait rire.
Pour peu qu'elle aille un si grand train
Dans son friand délire,
Antoine et le peuple romain
N'auront plus de quoi frire.—

AIR : Du haut en bas.

Antoine aussi
En conçut bien quelques alarmes ;
Antoine aussi
En conçut bien quelque souci ;
Mais la belle avait tant de charmes !
Chaque soldat fit haut les armes ;
Antoine aussi.

AIR : Des fraises.

—Madame, je vous promets,
Poursuivit ce fin merle,
Que des beautés désormais
Vous serez plus que jamais
La perle, la perle, la perle.

POINT TANT D'ESPRIT,

OU

REMONTRANCES AUX GOURMANDS. 6

AIR : Charmante Gabrielle.

FRÈRES en gourmandise,
Je suis votre prieur ;
Il faut que je vous dise
Ce que j'ai sur le cœur :
Par trop d'esprit notre ordre
Peut s'écrouler ;
Contentez-vous de tordre
Et d'avaler.

(bis en chœur.)

Contentons-nous de tordre
Et d'avaler.

Pouvez-vous, quand on monte
Et poularde et poulet,
Suivre le fil d'un conte,
Ou le fil d'un couplet!
Tout ce fil à retordre
Me fait trembler;
Contentez-vous de tordre
Et d'avaler.

(bis en chœur.)

Contentons-nous de tordre
Et d'avaler.

Gargantua, qu'on range
Parmi nos fondateurs,
Nous dit qu'il faut qu'on mange;
Mais dit-il d'être auteurs?
Bornez-vous à son ordre,
Et sans souffler
Contentez-vous de tordre
Et d'avaler.

(bis en chœur.)

Contentons-nous de tordre
Et d'avaler.

Que le dieu du silence,
Perché sur un plateau,
Offre ici pour sentence
Dans un vaste écriteau :
Quand il s'agit de mordre
Pourquoi parler?
Contentez-vous de tordre
Et d'avaler.

(bis en chœur.)

Contentons-nous de tordre
Et d'avaler.

Que sur votre fourchette
Planent toujours vos yeux ;
Restez dans votre assiette ;
« Où peut-on être mieux? »
Je n'en saurais démordre ;
Pour vous régler
Contentez-vous de tordre
Et d'avaler.

(bis en chœur.)

Contentons-nous de tordre
Et d'avaler.

Confessez les mains jointes
Que dans tous nos repas
Vous hasardez des pointes
Qu'on ne digère pas :
De peur de voir notre ordre
  Se ravaler,
Contentez-vous de tordre
  Et d'avaler.

(bis en chœur.)

Contentons-nous de tordre
  Et d'avaler.

MES PRINCIPES ET MES GOUTS.

Air de la cavatine du Bouffe et le Tailleur.

En erreur que de sages
Induits !
Loin des aréopages
Je fuis :
Je prends biens et maux comme
Fortuits ;
Mais pour être honnête homme
J'en suis.

On dit Perse et Lucrèce
Instruits :
Leur style obscur me blesse ;
Je fuis.
Dans le plan qu'au Parnasse
Je suis,
Moi pour le cher Horace
J'en suis.

Sommes-nous chez Lolotte
Conduits,
On dresse une bouillotte;
Je fuis:
Mais quel est ce bagage
D'étuis?
D'un bal c'est le présage;
J'en suis.

Quand de guerre il circule
Des bruits,
L'égoïste articule
Je fuis.
Mais ô paix! qui désire
Tes fruits,
A Mars doit d'abord dire:
J'en suis.

O lune! aux esprits sombres
Tu duis;
Quand tu perces les ombres
Je fuis.
Toi, quand sur ma chaumière
Tu luis,
Soleil, pour ta lumière
J'en suis!

Autour de ce parterre
Ces buis
Ont un air trop austère ;
Je fuis :
Qu'ils soient sans plus de grâce
Détruits ;
Qu'un gazon les remplace,
J'en suis.

J'avais certaine aisance ;[8]
Depuis
Au sein de l'espérance
Je fuis :
Mais jusqu'à présent, faute
D'appuis,
Pour compter sans mon hôte
J'en suis.

O vous qui par l'or êtes
Séduits,
Vous voulez des courbettes ;
Je fuis :
J'aime mieux les champêtres
Réduits ;
Pour l'ombrage des hêtres
J'en suis.

Sans calculer de tristes
Produits,
D'avec les alchimistes
Je fuis :
Foret en main j'approche
D'un muids,
Et pour les feux de broche
J'en suis.

Chez l'insolent Eraste
Je puis
Prendre un dîner de faste;
Je fuis :
D'ortolans par Baleine
Bien cuits,
Paul m'offre une douzaine;
J'en suis.

En faveur de l'eau fraîche
De puits,
Partout où Zénon prêche
Je fuis;
Mais quand la liqueur pure
De Nuits
Coule au nom d'Epicure,
J'en suis.

Minerve, tu m'abreuves
D'ennuis;
Rebelle à tes épreuves,
Je fuis:
Mais si Vénus propose
Des nuits,
Des nuits couleur de rose,
J'en suis.

Pluton déjà me montre
Son huis;
Dirai-je à sa rencontre:
Je fuis?
Non, car je sais mon âge;
Et puis
Chacun est du voyage;
J'en suis.

LE MANGEUR DE FUMÉE,

OU

MONSIEUR DE RENIFLEROT.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

De la grand' ville de Paris
Pour peu qu'on soit originaire,
Ou que dans icelle on ait pris
Domicile extraordinaire,
On connaît Notre-Dame, et puis
Certaine rue où l'on achète
Dindons, poulets, pigeons tout cuits,
Laquelle a nom de la Huchette.

En mil sept cent soixante et dix
Reniflerôt, logé près d'elle,
A la traverser, cadédis,
Trois fois par jour était fidèle :
Bouche béante et nez en l'air,
Ce pauvre gascon famélique
Aspirait, été comme hiver,
Les fumets de chaque boutique.

A même son pain, qui pis est,
Reniflerôt mordant en route,
Dans un dindon, dans un poulet
S'imaginait mordre sans doute,
Et répondait aux marmitons
Qui le raillaient à son passage :
—Dé mé jéter dé vrais lardons
Aucun dé vous n'a lé courage.—

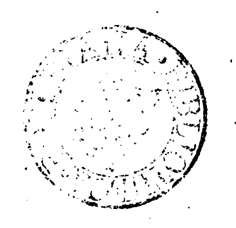
Il leur disait une autre fois :
—Eh ! qué m'importent vos réproches,
Pourvu qué trenté jours par mois
Vous tourniez vos immenses broches,
Et qué jé puisse incognito
Humer ces vapeurs dé volailles
Qui sont à couper au couteau,
Pour lé bonhur dé mes entrailles.—

Puis il se disait plaisamment :
—Les émanations des viandes,
Pour qui n'a pas d'autre aliment,
Sont succulentes et friandes :
Or, des rôtisseurs-pâtissiers
Lé nombre en ces lieux n'est pas mince ;
Donc dé miasmes nourriciers
Jé vivrai longtemps comme un prince.—

Par cet argument superfin
Se flattant sur son jeûne austère,
Il croyait assouvir sa faim,
Et vraiment il la faisait taire :
Mais, au fond, de notre aigrefin
La logique n'était pas bonne ;
Ses habits furent à la fin
Beaucoup plus gras que sa personne.

On le trouva roide étendu
Au haut d'un quatrième étage,
Desséché comme un vieux pendu.
Que laissait-il pour héritage ?
Un croûton de pain d'ail frotté,
Et de l'eau dans une caraffe :
On l'enterra par charité ;
Moi je lui fis cette épitaphe :

Ci-gît mons de Reniflerôt,
Gascon à vives réparties.
Sans doute il se nourrit là-haut
D'alouettes toutes rôties;
Mais tant qu'il vécut ici bas,
J'en atteste la renommée,
Il lui fallut, pour tout repas,
Manger son pain à la fumée.



LE VIGNERON DE NOGENT.

Air de l'Auteur, noté N° 6.

— La terreur a glacé mon âme;
Là haut devers Nogent retentit le tocsin,
Et je vois, si j'ai l'œil bien sain,
Sur la ville une large flamme:
Grand Dieu, témoin de mon tourment,
Sauvez ma femme et mon enfant!

Avançons; la cloche effrayante
Redouble dans les airs son triste tintement:
Rien n'appaise l'embrasement,
Car la rougeur du ciel augmente.
Sauvez ma cave, ô Dieu puissant!
Après ma femme et mon enfant! —

Tel était le sombre langage
Du vigneron Lucas revenant de Paris.
On sait qu'il a soin d'être gris
Quand il fait ce fameux voyage;
Tout pâle il rentre dans Nogent,
Et voit le feu de la Saint-Jean.

—Ah! dit-il, que j'étais donc bête
De prendre pour tocsin carillon tant joyeux,
Et pour un incendie affreux
Le feu de la Saint-Jean ma fête!
Dansez, ma femme et mon enfant,
Autour du feu de la Saint-Jean.

Béni soit ce feu salutaire
Dont la cendre jetée avec dévotion
Parmi les vignes du canton
Les préservera du tonnerre!
Tournons, et tourne tout Nogent
Autour du feu de la Saint-Jean!

LE NOUVEAU TIC ET TOC.[9]

AIR : Et zig, et zig et zag.

Et tic, et tic et toc,
Et tic et tic, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

Dans la lice académique
Ton vaudeville comique
M'a fait choir du premier choc;
Mais par une botte oblique
Souffre, ami, que je réplique;
Tiens-toi ferme comme un roc.
Et tic, et tic et toc,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

Toi, maître Adam, je t'évoque
Des lieux où la Mort te bloque
Par son lugubre mastic;
Cesse un trop long soliloque,
Et, reprenant ta défroque,
Chante avec nous en public,
Et toc, et toc et tic,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

Je donnerais sans colloque
Et montre et chaîne et breloque
Pour voir comme un basilic,
Pour nager ainsi qu'un phoque,
Et pour quand on me provoque
Lever ce que lève un cric.
Et toc, et toc et tic,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

Mettrai-je avec Bolinbrooke,
Avec Pascal, avec Loke,
Mon esprit à l'alambic?
Plutôt que le loup me croque,
Ou mourir comme Archiloque,
Ou m'abreuver d'arsenic!
Et toc, et toc et tic;
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

Cet écrivain ascétique
Qui fait par sa mine étique
Voir qu'il pend ses dents au croc,
Vaut-il l'écrivain lyrique
Au teint rouge comme brique,
Qui dit, pompant du Médoc,
Et tic, et tic et toc,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

Si Pégase m'interloque
Par une allure équivoque
A l'aspect du double pic,
Loin de lâcher d'un ton rauque
Quelque dia hu trop baroque,
Je dis, pour calmer son tic,
Et toc, et toc et tic,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

Autrefois près de Monique,
D'Agnès et de Véronique
De baisers j'étais escroc;
Réduit au panégyrique
Des beaux yeux de ma barrique,
Je dis dès le chant du coq
Et tic, et tic et toc,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

Si l'engeance monastique
Au fond d'un cloître gothique
Supportait l'ennui du froc,
C'est que d'un ton pathétique,
Après maint dévot cantique,
Le chœur entonnait *ad hoc* :
Et tic, et tic et toc,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

Est-il besoin qu'on se pique
De passer sous le tropique
Comme Anson, Thoyras et Cook?
En Europe, en Amérique,
En Asie et dans l'Afrique
On chante *ab hac et ab hoc* :
Et tic, et tic et toc,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

Dans un joyeux pique-nique
Doit-on se faire la nique
Pour Pékin, Malte ou Maroc?
Un peu moins de politique,
Un peu plus de sel attique;
Croyez-moi, Marc, Luc et Roch.
Et tic, et tic et toc,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

Crains, dit Hippocrate en toque,
Que le vin ne te suffoque,
Et sèvre-t-en ric à ric.
Puissant Bacchus, je t'invoque;
Fais que cent ans je me moque
Des docteurs à prognostic.
Et toc, et toc et tic,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

L'eau vous donne la colique,
L'eau vous rend mélancolique,
L'eau vous rend froid comme un bloc :
Le vin aide au suc gastrique,
Le vin par son calorique
Vous fait vivre autant qu'Hénock.
Et tic, et tic et toc,
Et tic et toc, et tic et toc ;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

J'ai sur une bague antique,
Très-belle et très-authentique,
Un Triptolème et son soc ;
Mais contre un Noé rustique
Mettant la vigne en pratique,
Ma foi j'en ferai le troc.
Et tic, et tic et toc,
Et tic et toc, et tic et toc ;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

Quand des foires c'est l'époque
Tout en Suisse est réciproque,
Gaîté, breuvage et trafic;
La ville aux champs se convoque,
Et le refrain univoque
Est de Glarus à Zurich:
Et toc, et toc et tic,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

Toujours mon fer harmonique
A la voûte maçonique
Concourt de taille et d'estoc;
Mais quand le maillet l'indique,
Comme au banquet je m'applique
A marquer le triple choc!
Et tic, et tic et toc,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

Nègre à jeun sot domestique,
Nègre à jeun lourd, apathique,
Ne pas plus bouger qu'un roc;
Mais dans ivresse bachique
Danser calenda, puis chique, 11
Si taffiat mouiller manioc:
Et tic, et tic et toc,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

A propos de rime en *oque*,
Prions tous Dieu qu'il révoque
Les décrets de Copernic;
Car je vois le ciel en loque
Si chaque planète choque
Phébus des astres syndic.
Et toc, et toc et tic,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

A propos de rime en *ique*,
Faut-il en style cinique
S'immoler pour *hic*, *hæc*, *hoc*?
Point d'épigramme caustique;
Le temple de la Critique
N'est point celui de Molock:
Et tic, et tic et toc,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

A tout auteur ventriloque
Le matin dans ma bicoque
J'offre un plat qu'on nomme aspic;
Puis des œufs frais à la coque,
Puis maint et maint solicoque,
Puis du vieux paf de Dantzick.
Et toc, et toc et tic,
Et tic et tic, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.
(bis en chœur.)
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc.

CONSEILS A FAUSTINE.

AIR : Charmante Gabrielle.

QUAND Faustine en bacchante
Me provoque au plaisir,
Sur mon luth je la chante
Au gré de son désir :
Je me crois de la race
D'Anacréon ;
Je m'assieds près d'Horace
Au Panthéon.

Dirai-je un hymne aux belles,
Puis un autre aux gourmands?
Non, non, de mes modèles
Je suis les documens ;
Sur les mêmes tablettes
Gaîment je fais
L'éloge des toilettes
Et des buffets.

Enivrons-nous, Faustine,
D'amour et de Bordeaux,
Avant que Libitine
N'entr'ouvre nos tombeaux,
Retraite épouvantable,
  Dernier manoir,
Où nous serons sans table
  Et sans boudoir!

LES AVANTAGES DU ROND.

AIR : Gn'ya que Paris, gn'ya que Paris.

PAR les partisans du carré,
Que le diable emporte au Tartare !
Je fus long-temps contrecarré :
Amis, donnez-moi ma guitare ;
Je me fais le patron du rond :
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond !

Je vais traiter en *raccourci*
Un sujet qui n'a point de bornes.
Tous tant que nous sommes ici
Laissons là nos chapeaux à cornes,
Et coiffons-nous d'un chapeau rond :
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond !

Une perruque in-folio,
A trois marteaux ou bien carrée,
Aujourd'hui pour le *commodo*
Pourrait-elle être comparée
A nos cheveux coupés en rond?
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Les escarpins d'un mirlifleur
Sont toujours terminés en pointe;
Mais moi qui sais que la douleur
A cette mode est toujours jointe,
Je ne choisis qu'un soulier rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Vieil Harpagon, dis-nous pourquoi
Dans de vieux sacs, dans un vieux coffre
Tu serres, pour y rester coi,
L'or qu'en rouleaux ton fermier t'offre.
C'est pour rouler que l'or est rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

L'écolier prend la balle au bond;
Blanchard d'un ballon se fait gloire;
Depuis la bulle de savon
Jusqu'au boulet de la victoire,
L'homme à tout âge aime le rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Les chevaliers les plus fameux
Etaient ceux de la table ronde:
Nous nous battons déjà comme eux;
Comme eux que Bacchus nous seconde!
Buvons, chantons, dansons en rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

De Paris jusqu'à Saint-Germain,
Quand on parlait du jeu de cible,
Jadis mon arquebuse en main
J'étais un joueur invincible;
C'est que je donnais dans le rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Servez-moi riz, bœuf aux ognons,
Pâté chaud, tourte et matelotte,
Gros turbot, croûte aux champignons,
Omelette au sucre et charlotte,
Pomme, fromage et macaron :
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Je vais faire un aveu choquant
Pour les gens sobres ou tartufes :
Je conviens sans pudeur que quand
Sur une table il pleut des truffes,
Je n'en sors que le ventre rond :
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Du marron jusqu'au potiron,
De la cerise à la grenade,
De l'orange jusqu'au citron,
Et de la prune à la muscade,
Est-il un fruit qui ne soit rond?
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Quoi de plus rond que le raisin?
Répondez, buveurs d'eau sévères.
Mais nous de voisin en voisin
Faisons tant circuler nos verres
Que chacun au dessert soit rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Quand on parle d'un bon luron,
Un bon compagnon, un bon homme,
Un bon vivant comme Piron,
Un bon drille, un bon diable en somme,
Ne dit-on pas qu'il est tout rond?
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

D'Alembert, écrivain fécond
En extraits encyclopédiques,
D'Alembert, écrivain profond
Dans les calculs mathématiques,
Ne s'appelait que Jean le Rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

L'homme, sur la terre jeté,
De la brute encor serait proche,
S'il n'eût pour son compte inventé
Et roue, et grue, et tournebroche:
Si donc tout ce qui tourne est rond,
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Du cercle bien des gens, dit-on,
Cherchent encor la quadrature:
Ces fous, dignes de Charenton,
Se donnent trop de tablature;
Tel qu'il est conservons le rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Même après le brillant récit
Qu'on fait des vieux cirques de Rome,
Le Panorama de Tilsit
Mérite bien qu'on le renomme;
Quels effets de l'optique en rond!
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Non, non, ce n'est point par hasard
Que tout cadran est circulaire;
Lyre en main, du haut de son char,
C'est que le dieu de la lumière
Fait danser les Heures en rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

On s'extasie avec raison
Sur ces grands jardins où l'art brille;
Mais quand vient la belle saison,
Pour rire et sauter en famille
Il suffit d'un rond de gazon:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Dans ses principes tous les ans
En vain Terpsichore est volage;
Après mille pas séduisans
La cour, la ville et le village
Reviennent à la danse en rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Que ferais-tu dans ton îlot,
Orgueilleuse et sombre Angleterre,
Si par un trop juste complot
Les autres peuples de la terre
Sur toi s'élançaient tous en rond?
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

A Purgon l'aîné l'on bat froid,
Vu qu'il suit la vieille formule;
Purgon le Cadet, plus adroit,
Se borne à doner la pillule,
Et tout Paris la gobe en rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Saint Antoine et son compagnon,
Si nos vieux auteurs sont croyables,
Avec Proserpine en chignon
Dansèrent de par tous les diables,
Qui chantaient autour du patron:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Traçant autour d'Antiochus
Un rond qui ne lui plaisait guère,
Choisis, lui dit Popilius,
Ou de la paix ou de la guerre;
Tu ne sortiras pas du rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Quand l'astronome sans pareil,
Mathieu Laensberg, met ses lunettes
Pour voir la lune, le soleil,
Les étoiles et les planettes,
Voit-il astre qui ne soit rond?
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

L'eau non moins que le feu se sent
Disposée à la forme ronde;
Pour peu que Zéphyre en passant
D'un puits, d'un lac agite l'onde,
L'onde en jouant fait rond sur rond:
Eh fron, fron, fron:
Vive le rond!

Passons à l'élément de l'air ;
C'est aussi le rond qu'il préfère :
Aux yeux de quiconque y voit clair
Rien n'est plus rond que l'atmosphère ;
Eole y tourbillonne en rond :
  Eh fron, fron, fron,
  Vive le rond !

J'en viens à certain argument
Qu'il est impossible qu'on fronde :
Pour vous, pour moi dans ce moment
Qui sommes contens d'être au monde,
Il appert que le globe est rond :
  Eh fron, fron, fron,
  Vive le rond !

Pythagore, à bon droit cité,
Nous dit d'une manière expresse :
« L'emblême de l'éternité
« Est un grand serpent qui sans cesse
« Mord sa queue en formant un rond : »
  Eh fron, fron, fron,
  Vive le rond !

Longtemps le ramier langoureux
Tourne autour de la tourterelle :
Quel est le résultat heureux
De son roucoulement fidèle?
Des œufs en rond dans un nid rond :
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Colin à plaire est toujours prompt,
Et joue au mieux de la prunelle :
Pour surveiller chaque tendron,
Mamans, restez en sentinelle,
De peur qu'un embonpoint trop rond....
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

La femme est, vous n'en doutez pas,
Le chef-d'œuvre de la nature;
Dans les formes pleines d'appas
Dont se compose sa structure
Rien n'est carré; tout est bien rond :
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Anneaux d'hymen, anneaux d'amour,
Anneaux d'évêque, anneaux magiques
De nos dix doigts faisant le tour,
Sont tous des preuves énergiques
Du charme et du pouvoir du rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Avec les signes du plain-chant
Jadis la musique était sotte;
Mais comme elle a changé de chant,
Elle a depuis changé de note;
Blanche et noire ont la tête en rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

En mathématiques l'on tient
Qu'un compas dans l'œil est utile;
Mais du compas je vois très-bien
Que quand une branche est tranquille,
L'autre en marchant décrit un rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Un villageois quand il lui plaît
Du ciel fait bientôt la conquête :
Il dit d'abord son chapelet,
Et puis il arrondit la quête
Du très-cher frère Hilarion :
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

On surnomme Adonis second
Ce beau jeune homme bien frivole ;
Mais on n'est pas plus bête au fond :
J'aimerais mieux, sur ma parole,
Comme Ésope avoir le dos rond :
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Sans parler des rondes de nuit,
Qu'un régiment dans la ville entre,
Sur l'esplanade on le conduit ;
L'état-major se place au centre,
Et l'ordre alors s'y donne en rond :
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Les couronnes de nos guerriers,
Les couronnes de nos poëtes
Etant de beaux et bons lauriers
Les unes et les autres faites,
Chacun voudrait s'en voir au front:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Depuis l'âne jusqu'au lion
On sait qu'il n'est pas une bête
Dont le chef ne soit un peu long;
Mais Dieu, qui nous fit à sa tête,
Nous fit à tous la tête en rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

A calculer l'orbe des fleurs
La Nature s'est réjouie
Autant qu'à fondre leurs couleurs;
Voyez la rose épanouie,
Et voyez aussi le bouton....
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

A dire d'experts écrivains
La ronde est tellement moulée,
Qu'après mille et mille efforts vains
Et la bâtarde et la coulée
N'ont jamais pu marcher de front :
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond !

De devenir dupe ou fripon
Au biribi je cours le risque;
Au lieu que mon docteur répond
Que des jeux de boule ou du disque
L'exercice me sera bon:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Les apologistes du long,
Qui se plaisent dans le désordre,
En déroulant un peloton
M'ont donné du fil à retordre;
Mais le fil rompt s'il n'est pas rond :
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Hors celui qui produit le vin,
Nul bois tortu n'offre de charme;
Mais vive un feu de bois rondin
De chêne, de frêne ou de charme!
Dieu sait comme on s'y chauffe en rond!
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Il convient ici d'ajouter
Une réflexion profonde;
Tant que les pains à cacheter
Seront de mode en ce bas monde,
Tous de forme ronde ils seront:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Et n'oublions pas, s'il vous plaît,
Que le citadin le plus riche,
Blasé sur un long pain mollet,
Aime à mordre aux champs dans la miche
Que sa fermière a cuite en rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Du bonnet carré maint benêt
S'en va me vanter la figure;
Mais que vaudrait-il ce bonnet
Sans la calotte et la tonsure
Qui par dessous règnent en rond?
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

Tout près du dernier numéro
Ma voix avec ma ronde expire;
Mais en restant sur le zéro
C'est bien encor le cas de dire:
Rien, de même que *tout*, est rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

A MES AMIS.

Sans l'Amitié, sans les Amours
J'irais au-devant de la Parque;
Mais puisque vous m'aimez toujours,
De peur qu'elle ne me remarque,
Autour de moi formez le rond:
Eh fron, fron, fron,
Vive le rond!

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

NOTES

DU LIVRE QUATRIÈME.

---

(1) Le portrait de Panard orne la salle du banquet des Cancalliens.

(2) Célèbre compositeur de contredanses.

(3) Boulanger fameux.

(4) Il coûte cinq sous la livre.

(5) Tombeau égyptien.

(6) Le gourmand sermoneur et les gourmands sermonés doivent, pour chanter ce vaudeville à la manière de nos bons aïeux, se couvrir la tête d'une serviette.

(7) *Si vis pacem para bellum.*

(8) L'auteur veut parler des 4,000 livres de pension

dont il jouissait comme fondateur du Vaudeville, et dont il est privé depuis plusieurs années.

(9) Cette chanson a été faite en réponse au Carillon Bachique de M. Désaugiers.

(10) Veau marin.

(11) En créole chika.

(12) Jamais on n'a pris tant de pillules béchiques, stimulantes, réfrigératives, stomachiques, cachiques, etc., etc.

CHANSONS.

LIVRE V.

CHANSONS.

LIVRE V.

LE PUITS DE LA VÉRITÉ.

AIR : *J'avais à peine dix-sept ans.*

Lorsque la Vérité des cieux
 Descendit toute nue,
Et fit rayonner à nos yeux
 Sa lumière inconnue,
Ce fut à qui l'adorerait;
 Mais, amant incommode,
Chacun prétendit en secret
 L'habiller à sa mode.

Le sage sous un voile épais
 Lui cacha la figure;
Le poëte sur ses attraits
 La chargea de parure:
En proie aux plus cruels ennuis,
 Et pour punir la terre,
Elle se jeta dans un puits
 La tête la première.

Au bord de ce puits écarté,
A toute heure, à tout âge,
L'homme par curiosité
Court en pélerinage:
Il est par ses gémissemens
Certain qu'elle y séjourne;
Mais s'il veut regarder dedans,
Crac, la tête lui tourne.

Boudé par ce coquin d'Amour,
Balotté par Thalie,
De m'y transporter à mon tour
Il me prit fantaisie :
J'aperçus mille originaux
Qui se flattaient sans cesse
De pouvoir, chacun dans ses sceaux,
Remonter la déesse.

Et le peuple était autour d'eux
A leur crier : Courage;
A force de soins généreux
Gagnez notre suffrage;
Rendez l'auguste Vérité
Aux regards de la foule;
Mais qu'on la mette en liberté
Sans que le puits s'écroule.

Au milieu de tous ces débats
Je m'approche d'un Mage,
Et je lui demande tout bas
S'il en peut davantage.
Il me répond : Le peuple attend ;
Mais, à ne vous rien taire,
Nous ne saurions en ce moment
Tirer que de l'eau claire.

LES MAIS.

AIR : Te bien aimer, ô ma chère Zélie.

Mais est un mot qui tient très-peu d'espace;
Mais c'est un mot très-souvent répété;
Mais rarement par éloge se place,
Mais c'est un mot pour le blâme usité.

Avez-vous vu cet opéra comique
Dont les journaux nous ont dit tant de bien?
—Oui, je l'ai vu; j'en aime la musique;
Mais le poëme entre nous n'en vaut rien.—

Piron disait de l'immortel Voltaire:
Je conviendrai qu'il est plein d'esprit; mais
À son égard les mais en sens contraire,
Tout bien compté, ne finiraient jamais.

De mon curé, disais-je à mon vicaire,
Savez-vous bien que le sermon me plaît?
—Vraiment, dit-il, il a de quoi vous plaire!
Il est fort bon; mais c'est moi qui l'ai fait.—

Fêtant l'amour, le sommeil et la tonne,
Par chacun an l'homme ici bas placé
Rit le printemps, dort l'été, boit l'automne;
Mais de l'hiver il se fût bien passé.

—Ami bourreau, ne me fais pas attendre,
Disait un gueux prêt à se voir guinder.
—Mon cher enfant, moi je veux bien vous pendre;
Mais par vous-même il faudra vous aider.—

Figeac doit gros; mais pourtant par mégarde
Figeac s'obstine à ne jamais payer:
Il a de plus mainte dette criarde;
Mais en revanche il les laisse crier.

Un officier reçut à Ratisbonne
Dans une jambe un coup de pistolet.
Le frater vint, et lui coupa la bonne;
Mais il guérit celle dont il souffrait.

Lorsque l'époux de la tendre Eurydice
Voulut ravoir cet objet plein d'appas,
Pluton lui dit : —Soit; je vous rends service;
Emmenez-la, mais ne la voyez pas.—

Le pauvre Orphée en fuyant des lieux sombres
Fit quelque temps des efforts superflus
Pour embrasser la plus chère des ombres;
Il regarda, mais il ne la vit plus.

Mondor devrait avoir l'âme contente;
Mais un seul mais l'empêche d'être heureux.
—J'ai, vous dit-il, un bon million de rente;
Mais par malheur mon voisin en a deux.—

Charmante Eglé, dans un court tête à tête
Je voudrais bien tomber à vos genoux;
Mais vous avez un mari malhonnête
Qui ne sort pas lorsque l'on va chez vous.

Mon Apollon en prend trop à son aise;
Mais ces couplets ne sont point sérieux:
Cette chanson est peut-être mauvaise;
Mais le lecteur n'a qu'à la faire mieux.

LES JEUNES GENS VENGÉS,

EN RÉPONSE A UNE CHANSON DE LATTAIGNANT.

AIR : Lison dormait dans un bocage.

Vous connaissez la jeune Hortense;
C'est un objet plein d'agrément,
Qui sut toujours à la constance
Allier le discernement:
Elle aime à recevoir chez elle
Des jeunes gens vifs et joyeux;
Mais pour des vieux,
Mais pour des vieux
On n'en voit point chez cette belle;
Mais pour des vieux,
Mais pour des vieux
Ils lui semblent trop ennuyeux.

Des jeunes gens les plus volages
La beauté peut fixer les cœurs :
Si le temps rend les vieux plus sages,
C'est en éteignant leurs ardeurs.
Un jeune chérit sa bergère,
S'il est l'objet de tous ses vœux ;
Mais pour un vieux,
Mais pour un vieux
Il est plaisant quand il veut plaire ;
Mais pour un vieux,
Mais pour un vieux
On rit de son air langoureux.

Le jeune peut jouir sans cesse ;
Sa vie est un tissu de fleurs :
Le vieux déplaît à sa maîtresse,
Même en achetant ses faveurs.
Le jeune, sans être un Narcisse,
Parvient à charmer deux beaux yeux :
On quitte un vieux,
On quitte un vieux
Avant qu'il se rende justice ;
On quitte un vieux,
On quitte un vieux
Aussitôt qu'on peut trouver mieux.

Le vieux veut en vain par adresse
Rappeler son tempérament :
Le jeune au gré de sa maîtresse
Sait profiter du bon moment.
On est flatté de la tendresse
De ceux qui la prouvent le mieux :
Sont-ce les vieux?
Sont-ce les vieux?
Ils sont trompés par leur faiblesse;
Sont-ce les vieux?
Sont-ce les vieux?
Ils sont las avant d'être heureux.

Près d'un tendron, pour peu qu'il ose,
Le vieux n'a droit qu'à la rigueur;
En voulant cueillir une rose
Il lui fait perdre sa fraîcheur.
L'Amour s'en plaignit à sa mère
Un jour, dit-on, la larme aux yeux.
Quand on est vieux,
Quand on est vieux
On devrait déserter Cythère;
Quand on est vieux,
Quand on est vieux
On fait fuir les Ris et les Jeux.

Sur sa beauté très-mal servie
Un barbon garde le secret :
Quand on craint la plaisanterie
Qu'il est aisé d'être discret !
Au bon goût c'est faire une injure
Que de mépriser pour un vieux
Jeune amoureux,
Jeune amoureux
Qui sort des mains de la Nature,
Jeune amoureux,
Jeune amoureux
Dont la force égale les feux.

Si la fontaine de Jouvence
Pouvait couler pour Lattaignant,
Ce nouveau Chaulieu de la France
S'exprimerait bien autrement.
Près des siens où l'esprit pétille
Si l'on supporte mes couplets,
C'est qu'ils sont vrais,
C'est qu'ils sont vrais ;
J'en appelle au cœur d'une fille ;
C'est qu'ils sont vrais,
C'est qu'ils sont vrais :
Les vieux ne nous vaudront jamais.

LA DOUBLE PALME.

A M. FRANÇOIS.

Air de Joconde.

Sur ton chapitre, ami François,
Il faut que je m'explique :
Peintre et poëte avoir des droits
A l'estime publique !
Cela ma foi passe le jeu.
Tu t'y prends de manière
A joindre au pinceau de Chaulieu
Celui de Largillière.

Les jaloux diront en secret
Qu'à tort je m'extasie ;
Mais j'ai vu de toi maint portrait
Brillant de poésie ;
Et lisant tes écrits divers
Dictés par la nature,
J'ai vu refléter sur tes vers
L'éclat de ta peinture.

Phébus, Comus, Bacchus, Vénus
Ont pour toi mille charmes;
Mais à ces déités en us
Qui ne rendrait les armes?
Phébus nous fait aimer les arts,
Comus les bartavelles,
Bacchus vingt différens nectars,
Vénus toutes les belles.

L'intérêt ne te guide pas;
Ta gloire en est plus sûre:
Pourtant lorsque du lourd Midas
Tu traces la figure,
Pour te dédommager, ami,
D'un aussi triste ouvrage,
Cent fois en or d'un roi chéri
Qu'il te donne l'image.

Mais lorsque Thérèse au teint frais
Un beau matin seulette
Voudra, sans trop se mettre en frais,
Exercer ta palette,
Ebauche d'abord ses attraits,
Puis fais-lui sans rien craindre
Une chanson, et puis après
Achève de la peindre.

A ses enfans Phébus promet
 D'ordinaire une place
Sur l'un ou sur l'autre sommet
 Qui couvrent le Parnasse ;
Mais tu fais, pieux importun,
 Si bien le bon apôtre,
Qu'il te laisse rimer sur l'un,
 Lorsque tu peins sur l'autre.

LES TROIS GUICHARD.

AIR : Prenons d'abord l'air bien méchant.

A LA gloire des trois Bernard
On connaît les vers de Voltaire;
A la gloire des trois Guichard
Il me tarde aujourd'hui d'en faire :
Qu'ils me pardonnent tous les trois
La licence que je m'arroge;
Leur plume, leur lyre, leur voix
Sont les trois points de mon éloge.

Ce début trop complimenteur
Leur fait faire un peu la grimace;
Je ne leur veux point, en honneur,
Casser l'encensoir sur la face :
Du haut de mon petit trépié,
Tout en buvant, comme un augure
Je veux leur dire sans pitié
Leur bonne ou mauvaise aventure.

Contre la verge du destin
C'est vainement que tu regimbes,
Conteur tant soit peu libertin;
Guichard, je te vois dans les limbes....
De tes vers joyeux et piquans
L'influence sera notoire,
Puisqu'ils feront trouver le temps
Rapide, même en purgatoire.

Toi, Guichard le compositeur,
Revenant à tes goûts antiques,
Tu feras dans le ciel en chœur
Chanter tes motets angéliques;
Puis, pour rendre de Belzébuth
Toute délation stérile,
Tu t'en iras pincer du luth
En face de sainte Cécile.

Quant à toi, Guichard le chanteur,
Puisque tu fais donner au diable
Tout artiste et tout amateur
Qui cherche un goût au tien semblable,
Parmi les damnés on t'attend;
Mais ta voix charmant leurs supplices,
Les sombres états de Satan
Deviendront des lieux de délices.

L'ÉCLIPSE DE LUNE.

AIR : Chantez, dansez, amusez-vous.

Il est minuit;
La lune luit,
Et de la maison de sa mère
Hélène fuit
A petit bruit
Pour joindre Alain dans la bruyère:
Elle attend de lui son bonheur;
En viendra-t-il à son honneur?

Alain, tenté
De son côté
De ne plus faire sentinelle,
D'un pied léger
Près du verger
Se précipite au-devant d'elle,
Et pour lui faire son bonheur
Veut en venir à son honneur.

Quel embarras !
Avec fracas
On entend ouvrir la fenêtre.
Alain se plaint;
Hélène craint;
Car si sa mère allait paraître
Alain pour faire son bonheur
N'en viendrait pas à son honneur.

Amour malin,
S'écrie Alain,
Préserve-nous d'un tel obstacle !
Hélène et moi
Suivons ta loi;
Ne saurais-tu faire un miracle
Pour qu'en assurant son bonheur
Alain en vienne à son honneur?

Alain dévot
Joint un sanglot
A cette prière importune.
L'Amour étend
Au même instant
Ses deux ailes devant la lune.
Alain, si voisin du bonheur,
En viendra-t-il à son honneur?

C'est vainement
Que la maman
Regarde alors ce qui se passe;
Moitié frayeur,
Moitié pudeur,
Hélène défend qu'on l'embrasse;
Mais pour lui faire son bonheur
Alain en vient à son honneur.

L'AMOUR CHAPELIER.

AIR : En jupon court, en blanc corset.

DANS les affiches de Cythère
L'Amour m'a dit de publier
Qu'il venait enfin de se faire
Recevoir maître chapelier.

Pour entretenir sa fabrique
L'essaim des Jeux, à petit bruit,
Au fond de l'arrière-boutique
Foule et refoule jour et nuit.

Bien que ce détail soit énorme,
Cupidon fait tout seul les frais
De mettre et de remettre en forme
Les chapeaux qu'il repasse après.

Pour Vénus à l'humaine engeance
Dans le comptoir elle sourit,
Et nomme *lurons de la gance*
Les chalands que son fils fournit.

Tout abbé qui lui rend visite
Risque un refus ; car le voyant
Coiffé de son propre mérite,
C'est à regret qu'Amour lui vend.

Pour toi jamais il ne t'écoute,
Traitant qui veux un bon chapeau :
En dépit de la banqueroute
D'où te vient ton lustre nouveau?

Il refuse aussi son service
A tous ces procureurs fripons
Qui du soleil de la justice
Voudraient éviter les rayons.

Mais en faveur du militaire
En revanche il est plein d'égards :
De la ceinture de sa mère
Il fait des cocardes pour Mars.

Belles qui causez mes alarmes,
Vos chapeaux sont ornés de fleurs;
Mais s'ils sont frais comme vos charmes,
Ils sont légers comme vos cœurs.

Au surplus lâchons l'épigramme;
Gens comme il faut et freluquets
Depuis qu'on est coiffé du drame
Ont pris des chapeaux de jockeis.

Mais cette mode aura des bornes;
Un jour les drames tomberont:
A l'égard des chapeaux à cornes
Les maris les relèveront.

Et vous, Zoïles littéraires,
Noirs vampires de l'Hélicon,
Censeurs jaloux et mercenaires,
Quels feutres vous donnera-t-on?

Cupidon, qui de vous se raille,
Consent bien à vous en fournir;
Mais d'un large bouchon de paille
Il prétend d'abord les garnir,

Ce signe, facile à comprendre,
Fera connaître en même temps
Que vos suffrages sont à vendre,
Et que vous mordez les passans.

L'AMOUR LIBRAIRE.

AIR : Philis demande son portrait.

QUELS métiers n'a pas fait l'Amour
Depuis qu'il est sur terre!
Peintre et médecin tour à tour,
Robin et militaire;
On l'a vu même en capuchon
Courir le monde, et plaire:
Croiriez-vous bien que le fripon
Est à présent libraire?

Il vend Sapho, Bion, Móschus,
Anacréon, Tibulle,
Horace, Properce, Gallus,
Jean second et Catulle:
Il ne tient à la vérité
Qu'un chant de l'Enéide;
Mais il met sa félicité
A livrer tout Ovide.

Voltaire en face de Chaulieu
  Près du bon Jean repose;
Molière et Racine au milieu
  Sont sur du bois de rose;
Dorat, Pezai, Gessner, Bernard,
  Bertin, Parny, Chapelle,
Imbert, Lattaignant, Léonard
  Sont rangés sur une aile.

Chez lui point de roman bavard,
  De drame léthargique;
Panard, Piron, Collé, Favart
  Décorent sa boutique:
Du Vaudeville né français
  Bravant les froids critiques,
Il favorise le succès
  De nos recueils lyriques.

D'entrer chez ce joli marchand
  Lise eut hier envie.
—Monsieur, lui dit-elle en tremblant,
  Je n'ai lu de ma vie;
Pour choisir un livre en ce lieu
  Le hasard seul m'amène.
—Je vous entends, lui dit le dieu,
  Et voici La Fontaine.

Ses contes sont toujours nouveaux
 Pour les beautés novices :
Croyez que des yeux aussi beaux
 Lui doivent leurs prémices ;
Ils y pourront voir à profit
 Cent histoires gentilles ;
Et vous saurez comment l'esprit
 Vient tout à coup aux filles.—

De ce volume un peu joyeux,
 Las! les feuilles rebelles,
Quatre par quatre, et deux par deux,
 Tiennent encor entre elles :
Contre l'Amour en ce moment
 Lise tout bas murmure ;
Sa main va précipitamment
 Diviser la brochure.

C'est où le malin Cupidon
 Attendait l'innocente :
Vite il l'arrête et lui fait don
 D'une flèche tranchante.
—Lise, vos doigts trop indiscrets
 Déchireraient la page ;
C'est de la pointe de mes traits
 Qu'il vous faut faire usage.—

—Pauvre Lise, je m'aperçois
Que ta main n'est pas sûre;
N'ouvre qu'un feuillet à la fois
Pour le lire à mesure. —
Lise veut dans sa vive ardeur
En couper davantage,
Et le trait va percer son cœur
En glissant de l'ouvrage.

TRENTE-SIX CHANDELLES

ET LE NEZ DESSUS,

SOUVENT ON N'Y VOIT GOUTTE.

AIR : Nous nous marîrons dimanche.

DANS son cabinet
Maître Bobinet,
Habile étymologiste,
D'un dicton cité
Par l'antiquité
Prétend rattraper la piste :
Quelque travail
Que ce détail
Lui coûte,
Il s'y résout ;
Mais après tout,
Sans doute,
Trente-six chandelles, le nez dessus,
Mon homme obtus
N'y voit goutte.

Orphise et Saint-Clair,
Mariés d'hier
Après maint et maint obstaclé,
Conjugalement
Ont fait le serment
De courir chaque spectacle:
L'ami qu'elle a
Les joint à la
Redoute;
Lance un regard
Qu'Orphise à part
Ecoute.
Trente-six chandelles, le nez dessus,
Saint-Clair obtus
N'y voit goutte.

Sur son lit tout d'or
Tandis que Mondor
Souffre une douleur occulte,
Dans son beau salon
Le docteur Purgon
Avec d'autres se consulte:
On juge net
Que la lymphe est
Dissoute,
Quoiqu'en effet
Ce soit un fait
De goutte.
Trente-six chandelles, le nez dessus,
Purgon obtus
N'y voit goutte.

Pendant que Valmon
Devant sa maison
Tire un grand feu d'artifice,
Croyez que ses gens
Resteront dedans,
Pour vaquer à leur malice:
L'essaim subtil
Pille sans qu'il
S'en doute;
Dans son caveau
Plus d'un tonneau
S'égoutte.
Trente-six chandelles, le nez dessus,
Le maître obtus
N'y voit goutte.

Chaussant arlequin
D'un noir brodequin,
Pour peu qu'un auteur sensible,
En dépit des Ris,
Aux yeux de Paris,
Esquisse un drame terrible,
On s'étourdit,
On applaudit
Sa croûte;
Et de Favart
Tableau mignard
Dégoutte:
Trente-six chandelles, le nez dessus,
Le peuple obtus
N'y voit goutte.

Un prédicateur
Habile orateur
Nous fait courir au saint temple;
Et voilà soudain
Que sur le larcin
Il fait un sermon très-ample:
Mais dans l'instant
Où sa voix fend
La voûte,
Maint débauché,
Fort peu touché,
Filoute.
Trente-six chandelles, le nez dessus,
Le suisse obtus
N'y voit goutte.

Entrons dans ce bal
Où Lise et Dorval
Sont mêlés parmi la danse.
Hélas! c'est en vain
Que le tambourin
Presse et marque la cadence;
A son amant
La pauvre enfant
Est toute;
Au mouvement
Elle fait ban —
— Queroute.
Trente-six chandelles, le nez dessus,
Le père obtus
N'y voit goutte.

Dans mainte maison
D'un excellent ton
Qu'un provincial débarque,
On lui fait accueil;
Mais d'un seul coup d'œil,
Que jamais il ne remarque,
On dresse un jeu
Qui sous peu le
Déroute:
Chacun des *Grecs*
A ses échecs
Ajoute.
Trente-six chandelles, le nez dessus,
Le sire obtus
N'y voit goutte.

Quand dans un banquet
Le hasard me met
Vis à vis la jeune Elmire,
Nous nous regardons,
Nous nous entendons,
Sans toutefois nous rien dire:
Le verre en main,
Dès qu'à mon vin
Je goûte,
Vers mon soulié
Son petit pié
Fait route.
Trente-six chandelles, le nez dessus,
Le cercle obtus
N'y voit goutte.

CE QUI REND LE CŒUR GAI.

AIR : La farira dondaine, bon.

QUAND j'étais garçon
J'allais en campagne
Chercher sans façon
Gentille compagne.
—Bon!
—Oui, mes amis, c'est là, morgué,
Ce qui rend le cœur gai!

Un jour Lisimon,
Homme plein de faste,
Me dit : —J'ai, Damon,
Un jardin bien vaste.
—Bon!
—Vas-y du matin; c'est, morgué,
Ce qui rend le cœur gai! —

Fort de sa leçon,
Dès l'aube vermeille
Aux chants du pinson
J'y prête l'oreille:
Bon!
Mais non, ce n'est pas là, morgué,
Ce qui rend le cœur gai.

Comme de raison
Je passe en revue
Le moindre gazon,
La moindre avenue:
Bon!
Mais non, ce n'est pas là, morgué,
Ce qui rend le cœur gai.

Tel qu'un papillon
Je fais l'inventaire
Des fleurs qu'à foison
M'offre le parterre:
Bon!
Mais non, ce n'est pas là, morgué,
Ce qui rend le cœur gai.

Je mange en glouton
Une énorme pêche,
Et d'un gros melon
Une tranche fraîche:
Bon!
Mais non, ce n'est pas là, morgué,
Ce qui rend le cœur gai.

Par hasard Marton
Vient sur la terrasse:
Non loin du menton
Soudain je l'embrasse:
Bon!
Mais je désire encor, morgué,
Ce qui rend le cœur gai.

Ce joli tendron
Qu'agite la crainte,
Par distraction
Fuit au labyrinthe:
Bon!
Je l'attrape, et j'obtiens, morgué,
Ce qui rend le cœur gai!

CROYEZ CELA,

ET BUVEZ DU VIN.

AIR : Malgré la bataille.

Clarice, encor belle,
Vit depuis longtemps.
Brice l'interpelle :
— Avez-vous trente ans?
— Moi, répond Clarice,
Je n'en ai que vingt. —
Croyez cela, Brice,
Et buvez du vin.

Jule, cette Orphise
Que vous aimez tant,
D'église en église
Tout le jour trottant,
Dit qu'elle ne brûle
Que d'un feu divin.
Croyez cela, Jule,
Et buvez du vin.

Pierre, ayant la pierre,
Dit au docteur Fin :
— Las ! de ma carrière
Serais-je à la fin ?
— Oh ! que non, compère,
Foi de médecin. —
Croyez cela, Pierre,
Et buvez du vin.

Côme a l'humeur noire ;
Il a des remords :
— Je ne veux plus boire ;
J'ai trop peur des morts ;
J'ai vu maint fantôme
Chez Roc le devin. —
Croyez cela, Côme,
Et buvez du vin.

Claude, au juif qui passe
Sous ce noir guichet,
Dans ce court espace
Marchande un cachet.
— C'est une émeraude !
Lui dit Benjamin. —
Croyez cela, Claude,
Et buvez du vin.

Georges fait emplette
De livres ruraux,
Et puis il achète
Mille arpens enclos.
—J'y ferai mes orges,
Dit-il à Martin. —
Croyez cela, Georges,
Et buvez du vin.

Jacques, trop bonhomme,
Tire de son sac
Une forte somme
Qu'il prête à Figeac.
Figeac dit : — A Pâques
Viendra mon cousin. —
Croyez cela, Jacques,
Et buvez du vin.

A la promenade
Ou dans un festin
Charles, par bravade,
Crache du latin.
La gazette d'Arles
Dit qu'il vaut Rollin.
Croyez cela, Charles,
Et buvez du vin.

Gille souffle, souffle
Par jour cent fourneaux,
Raisonnant pantoufle
Sur tous les métaux.
—Ma poudre est fertile,
Dit-il au voisin.—
Croyez cela, Gille,
Et buvez du vin.

Blaise, votre épouse
Certifie à tous
Que vos fils sont douze,
Et sont tous de vous.
Vous en êtes aise,
Vous en êtes vain.
Croyez cela, Blaise,
Et buvez du vin.

Auteur à la glace,
Fiacre va disant:
—Voltaire au Parnasse
Tient le premier rang;
Mais on m'y consacre
Le second gradin.—
Croyez cela, Fiacre,
Et buvez du vin.

A UN AIMABLE ANTI-PHILOSOPHE,

qui répète (après Nonotte, Coger, Fréron, etc., etc., etc.) que les philosophes modernes prêchent la polygamie, le vol, le mépris de tous les usages, le matérialisme, la louange exclusive de leurs adeptes, et la nécessité d'*universaliser* leurs principes.

Air du vaudeville de la Soirée orageuse.

Convaincu par vos argumens,
Je déclare à jamais infâmes
Ces esprits forts, vrais musulmans,
Qui voudraient qu'on prît plusieurs femmes.
Vous conviendrez pourtant, Damon,
Si ma mémoire ne se blouse,
Que le très-sage Salomon
Eut pour sa part plus d'une épouse.

Si dans la vigne du voisin
Aristide mord à la grappe,
C'est un franc voleur de raisin
Qu'il faut soudain que la loi frappe.
Mais tout le long des grands chemins
N'est-il pas vrai que les Apôtres,
Froissant des épis dans leurs mains,
Mangeaient un peu du blé des autres?

Je crois que vous faites fort bien
De tanser ces penseurs sauvages
Qui s'affranchissent du lien
Des routines et des usages;
Et je veux moi-même, approuvant
Vos injonctions amicales,
En tout pays dorénavant
Céder aux coutumes locales.

Je vous observe toutefois
Qu'à Turin, si l'on me propose
D'acquérir du haut dans la voix
Aux dépens de certaine chose,
Je ne prendrai d'autre parti
Que de prendre à l'instant la poste,
Dussé-je fuir *li castranti*
Jusqu'au-delà du val d'Aoste.

Ce n'est pas tout; si dom Gusman
A Madrid, sans miséricorde,
Prétend disloquer mon enfant
Pour en faire un danseur de corde,
Pressant ce fils contre mon sein,
Loin de souffrir qu'on le torture,
Contre cet usage assassin
Je ferai parler la nature.

Comme vous je trouve indécent
Qu'un chétif encyclopédiste
Représente le Tout-Puissant
Sous les attributs d'un chimiste;
Mais pourquoi ne dites-vous mot
D'un écrivain que l'on révère, [2]
Lequel peint l'homme comme un pot,
Et Dieu comme un potier de terre?

Sans doute ils ont passé le but
Et mérité vos apostrophes
Ces candidats à l'Institut
Qui vantent les seuls philosophes;
Mais avec moi daignez railler
L'homme d'esprit, l'homme du monde,
Qui pour devenir marguillier
De Fréron emprunte la fronde.

Au reste je déchirerai
Comme vous la philosophie
Du moment où je la verrai
Remuante et d'orgueil bouffie;
Sur elle je crîrai haro
Si, d'hermine fourrant sa robe,
Par des *atqui*, par des *ergo* [3]
Elle cherche à troubler le globe.

Mais si, fuyant le faste et l'art,
Elle dit dans sa solitude:
« J'aime mieux être sage à part
« Que folle avec la multitude, » [4]
Je ne pourrai faire aucun cas
Des pamphlets dont on la harcèle;
Et surtout je ne croirai pas
Qu'elle veuille être universelle.

CONSEILS

A MADEMOISELLE LANDERIRETTE,

qui n'a pas encore l'esprit assez fort pour se mettre au-dessus de certains préjugés sociaux et de certaines répugnances naturelles.

AIR : Et lon lan la, landerirette, et lon lan la, landerira.

QUAND une énorme comète
De la terre approchera,
Au travers d'une lunette
De sang-froid contemplez-la;
Sans quoi de vous, Landerirette,
Monsieur de Lalande rira.

Quand de la foudre indiscrète
Le vacarme éclatera,
N'allez pas en femmelette
Vous *signer* par-ci par-là;
Sans quoi de vous, Landerirette,
Monsieur de Lalande rira.

Quand sur votre blanche assiette
La noire Arachné courra,
Pour la croquer sans fourchette
Avec deux doigts prenez-la;
Sans quoi de vous, Landerirette,
Monsieur de Lalande rira.

La nature s'étant faite
Seule comme la voilà,
Suivez la doctrine abstraite
Du consolant Spinosa;
Sans quoi de vous, Landerirette,
Monsieur de Lalande rira.

Que d'almanachs, ma poulette,
Le jour de l'an vous vaudra!
Mais il faut que l'on n'achète
Que l'almanach de Gotha; 5
Sans quoi de vous, Landerirette,
Monsieur de Lalande rira.

Lisez cette chansonnette,
Et puis au feu jetez-la;
Mais quel mal qu'on la répète,
Qu'on l'imprime, et cætera?
D'elle et de nous, Landerirette,
Monsieur de Lalande rira.

LES ADIEUX

DE VA-DE-BON CŒUR

A SA MAITRESSE.

1804.

Air de l'Auteur, noté N° 7.

Adieu, cher amour;
Je pars pour l'Angleterre;
Jusqu'à mon retour
Songe à moi chaque jour.
Georges le débonnaire
A beau dire et beau faire,
Autour de sa cour
Battra bientôt notre tambour.
Adieu, cher amour;
Je pars pour l'Angleterre;
Jusqu'à mon retour
Songe à moi chaque jour.

Un petit bateau
Qui porte un grand courage
Avec un vaisseau
Peut marcher de niveau.
Quand le léopard nage
De son poids il enrage:
Le coq à fleur d'eau
Franchit la mer comme un ruisseau.
Un petit bateau
Qui porte un grand courage,
Avec un vaisseau
Peut marcher de niveau.

Nous nous passerons
De boussole et de carte;
De nos avirons
Nous nous contenterons.
Au nom de Bonaparte
Tout orage s'écarte.
Nous arriverons,
Et nous verrons, et nous vaincrons!
Nous nous passerons
De boussole et de carte;
De nos avirons
Nous nous contenterons.

Plus d'un lord pensif,
Qui fait mal sentinelle,
En définitif
Sera pris mort ou vif
Je compte, amant fidèle,
Rapporter à ma belle
Du rhum, du rosbif
Et des bijoux plein mon esquif.
Plus d'un lord pensif,
Qui fait mal sentinelle,
En définitif
Sera pris mort ou vif.

Signal enchanteur,
Que d'entendre il nous tarde,
De chaque rameur
Double la bonne humeur!
Le consul nous regarde;
A chacun il nous garde
Ce sabre d'honneur
Qui doit fixer notre bonheur.
Signal enchanteur,
Que d'entendre il nous tarde,
De chaque rameur
Double la bonne humeur!

La route des mers
Est ouverte et commune
Aux peuples divers
Epars dans l'univers :
Les conques de Neptune
Sonnent de dune en dune
Le prochain revers
D'un cabinet sombre et pervers.
La route des mers
Est ouverte et commune
Aux peuples divers
Epars dans l'univers.

LE COMPLIMENT

DES DAMES ET DES FORTS DE LA HALLE

à l'occasion du sacre de S. M. l'Empereur.

Air des Mariniers d' la Guernouillère.

UNE DAME DE LA HALLE.

Malgré qu' ta couronne impériale
R'luis' à l'égal d'un firmament,
Napoléon, r'çois l' compliment
Des dam's zet des forts de la halle,
Qui sont d'avis que ta valeur
R'luit encore avec plus d' splendeur.

UN FORT DE LA HALLE.

J'ons dans l' parvis zavec not' femme
Fait un petit raisonnement;
C'est que c' n'est pas un bâtiment
Mille fois grand comm' Notre-Dame
Qui s'rait capable d' contenir
Tous ceux qu'ont sujet de t' bénir.

LA DAME.

J'admirons l'épé' d' Charlemagne ;
Ça fait, mordienne, un beau morciau !
Mais après qu' j'ons crié bravio,
Si l'on veut que l' plaisir nous gagne,
Qu'on nous laiss' voir à not' gogo
Cell' qui t' servit à Mariengo.

LE FORT.

Moi qui n' suis pas tout à fait cruche,
Quand j' vois d's abeill's sur ton manteau,
Je m' dis zà part, zincognito,
Chaqu' manifacture est eun' ruche
Où-c' que l'emp'reur, d' l'avis du ciel,
Veut que l' commerce aill' fair' son miel.

LA DAME.

Après sa r'marque j' fais la mienne :
Le clergé sonne son bourdon,
Les braves tiront leur canon,
Et nous j'ons la Samaritaine,
A qui je f'sons en carillon
Chanter vive Napoléon.

LE FORT.

Quand j'ons vu passer le Saint-Père,
Le légat et les cardinaux,
Autour de moi, zà mes zégaux,
J'ons dit d'eune voix de tonnerre:
Voisins, not' choix est confirmé;
Dieu bénit stilà qu' j'ons nommé.

LA DAME.

J'ons vu ta chère Joséphine,
Et j'ons vu l'archichancelier,
Et j'ons vu l'architrésorier,
Et tes p'tits pag's de fort bonn' mine,
Not' gouverneur, nos marichaux,
Nos ministr' et nos généraux.

LE FORT.

J'ons vu le corps diplomatique,
L' conseil d'état et le sénat,
Les législateurs, l' tribunat,
(Ça f'sait un coup d'œil magnifique!)
Puis les préfets et sous-préfets,
Et les maires bien satisfaits.

LA DAME.

J'ons vu tout's les cours de justice
Et tous les présidens d' canton.
Si quelque erreur d'ordre ou de nom
Dans ma mémoire ici se glisse,
C'est qu'il aurait fallu zavoir
Les cent zyeux d'Argus pour tout voir.

LE FORT.

J'ons vu zencor tes hériaults d'armes
Qui, quand j'nous trouvions sur leurs pas,
Nous j'taient ton image dans les bras.
Quoiqu' ces médaill's zaient biaucoup d' charmes,
J'aimerions mieux te voir copié
En bronze, à ch'val ou bien à pié.

LA DAME.

Lorsque tu viendras zà la ville,
Vantez que j' t'offrirons des fleurs!
Gn'y en n'aura pas d' tout's les couleurs,
Parc' que la saison zest stérile;
Mais si j' n'en ons qu' par p'tits paquets,
Nos cœurs suppléront zaux bouquets.

LE FORT.

Vivent not' bonne impératrice
Et tes parens et ses parens !
Ni pour leurs biens, ni pour leurs rangs
Aucun orgueil chez eux n' se glisse ;
Aussi chacun d'eux tour à tour
A-t-il eun' part dans not' amour.

LA DAME.

Faut zespérer qu'après la guerre
La paix s' fixera parmi nous ;
D'ailleurs, qu' signifirait l' courroux
Des lézopards de l'Anguelterre,
Quand l'aigle avec des yeux perçans
Voit d' si haut leurs complots m'naçans.

LE FORT.

Napoléon, l's anglais rebelles
De te nuire ont en vain tenté :
Le ciel qu' est toujours d' ton côté
Vient d' faire encor les vign' si belles,
Que j' pourrons boire à ta santé
Pendant tout' zune éternité.

LE COMPLIMENT

DES BOUQUETIÈRES ET DES BATELIERS

à l'occasion de la fête donnée le 25 frimaire
à S. M. l'Empereur par la ville de Paris.

AIR : Reçois dans ton galetas.

UNE BOUQUETIÈRE.

Sais-tu ben, pèr' l'Aviron,
Qu' les bouq'tièr's mes camarades
Sur l' pont Notre-Dame en rond,
Tout à l'heur' faisaient mill' gambades
De c' que l' bien-aimé d' nos cœurs
Vient zà nous par l' marché zaux fleurs.

UN BATELIER.

Sais-tu bien, mamzell' Suzon,
Qu' tu n' dois pas fair' tant la fière :
D'pis l' Pont-Neuf, comme d' raison,
L'emp'reur a suivi la rivière ;
J' devons êt' ben plus contens
Drès que j' l'ons vu ben plus longtemps.

LA BOUQUETIÈRE.

Les mœurs, les arts zet les lois,
L'agricultur' et l' commerce
D'pis l' dix-huit d'un certain mois
S'en vont croissant; preuv' qu'il s'exerce
A faire ici tout r'fleurir,
Et c'est c' qui me le fait chérir.

LE BATELIER.

J'ons dans un péril urgent
Du poignet zet des épaules;
Mais je n' somm' que d' la Saint-Jean
Près du grand batelier des Gaules:
Seul comme il vous a r'levé
Not'. vaisseau qu' était engravé!

LA BOUQUETIÈRE.

A cet illustre guerrier,
Quoiqu' dans eun' saison cruelle,
J'offrons un bouquet d' laurier
Avec eun' couronn' d'immortelle.
Que n' puis-je aux Anglais aussi
En mêm' temps donner du souci!

LE BATELIER.

Avec toi je somm' d'accord.
Je n' sis qu'un marinier d' Seine;
Mais si j' tenions sur mon bord
Monsieur Pitt, par là ventredienne!
Ou j' li f'rais faire l' plongeon,
Ou j' li f'rais avaler l' goujon.

LA BOUQUETIÈRE.

Nous jurons fidélité
A not' souverain suprême;
Nous buvons à sa santé,
Et j' somm' certain' qu'à l'instant même
Not' serment zet not' trinqu'ment
S' répèt' dans chaqu' arrondiss'ment.

LE BATELIER.

J'entends maint et maint savant
Me vanter l'eau d'Hirpocrène;
Mais j' mettons auparavant
Des Saints Innocens la fontaine
D' pis qu'un enchant'ment divin
Au lieu d'eau li fait j'ter du vin.

LA BOUQUETIÈRE.

C' vin-là t'a rendu madré;
Tu m' diras mieux que personne
Quoiq' c'est qu'un bachot doré
Qu'à not' Emp'reur la Ville donne;
C'est d' ta compétence à toi
D' m'expliquer ça de bonne foi.

LE BATELIER.

De la bonn' ville d' Paris
C' biau bachot il est l'image,
Et l'Emp'reur n'est pas surpris
Qu'en grand' pompe on lien fasse hommage:
I' s' donne à nous aujourd'hui;
J' nous donnons en échange à lui.

LA BOUQUETIÈRE.

Pisque t'es zà mon égard
D'eun' complaisanc' sans pareille,
Pèr' l'Aviron, point d' retard;
Dis-moi dans l' tuyau de l'oreille
C' que signifi' donc l' tableau
Des rochers peints d' l'aut' côté d' l'eau.

LE BATELIER.

Ça veut dir' qu' du temps d' César,
Et même de Charlemagne,
De franchir l' mont Saint-Bernard
On se s'rait fait zeune montagne;
Au lieu qu' l' grand Napoléon
Vous l'a passé comme un vallon.

LA BOUQUETIÈRE.

Un violon sur l' quai Pel'tier
M'a d'mandé zoù qu'on s'accorde.
En prenant un air zaltier
J' l'ons r'lancé sans miséricorde:
D'pis qu' j'ons eun Emp'reur d' not' goût,
Monsieur, zon s'accorde partout.

LE BATELIER.

Nos cris de viv' l'Empereur
Et de viv' l'Impératrice
S' confondront dans la rumeur
De la musiqu' et d' l'artifice;
Nous pour écho principal
J'ons là d'dans l' corps municipal.

LA BOUQUETIÈRE.

Ça posé, pèr' l'Aviron,
Comm' les bell' dam' faut que j'danse.
Si tu zes zun bon luron,
Fort sur l'article d' la cadence,
J' nous irons zau pas r'doublé
Fair' nos bamboch' sur l' Port zau Blé.

LE BATELIER.

V'là qu'est dit, mamzell' Suzon;
On f'ra droit à vot' demande:
Sur l' pavé, faute d' gazon,
J' dans'rons la valse et pis l'all'mande,
A la réverbération
De la grande illumination.

ILS SE SONT EMBRASSÉS,

OU

L'ENTREVUE DES DEUX EMPEREURS A TILSIT.

AIR : Ne m'entendez-vous pas.

Ils se sont embrassés !
Telles sont les nouvelles ;
Dites-m'en de plus belles
Si vous en connaissez.
Ils se sont embrassés !

Ils se sont embrassés !
Que la plus grande joie
Sur nos fronts se déploie !
Vous, Anglais, pâlissez ;
Ils se sont embrassés !

Ils se sont embrassés!
Quel profond politique,
Quel penseur prophétique
L'eût dit les mois passés?
Ils se sont embrassés!

Ils se sont embrassés!
Du mal affreux génie,
Ta puissance est finie;
Nos vœux sont exaucés;
Ils se sont embrassés!

Ils se sont embrassés!
De tous les cœurs sensibles
Les souvenirs pénibles
Vont donc être effacés!
Ils se sont embrassés!

Ils se sont embrassés!
Nonobstant la colère
De ce peuple insulaire,
Dont les fonds sont baissés,
Ils se sont embrassés!

Ils se sont embrassés !
Dans tous les ports de France,
Marchands, en espérance
Déjà vous jouissez ;
Ils se sont embrassés !

Ils se sont embrassés !
Combien nos frères d'armes
Après un an d'alarmes
Vont être caressés !
Ils se sont embrassés !

Ils se sont embrassés !
Leurs regards débonnaires
Au feu de leurs tonnerres
Semblaient dire : Cessez !
Ils se sont embrassés !

Ils se sont embrassés !
Qu'ont fait alors nos braves,
Et les Russes, plus graves,
Par l'exemple pressés ?
Ils se sont embrassés !

Ils se sont embrassés!
Je veux voir à la fête,
Que sans doute on apprête,
Partout ces mots tracés:
Ils se sont embrassés!

Ils se sont embrassés!
Ce refrain pacifique
Vaut un poëme épique,
Et nous en dit assez.
Ils se sont embrassés!

LA HALTE A TIVOLI,

DÉDIÉE AUX BRAVES DE LA GRANDE ARMÉE,

et chantée au repas que la Ville de Paris leur a donné le 27 Septembre 1808.

AIR : *Malgré la bataille.*

Malgré les conquêtes
Qui nous ont soumis
L'hydre à plusieurs têtes
De nos ennemis,
La gueule enflammée,
Le fier Léopard
Croit de notre armée
Braver l'étendard.

Espagnols crédules,
Frustrez sans délais
Les vœux ridicules
Des cruels Anglais;
Et, loin d'être esclaves
D'une autre Albion,
Invoquez les braves
De Napoléon.

Prompt est le remède
Dans ce cas urgent ;
Ils vont à votre aide
D'un pas diligent :
Vous verriez je gage
Déjà ces guerriers,
N'est que leur bagage
Est lourd de lauriers.

Vaillantes cohortes,
De grâce arrêtez :
Ouvre-leur tes portes,
Reine des cités :
Que d'une couronne
Nos municipaux
Des fils de Bellone
Ornent les drapeaux !

Que l'aigle française
Repose un moment !
Qu'on l'admire à l'aise
Dans ce lieu charmant !
Où l'aigle romaine
(Maint laurier cueilli)
Prenait-elle haleine
Mieux qu'à Tivoli ?

Au camp d'ordinaire
Mars mange debout;
Fanfare guerrière
Seule est de son goût :
A dîner en ville
Mars a consenti,
Et d'un vaudeville
Mars s'est diverti.

Chers amis, vous êtes
Plus joyeux que las;
Mais quoi! vous ne faites
Que passer, hélas!
Songez que la gloire
De ce beau repas
De notre mémoire
Ne passera pas.

En leur temps nos pères
N'ont eu qu'un Bayard :
Des jours plus prospères
Ont lui pour nous; car
Moi de proche en proche
J'en vois des milliers;
Sans peur, sans reproche
Que de chevaliers!

D'un plaisir précoce
A tous le cœur bat:
Vont-ils à la noce?
Vont-ils au combat?
Oh! nous pouvons croire
Sans nous abuser
Que c'est la Victoire
Qu'ils vont épouser.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

NOTES

DU LIVRE CINQUIÈME.

(1) On connaît également dans toutes les sociétés où les arts sont chéris, 1° M. Guichard, poète très-ingénieux, auteur de contes semi-grivois, mais piquans; 2° M. Guichard, autrefois attaché au chapitre de Notre-Dame, compositeur de motets très-estimés, et d'une grande quantité d'airs qui ont fait fortune, (entre autres du Bouquet de Romarin) professeur de guitare, etc.; et 3° M. Guichard, professeur de chant au Conservatoire.

(2) Jérémie, chap. 18, vers. 1er et suivans.

(3) La philosophie scholastique.

(4) Cette sentence est de Cicéron.

(5) On assurait que M. de Lalande en rédigeait les calculs et prédictions astronomiques : c'étaient peut-être des contes.

CHANSONS.

LIVRE VI.

CHANSONS.

LIVRE VI.

PLAINTES D'UN BERGER.

1786.

AIR : Je l'ai planté, je l'ai vu naître.

Bergers, et toi, petite Lise,
Sur ces gazons asseyez-vous ;
Du sort il faut que je vous dise
A quel point j'ai senti les coups.

Parmi vous il en est peut-être
Qui, comme moi nés pour souffrir,
N'auraient jamais désiré naître,
Et souvent ont voulu mourir.

Il me souvient qu'un tendre père
Me dit, penché sur mon berceau :
— Adieu, mon fils ; aime ta mère ;
Je vais loin conduire un troupeau. —

Mais un roseau qui croît dans l'onde
N'est-il pas toujours chancelant?
Ma mère, à l'abri du grand monde,
De moi prit soin, sur moi pleurant.

De mille maux qui m'accablèrent
Je fus atteint entre ses bras;
Les jours, les mois, les ans passèrent,
Et sa douleur ne passait pas.

Au même instant qu'elle y succombe
Mon père aborde en ces climats:
Hélas! à peine dans la tombe,
Sans doute elle entendit ses pas.

—Mon fils, il nous faut du courage,
Me dit mon père en m'embrassant;
Espère au printemps de ton âge
Un automne moins languissant.—

Prenant alors une musette,
J'osai chanter à demi-voix;
Un peu plus loin que ma retraite
Zéphir la portait quelquefois.

Parce qu'un prince et des bergères
Daignaient sourire à mes chansons,
Les méchans m'ont lancé des pierres,
Cachés derrière les buissons.

Ils ont planté maint arbre sombre
Tout à l'entour de mon jardin;
Ils savaient qu'une fois à l'ombre
On ne chante plus si matin.

J'aimai Cloris, Eglé, Lucile
De l'amour le plus éperdu;
Que sais-je enfin, j'en aimai mille;
Pas une ne me l'a rendu.

Et j'ai sans fin versé des larmes
Pour obtenir quelque pitié:
J'ai de l'Amour brisé les armes;
J'avais compté sur l'amitié.

Dans un recoin de ma chaumière
Logeaient Mopsa, Nice et Lucas:
Fuir en pinçant fut leur manière;
Ainsi font les oiseaux ingrats.

Et j'ai repris de douces chaînes,
Que je baise le long du jour,
En me disant : Peines pour peines,
Il vaut mieux les peines d'amour.

Dans ce récit je n'ai pu feindre;
Vous pouvez tous le révéler :
Bergers, c'est à vous de me plaindre;
Lise, à toi de me consoler.

RÉPONSE

A DES COUPLETS DE LATTAIGNANT.

1778.

Air des billets doux.

Eh pourquoi donc compter tes ans?
Tant qu'on pense il n'est jamais temps
De dédaigner la vie:
N'excite point notre regret
En faisant déjà ton paquet;
Demeure en compagnie.

Dans le céleste caraba
Monter sans savoir où l'on va,
Je tiens que c'est folie:
Comme il fait nuit sur le chemin,
Remets toujours au lendemain;
Demeure en compagnie.

Laisse pour nos menus plaisirs
Ta plume au gré de nos désirs
  Enfanter la saillie;
Compose cent couplets divers,
Et pour nous en dire les airs
  Demeure en compagnie.

Chaulieu frappe des pieds là bas
De ce que tu n'arrives pas,
  Et La Fare s'ennuie:
Mais sois insensible à leurs vœux;
Nous sommes aussi jaloux qu'eux
  D'avoir ta compagnie.

Depuis que le sort destructeur
Nous a ravi l'aimable auteur
  De la Métromanie,
Il ne meurt que des ignorans,
Et c'est pour partir de céans
  Trop pauvre compagnie.

Oh! s'il nous faut absolument
Te voir descendre au monument,
  Attends, on t'en convie,
Que Voltaire ait fermé les yeux,
Et vous partirez tous les deux
  En bonne compagnie.

Mais quoi! la gentille Erato
Te tire encor par le manteau!
  J'en ai l'âme ravie,
L'abbé : d'après ce je maintien
Que malgré l'âge tu sais bien
  Lui faire compagnie.

Oui, la mort n'est qu'un changement,
Et c'est là le point consolant
  De la philosophie :
C'est ainsi qu'Ovide est vivant,
Et qu'en se nommant Lattaignant
  Il nous tient compagnie.

A LA PENDULE DE M. VASSE,

qui en 1772 réunissait tous les mercredis des Littérateurs et des Artistes dans sa maison du faubourg du Temple.

AIR : Jardinier, ne vois-tu pas.

QUAND des lecteurs ennuyeux
Occupent la séance,
Sois donc sensible à mes vœux;
Je te fais signe des yeux;
Avance,
Avance,
Avance.

Mais quand Vasse lit céans,
Alors prends-y bien garde;
Pour me faire ouïr longtemps
Ses vers naïfs ou piquans
Retarde,
Retarde,
Retarde.

Quand Orphise au front ridé
Minaude en ma présence,
Et veut, d'un air décidé,
Pour parler avoir le dé,
Avance,
Avance,
Avance.

Mais quand de jolis minois
Souffrent qu'on les regarde,
Afin d'étendre nos droits,
Pendule, interromps tes lois;
Retarde,
Retarde,
Retarde.

PORTRAIT DE SOPHIE.

IMITATION DE L'ALLEMAND.

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

Qui jamais de ma Sophie
Pourrait peindre la fraîcheur?
Moi-même je me défie
De bien rendre sa blancheur:
La comparerai-je au cygne
Qui chante prêt à périr?
La friponne, plus maligne,
En chantant me fait mourir.

Mes amis, vous le dirai-je?
Ma Sophie à son réveil
Eblouit comme la neige
Qui lutte avec le soleil;
Et plus la nuit accumule
De duvet sur son teint frais,
Plus le matin mon cœur brûle
D'aspirer tous ses attraits.

Ce beau lis qui doit à Flore
Sa majesté, son parfum,
Languit et se décolore
Sous le doigt trop importun:
Mais quand ma Sophie oppose
A ma main son bras tremblant,
De blanche qu'était la rose,
Elle est rouge au même instant.

Si dans un bocage sombre
Elle cherche un sommeil prompt,
Mes baisers tombent sans nombre
Sur l'ivoire de son front:
Et je n'en reçois qu'un d'elle
Alors qu'elle ouvre les yeux;
Mais ce baiser de ma belle
Sur ma parole en vaut deux.

Quoique sensible à l'extrême,
Sophie a de la gaîté;
Sophie a du marbre même
L'éclat et la fermeté.
Un statuaire idolâtre
Sut, au gré de son penchant,
Jadis animer l'albâtre:
Je m'anime en le touchant.

Oui, ma maîtresse agréable
Du lait pur a la couleur;
Mais, hélas! le lait potable
De la soif éteint l'ardeur;
Et quand ma belle, traitable,
Me permet de l'embrasser,
De ma bouche insatiable
Je ne puis que la presser.

PULCHÉRIE A SON LILAS.

AIR : Nous sommes précepteurs d'amour.

HUMBLE lilas qui couronnez
Le ruisseau de cette prairie,
Inclinez-vous, et devenez
Le confident de Pulchérie.

Vos boutons s'ouvrent tour à tour
Aux premiers rayons de l'aurore :
Du premier souffle de l'amour
Moi j'ai senti mon cœur éclore.

Sur vous le printemps vient d'agir :
Au printemps je dois me soumettre ;
Comme vous il me faut rougir
Lorsque sa sève me pénètre.

Dans l'eau, du matin jusqu'au soir,
Vous réfléchissez votre image :
Moi je consulte mon miroir
Cent fois par jour, et davantage.

Mille enfans vont vous assaillir,
Etant si près de la grand'route;
Vous respirer sans vous cueillir
N'est pas dans leurs projets sans doute.

Aux caprices d'un tendre enfant
Le hasard m'expose de même:
On dit qu'il peut en badinant
Me causer un dommage extrême.

Pour un moment, petit lilas,
Agitez moins votre feuillage...
Quelqu'un viendrait-il pas à pas?
J'entends du bruit dans le bocage.

Je vois au-dessus du taillis
Briller le fer d'une houlette:
La nature m'offre un treillis
Entre vos bras pour ma retraite.

C'est peut-être mon frère : oh non.
Examinons encor : je gage
Que c'est le jeune Lysimon,
Ce beau berger du voisinage.

Le ciel a su tout arranger,
Car je risquais, je suis sincère,
De voir mon frère en étranger;
Je vois cet étranger en frère.

Rameaux l'un de l'autre jaloux,
Soyez pourtant ma sauvegarde:
Quand je l'observe écartez-vous;
Joignez-vous quand il me regarde.

PROJET MANQUÉ DE SOLITUDE.

AIR : Dans ma cabane obscure.

On veut que je renonce
Au charme de sa voix;
C'en est fait, je m'enfonce
Dans l'épaisseur du bois:
Par un ombrage immense
Les cieux me sont voilés;
Ruisseaux, faites silence,
Et vous, mes vers, coulez.

Par la saison nouvelle
Ce gazon rafraîchi,
Sous le poids de ma belle
N'a point encor fléchi:
Dans ce lieu solitaire
J'aurais dû l'inviter,
Et tâcher de lui plaire
Avant de la chanter.

Viens donc, ma douce amie,
Sous ces ormeaux naissans,
De ma lyre endormie
Réveiller les accens:
Pour moi la docte cime
Est au pied d'un buisson;
J'y trouverai la rime
Si j'y perds la raison.

Disciples de Tibulle,
Soyons tous amoureux;
Car plus notre cœur brûle,
Plus nos vers sont heureux:
C'est quand les baisers viennent
Qu'on peut bien composer
Ces couplets qui ramènent
Au refrain du baiser.

Mais que cette avenue
M'inspire de dégoût!
Mon amante ingénue
Ne m'attend pas au bout:
A grands cris je l'appelle,
Et pourtant je la voi;
Près de moi que n'est-elle
Ainsi qu'elle est en moi!

En vain Phébus en gronde;
Revolons dans ses bras;
Ma muse n'est féconde
Qu'auprès de ses appas:
Solitude profonde
N'arrête plus mes pas;
Aux limites du monde
Je ne l'oublîrais pas.

LA RÉSIGNATION ÉPICURIENNE.

AIR : Que ne suis-je la fougère.

Hébé m'est presque ravie ;
Mais je suis bien convaincu
Qu'un sage au quart de sa vie
Doit avoir déjà vécu :
Couché sur un lit de roses,
En paisible épicurien,
Je désire peu de choses,
Et je ne regrette rien.

On n'entend plus sur ma lyre
Retentir des vers d'amour ;
Mais ceux qu'Ovide soupire
Je les redis nuit et jour.
Rassasié sans ivresse,
Et fidèle par ennui,
J'aime à présent ma maîtresse
Sans aimer celle d'autrui.

Les deux coudes sur la table,
Vainement je me promets
De contenter l'hôte aimable
Qui la surcharge de mets;
Je guette une faim légère,
Comme un malade en repos
Guette un rayon de lumière
Au travers de ses rideaux.

Lorsque la goutte me frappe
D'un invisible poignard,
Vers le buste d'Esculape
Si je tourne un seul regard,
Ce n'est pas que je me livre
Au doux espoir de guérir;
Je ne cherche point à vivre;
Je cherche à ne point mourir.

Contrebandier d'Amathonte,
J'ai fait cent larcins divers;
Mais Vénus fut par trop prompte
A charger mes pieds de fers.
Qu'importe que je me traîne
Avec un peu plus d'effort;
Je trouve en cachant ma chaîne
A commercer dans le port.

Si la mort est assez bonne
(Avant de m'en dégager)
Pour souffrir qu'Amour me sonne
Le quart d'heure du berger,
Je descendrai d'un air brave
Dans ma dernière maison,
Comme aujourd'hui dans ma cave,
Pour y perdre la raison.

UN SOUVENIR DE MARSEILLE,

OU

LA RÉVERBÉRATION DU MIROIR.

AIR : O ma tendre musette.

O DIEUX ! à sa fenêtre
Ma fenêtre répond !
Cent fois j'y vois paraître
Son minois blanc et rond !
Mais lorsque je lui jure
Qu'elle me met en feu,
Le bruit d'une voiture
Emporte mon aveu !

D'écrire un mot je grille ;
Mais si par accident
Elle est encore fille,
Sa mère ira grondant ;
Et si c'est une femme,
Et l'époux et l'ami
Pour déjouer ma trame
Sont de compte à demi.

L'exemple d'Archimède
Embrasant des vaisseaux
M'indique le remède
Qui convient à mes maux;
Ce miroir que j'incline
Par son reflet malin
Peut dire à ma voisine
Que je suis son voisin.

Père de la lumière,
Officieux soleil;
Et vous, dieu de Cythère,
Par un effort pareil
Au fond de cette glace
Unissez-vous tous deux;
Prêtez à sa surface
Votre éclat et vos feux.

Partez, lueur mobile,
Partez, et dès l'instant
Voltigez dans l'asile
De cette aimable enfant:
Puisque tout nous sépare,
Sans lui causer d'effroi
Devenez comme un phare;
Dirigez la vers moi.

Arrêtez-vous sur elle,
Donnez-lui dans les yeux;
Pour frapper sa cervelle,
Faites de votre mieux;
Et si son air farouche
Prétend vous imposer,
Allumez sur sa bouche
La soif d'un doux baiser.

Que votre éclair rapide
Descende un peu plus bas
Sous ce mouchoir perfide
Qui cache tant d'appas;
Jusqu'à son cœur timide
Glissez-vous pas à pas:
Las! la main qui vous guide
Ne vous y suivra pas.

Que vois-je! elle me lance,
En soufflant sur ses doigts,
Vingt baisers d'espérance
Embarqués à la fois.
Serait-elle rebelle?
Oh non! dans mon espoir
Je dis : C'est une belle
Que j'ai prise au miroir.

IMPROMPTU

fait en 1786 à Lucy-les-Bois, poste dont le contrôleur-général avait retenu tous les chevaux pour trois heures du matin.

Air de la Soirée Orageuse.

MA foi, monsieur le contrôleur,
Permettez que l'on vous contrôle;
Votre ordre à chaque voyageur
Fait lever l'une et l'autre épaule:
Mais en partant juste à minuit
Sur vous je vais prendre l'avance;
Il serait honteux pour l'esprit
De courir après la finance.

MES ADIEUX A BORDEAUX.

Air de l'Auteur, noté N° 8.

Las! j'avais du bonheur
Conçu des espérances;
Mais mon sensible cœur
En est pour ses avances:
Les femmes, tour à tour
Affectant un air tendre,
Inspirent de l'amour,
Et n'en veulent pas prendre.

Si beaux que soient vos yeux,
Cloris, on sait y lire;
Vous êtes dans vos feux
Légère, et c'est tout dire:
En voulant m'enflammer
Quel plan serait le vôtre!
Vous ne sauriez m'aimer
Sans en aimer un autre.

Ici de m'hiverner
Je sens qu'il serait rude;
Il me faut regagner
Mon humble solitude:
Là j'aurai pour tout bien,
Sans regretter les belles,
Mes livres et mon chien,
Qui me seront fidèles.

LA RÉFORME DU NOM DE BAPTÊME.

A MLLE LESCOT AINÉE,

ACTRICE DE LA COMÉDIE ITALIENNE.

1783.

AIR : De tous les capucins du monde.

NE parlons point d'Adélaïde ;
Ce nom rime trop à perfide ;
Parlons d'Adèle bien plutôt :
Est-il un nom plus doux qu'Adèle !
Pour moi j'espère que ce mot
Rimera toujours à fidèle.

A MA FEMME,

QUI VOULAIT SAVOIR LE PASSÉ.

AIR : Ah! pauvre Lise, quelle est ton erreur.

Tu me dis d'établir
Une liste complette
Des myrtes qu'en cachette
Paris m'a vu cueillir;
Mais de la Seine
Le dieu m'en voudrait
Si la Samaritaine
Prônait un tel secret.

Je t'allais sans façon
Confier quelques-unes
De mes bonnes fortunes
Dans le pays gascon;
Mais la Garonne
Vient de m'avertir
De ne citer personne
Dans la peur de mentir.

Sur vos bords enchantés,
Durance, Yonne et Loire,
(Ce n'est pas à ma gloire)
J'ai trahi cinq beautés;
Mais c'est l'histoire
D'un âge emporté:
Roulez-en la mémoire
Dans le fond du Léthé.

De Dôle à Besançon
Une prude majeure
Voulut de trop bonne heure
Me mettre à la raison:
A la promesse
D'être son époux
Je joignis mon adresse
Sur les sables du Doubs.

Entre Sainte et Châniers
Cidalise, plus sage,
N'agréa mon hommage
Que sur ses peupliers:
Sur la Charente
Sa main un beau jour
Chassa la barque errante
De mon volage amour.

Que de sermens en l'air
J'ai faits près de la Saône,
Sur les rives du Rhône,
De la Vienne et du Cher!
A pleines voiles
J'ai vogué sur mer,
Comparant aux étoiles
Madame de Saint-Clair.

Et j'en voulus conter
A des suissesses fraîches;
Mais leurs vertus revêches
Ont bien su m'écarter:
Sans espérance,
Petit à petit,
Près du lac de Constance
Mon amour s'endormit.

Tel a sans doute été
Mon printemps à Cythère;
Mais l'hymen salutaire
A calmé mon été.
Marne paisible,
Le long de tes flots
Avec femme sensible
J'ai trouvé le repos. [1]

Pourtant, j'en conviendrai,
Quoiqu'à l'hymen fidèle,
Il est mainte pucelle
Que je trouve à mon gré :
Ta crainte est vaine ;
Ce sont les Neuf Sœurs
Dont près de l'Hypocrène
Je brigue les faveurs.

SOUVENIR ET AVENIR.

AIR : N'est-il, Amour, sous ton empire. (De J.-J. Rousseau.)

COMBIEN vive est la jouissance
Du souvenir !
Et combien faible est l'espérance
De l'avenir !
Du cœur de Rose j'étais maître ;
Quel souvenir !
Mais Rose m'oublîra peut-être ;
Quel avenir !

J'ai gardé de cent nuits heureuses
Le souvenir ;
Mais j'en vois mille ténébreuses
Dans l'avenir :
Je veillais sur le sein de Rose ;
Doux souvenir !
Et maintenant je me repose
Sur l'avenir.

Ses lettres sont de sa tendresse
Un souvenir,
Plus qu'un garant de sa promesse
Pour l'avenir:
Je sais trop que l'absence efface
Tout souvenir;
Déjà son abandon me glace
Dans l'avenir.

Hé quoi! flétrirais-je ma vie
Par souvenir!
Puisque ma Rose m'est ravie
Pour l'avenir,
Que jamais sa perte n'afflige
Mon souvenir;
De fleurs en fleurs que je voltige
A l'avenir.

Mais non; tout encor me rappelle
Son souvenir:
Je la revois tendre et fidèle
Dans l'avenir.
S'il faut qu'à moi Rose un jour pense
Par souvenir,
Amour, fais-moi du moins l'avance
De l'avenir.

MES INCONSÉQUENCES.

AIR : Fille à qui l'on dit un secret.

Autrefois messieurs les maris
Me faisaient l'honneur de me craindre,
Et même les amans chéris
De moi croyaient pouvoir se plaindre:
Mais en un frivole clinquant
Mon or pur s'est changé, je pense;
Autant j'étais inconséquent,
Autant je suis sans conséquence.

A l'Opéra Lindor me met
Seul en loge avec sa maîtresse,
Et don Alonzo me permet
De mener sa femme à la messe:
Par quel hasard et depuis quand
Ai-je obtenu leur confiance?
C'est que j'étais inconséquent,
Et que je suis sans conséquence.

Belles qui vous riez de nous,
Aujourd'hui, soit dit sans reproche,
Plus nous fûmes à vos genoux,
Plus la goutte aux nôtres s'accroche:
Mon maintien vous paraît choquant,
Et j'encours votre indifférence;
C'est que j'étais inconséquent,
Et que je suis sans conséquence.

Au reste l'Amour n'est pas beau
Lui-même quand il bat de l'aile,
Et nul, hélas! de son flambeau
Ne veut la dernière étincelle:
Vénus de son fils se moquant,
Lui dit alors en confidence,
Qu'un mortel bien inconséquent
Vaut mieux qu'un dieu sans conséquence.

Si pourtant j'étais écouté
D'Eglé, de Lise ou bien de Rose,
De mon acte d'humilité
Je rabattrais bien quelque chose:
D'un rôle encore assez piquant
Je me tirerais en silence
Entre le jeune inconséquent
Et le vieillard sans conséquence.

IL FAUT SE FAIRE UNE RAISON.

Air du vaudeville de l'Isle des Femmes.

Il faut vous faire une raison,
Me dit maintenant le beau sexe;
Car vous serez tantôt grison.
Un tel avis point ne me vexe:
Auprès de la fraîche Alison
Je cours comme un vélocifère,
Et je me fais une raison
Qu'elle s'amuse à me défaire.

Les yeux fixés sur un tison,
En frimaire ainsi qu'en ventose,
On se fabrique une raison
Froide, nébuleuse et morose;
Mais quand vient la belle saison,
Quand germinal nous régénère,
De sa raison sur le gazon
On brûle, hélas! de se défaire.

Qui ne connaît la trahison
De Tartufe peint par Molière,
D'Orgon fréquentant la maison,
Et l'appelant toujours son frère?
Il parle au mari d'oraison,
Et de discipline et de haire;
Mais il voudrait de sa raison
Avec la femme se défaire.

Hortensius, enseveli
Au fond de sa bibliothèque,
Nuit et jour, dit-il, a pâli
Et sur Platon et sur Sénèque:
Il vante bien haut sa raison
Grecque et romaine; mais il erre;
Ovide ainsi qu'Anacréon
Lui conseillent de s'en défaire.

Thomas rapporte de Boston
Quatre à cinq cents tonnes bien lourdes
De café, de sucre, de thon,
De liqueurs et de piastres-gourdes;
Plus, il rapporte une raison
D'un an de date, et très-austère:
De tout cela Rose et Suzon
Sauront au port vous le défaire.

Tant qu'à la gent porte-toison
La gent louve fera la guerre,
Tant qu'au grand jour sur l'horizon
La noire nuit sera contraire,
Mesdames, sans comparaison,
Ce sera chose nécessaire
Que nous nous fassions la raison
Qu'il vous plaira de nous défaire.

Au surplus, à ma guérison
Que Minerve aujourd'hui travaille,
Et m'endosse de la raison
L'étroite et froide cotte-maille:
Mais avec un dard de l'Amour
Si demain Vénus en colère
En coupe les nœuds tour à tour,
Je dois aussi la laisser faire.

APOLOGIE DE LA POLICE,

à une dame qui assurait que tous ceux qui étaient à la tête de cette administration étaient *effroyables* et *effrayans*.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

QUE d'attraits mais que de malice!
Et par quel préjugé fatal
Décidez-vous que la police
Est effroyable en général?
Cet arrêt, je vous le proteste,
N'a rien qui doive humilier;
Ce qu'en général on déteste
Pourrait plaire en particulier.

Parce qu'un œil est notre emblême
De surveillance et de rigueur, [2]
Nous faut-il comme Polyphême
A Galathée être en horreur?
Ah! sans compter cet œil austère
Dont le méchant craint le pouvoir,
J'en ai deux qui ne peuvent taire
Le plaisir qu'ils ont à vous voir.

Notre police, à vous entendre,
N'est qu'une Euménide en courroux,
Dont tout Paris ne doit attendre
Que des chaînes et des verroux:
Mais devriez-vous à la ronde
Répandre ces propos amers,
Etant de la moitié du monde
Qui retient l'autre dans les fers?

L'ENTERREMENT DIFFÉRÉ.

AIR : Vivre loin de ses amours. (De Boyeldieu.)

De mon cœur la froide paix
Me désole et me fait honte ;
Dans le bois le plus épais,
Loin des portes d'Amathonte,
Dès ce soir, petits Amours,
Qu'on m'enterre, hélas ! pour toujours.

Sans brancard et sans effroi
Je vais suivre à pied vos traces ;
Mais avant permettez-moi
D'admirer encor les Grâces ;
Je ne veux, petits Amours,
Que leur dire adieu pour toujours.

O plaisir inespéré !
Ces trois sœurs, chastes, mais nues,
Par vos soins, tout à mon gré,
Je les vois, je les ai vues !
Maintenant, petits Amours,
Fermez-moi les yeux pour toujours.

Deux à deux, la torche en main,
Avancez jusqu'à la rose,
Qui là bas sur le chemin
De moi réclame une pause :
Oui, je veux, petits Amours,
Dire à Flore adieu pour toujours.

S'il vous plaît, reposons-nous
De nouveau près de ce hêtre,
Auquel j'ai, dans mon courroux,
Suspendu mon luth champêtre :
A Phébus, petits Amours,
Je dois dire adieu pour toujours.

Halte encor; de mes amis
J'aperçois le joyeux groupe
Qui d'un vin sans doute exquis
M'offre une dernière coupe :
A Bacchus, petits Amours,
Je dois dire adieu pour toujours.

De mourir j'ai fait serment,
Et j'en ai bien bonne envie;
Mais je doute en ce moment
Que, vous qui donnez la vie,
Vous puissiez, petits Amours,
Me l'ôter, surtout pour toujours.

De vos traits armez mon bras,
Et sans un regret extrême
Je me donne le trépas.
Mais quoi! l'on meurt de soi-même
Quand il faut, petits Amours,
Qu'on vous dise adieu pour toujours.

Jurez-moi de ne souffrir
Sur ma tombe aucune pierre;
Jurez-moi de la couvrir
Ou de mousse ou de fougère;
A ce prix, petits Amours,
Je me vais percer pour toujours.

Arrêtons dans cet endroit:
La lune ose à peine y luire;
L'onde y dort, le myrte y croît,
La tourterelle y soupire:
Creusez là, petits Amours,
Creusez là mon lit pour toujours.

Un moment; oui, sur nos pas
Retournons jusqu'à Cythère;
Croiriez-vous que je n'ai pas
Pris congé de votre mère?
A Vénus, petits Amours,
Je dois dire adieu pour toujours.

Vénus par son doux regard,
Flore par son doux sourire,
Bacchus par son doux nectar,
Phébus par sa douce lyre
Pourraient bien, petits Amours,
Me ressusciter pour toujours.

LA DERNIÈRE FOIS.

Air de l'Auteur, noté N° 9.

Tendre coquette, es-tu donc assez bonne
Pour te soumettre à de nouvelles lois?
De ton été réchauffe mon automne;
Je veux aimer pour la dernière fois.

Je fus trompé presque toute ma vie,
Croyant sans cesse avoir fait un bon choix:
Tu juges bien que toute mon envie
Est d'être aimé pour la dernière fois.

Si Vénus même osait sur mon passage
Contre les tiens faire valoir ses droits,
Je lui dirais : Je ne suis plus volage,
Et j'aime enfin pour la dernière fois.

De ton côté, d'Adonis et d'Hercule
Brave l'amour; je le veux, tu le dois;
Car je mourrais avec le ridicule
D'être jaloux pour la dernière fois.

A MME CLARISSE LALLEMAND,

en lui envoyant le prix de deux aunes de drap qu'elle m'avait cédées depuis un an.

AIR : Belle Ninon, en vous voyant.

Je m'aperçois incontinent
En mettant le nez dans mes livres
Que je vous dois depuis un an
Soixante-quatre francs ou livres :
Clarisse, puisque je suis né
Avec aussi peu de mémoire,
Pourquoi ne m'avoir pas donné
En vrai marchand votre mémoire?

Je ne suis point au vol enclin,
Et vous avez dû trouver drôle
Que de l'avocat Patelin
Je jouasse aussi bien le rôle :
Pour mieux imiter ce larron,
Au fort de mon inadvertance,
C'est à du drap couleur marron
Que j'accordais la préférence.

J'ai pris votre drap, je l'ai pris,
Et puis j'ai trouvé fort commode,
Sans plus m'inquiéter du prix,
De m'en faire un frac à la mode;
Puis je l'ai fait garnir, je crois,
De vingt boutons de métal jaune;
Puis je l'ai porté douze mois,
Pour savoir ce qu'en valait l'aune.

Comme Geoffrin, comme Tencin
Aux poëtes, aux philosophes
Pourriez-vous avoir le dessein
D'envoyer des coupons d'étoffes?
On célèbre en vous, à bon droit,
L'art d'écrire et le don de plaire;
Mais qui vous lit et qui vous voit
A déjà reçu son salaire.

Veuillez donc signer au porteur
Une trop tardive quittance;
Car sur le Pinde comme auteur
Quelquefois encor je m'élance;
Et c'est bien assez qu'un censeur
M'habille mal quand il m'attrape,
Sans que l'on dise avec noirceur
Que le beau sexe aussi me drape.

QUESTIONS

à un paysan que je n'ai pas vu depuis quinze ans.

1800.

AIR : Que ne suis-je la fougère.

—Père Alain, qu'est devenue
La terre où de bons parens
Dans une paix continue
Ont choyé mes plus beaux ans?
—Hélas! en un moindre gîte
Chacun d'eux tous est logé:
Leur fortune est plus petite,
Mais leur cœur n'est point changé.

— Père Alain, qu'est devenue
Sur ce tombeau que je fis
L'épitaphe ainsi conçue:
A SA MÈRE UN TENDRE FILS?
— Mon cher monsieur, malgré l'arbre
Qu'au devant vous aviez mis,
Tout s'est effacé du marbre
Sous les pleurs de vos amis.

— Père Alain, qu'est devenue
Cette source de clairfond,
Qu'en son lit j'ai contenue
Par un cailloutis profond?
— Ah, monsieur! rien, quand j'y pense,
N'est plus doux que ses glouglous;
Mais qu'il a dans votre absence
Passé d'eau sur vos cailloux!

— Père Alain, qu'est devenue
Au bas du moulin à vent
Cette superbe avenue
Où je lisais si souvent?
— Sous la cognée inhumaine
Tout l'ombrage en a péri,
Et celui qui s'y promène
N'y rencontre plus d'abri.

— Père Alain, qu'est devenue
Cette prairie où le soir
Pour chanter ronde connue
Parmi vous j'allais m'asseoir?
— Au bruit d'une aigre musette,
Las! parfois nous y dansons;
Mais l'écho dans sa disette
Soupire après vos chansons.

—Père Alain, qu'est devenue
La cloche au timbre argentin
Qui, fendant au loin la nue,
M'éveillait si grand matin?
—Comme autrefois elle sonne,
Et comme autrefois j'ai soin
De prier Dieu qu'il vous donne
L'or dont vous avez besoin.

—Père Alain, qu'est devenue
La famille Olibrius,
Qu'autrefois j'ai soutenue
Par un prêt de mille écus?
—Des usures criminelles
L'ont remise en crédit; mais
Les ingrats de vos nouvelles
Ne me demandent jamais.

—Père Alain, qu'est devenue
Cette chienne au long museau
A peine au monde venue
Quand je vous en fis cadeau?
—Aveugle est la pauvre Flore;
Mais si vous étiez chez nous
Vous la verriez bête encore
A se souvenir de vous.

—Père Alain, qu'est devenue
Votre femme au sourcil noir,
En ce temps-là si menue,
Qu'on accourait pour la voir?
Chacun l'aime, et c'est justice;
Car j'ai bien d'elle en effet
Quinze enfans, sans préjudice
De celui qu'elle me fait.

—Père Alain, qu'est devenue
Dans son castel ténébreux
La bachelette ingénue
Dont je fus tant amoureux?
—Elle a joint sa destinée
A celle d'un vieux Pandour,
Qui moins l'aime en une année
Que ne l'aimiez en un jour.

LE SERMENT ILLUSOIRE.

AIR : Fille à qui l'on dit un secret.

Je n'avais pas encor quinze ans
Que je rendais hommage aux belles ;
A force de soins complaisans
J'en rencontrais peu de rebelles :
J'aimais Chloé, Rose et Philis,
Et je disais : Je me réserve
Quand j'aurai vingt ans accomplis
De quitter Vénus pour Minerve.

O mes amis ! je ne sais trop
Comment les trois Parques filèrent ;
Mais un beau matin au galop
Ces maudits vingt ans m'arrivèrent,
Et je me dis : Viennent trente ans ;
Je serai chaste, sombre, austère ;
Mais jusque là passons le temps
Au fond des bosquets de Cythère.

Trente ans à leur tour ont sonné;
Hélas! j'ai fait la sourde oreille,
Et près du beau sexe étonné
J'ai brûlé d'une ardeur pareille:
Mais je disais confidemment
A tous les faiseurs d'épigrammes:
A quarante ans probablement
Je saurai renoncer aux dames.

Les quarante ans me sont venus;
Et je me suis dit : Peu m'importe;
Auprès de moi gardons Vénus;
Que Minerve attende à la porte:
Mon corps n'est point encor perclus,
Et mon cœur a tout son courage;
Quand j'aurai deux lustres de plus
Je fais serment d'être bien sage.

J'ai mes cinquante ans révolus,
Et Minerve dans sa colère
Me dit tous les jours : Sois confus,
Et renonce à l'espoir de plaire.
Mais je réponds d'un ton craintif
Que, n'en pouvant bannir l'envie,
J'ai pris le parti décisif
D'aimer le reste de ma vie.

IL NE FAUT PAS ALLER PAR QUATRE CHEMINS.

AIR : J'arrive à pied de province.

Je disais dans mon jeune âge :
  Serai-je amoureux,
Ou savant, ou riche, ou sage,
  Afin d'être heureux?
Mais en faisant pour bien vivre
  Maint et maint effort,
Sur la route bonne à suivre
  J'hésitais encor.

Voilà-t-il pas que Minerve
  Me prend par la main ;
Et dit : — Suis-moi sans réserve
  Par le bon chemin. —
Je la suis et je l'écoute ;
  Mais son ton m'endort ;
Ma foi je la quitte en route,
  Et je cours encor.

Je vois Plutus face à face ;
Il me prend la main,
Disant : —Viens, que je te fasse
Faire ton chemin.—
Quelques momens je l'écoute,
Vu qu'il parle d'or ;
Mais je l'abandonne en route,
Et je cours encor.

Apollon près du Parnasse
Me prend par la main,
Et me dit : —Suis donc Horace
Par le bon chemin.—
Je prétends, coûte qui coûte,
L'atteindre d'abord ;
Mais vous pensez bien qu'en route
Je demeure encor.

Vénus, un peu plus humaine,
Me prend par la main :
—Va donc comme je te mène ;
C'est le bon chemin.—
Hé vite avec un tel guide
Je tombe d'accord ;
Et de temps en temps à Gnide
Il me mène encor.

Amis, le destin se raille
Des pauvres humains ;
Mais il ne faut pas qu'on aille
Par quatre chemins :
Vénus, celui qui t'écoute
Ne peut avoir tort ;
Car ta route est bien la route
La meilleure encor.

ANACRÉON RAJEUNI.[3]

A MADAME E. M***.

AIR : Jadis un célèbre Empereur. (De Pierre-le-Grand.)

Anacréon devient si vieux
Qu'Aspasie en verse des larmes;
Il prend sa lyre, et par des chants joyeux
Prétend bien calmer ses alarmes.
—Que Phébus vienne à mon secours;
Coulez mes vers, coulez pour les Amours.—

Dans l'espoir d'augmenter ses droits
A la tendresse d'Aspasie,
Mon philosophe a bu jusqu'à trois fois
D'un vin frais qui vaut l'ambroisie.
— Que Bacchus vienne à mon secours;
Coulez mon vin, coulez pour les Amours.—

Le soir arrive, et du berger
Il invoque à propos l'étoile ;
Ses feux sont tels que pour les partager
Aspasie est déjà sans voile.
—Que Vénus vienne à mon secours ;
Coulez mes nuits, coulez pour les Amours.—

La matin sans changer de ton
Croiriez-vous qu'il s'enflamme encore?
—Je sens, dit-il, que je deviens Tithon ;
Aspasie, es-tu donc l'Aurore?
Viens, viens toi seule à mon secours ;
Coulez mes jours, coulez pour les Amours.—

Par moi de notre cher patron
La doctrine sera suivie
Jusqu'au moment où le brutal Caron
M'entraînera loin de la vie :
Mes vers, mon vin, mes nuits, mes jours,
Coulez toujours, coulez pour les Amours.

PAN ET SYRINX.

AIR : Pan, pan, pan.

QUAND le vieux satyre Pan
Convoite quelque dryade,
De grand matin galoppant,
A sa porte il va frappant :
—Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan;
Je n'ai point le jargon fade
D'un petit Sylvain pimpant;
Je suis le robuste Pan.—

—Veux-tu courir, vilain Pan!
Lui dit Syrinx en colère;
Tour à tour fier comme un paon,
Et rampant comme un serpent,
Pan, Pan, Pan, Pan, Pan, Pan, Pan,
N'espère jamais me plaire;
Au premier Faune occupant
Je serais plutôt qu'à Pan.—

—De ses faveurs il faut, Pan,
Que le beau sexe te sèvre:
Dieu cornu, barbu, grimpant,
Tes chants blessent le timpan,
Pan, Pan, Pan, Pan, Pan, Pan, Pan;
Pour un rien tu prends la chèvre;
Plus qu'un Sylène pompant
Tu sens de loin ton vieux Pan.—

En outrageant ainsi Pan,
Syrinx fuit derrière un saule;
Mais de sa robe qui pend
Mon drôle, agrippant un pan,
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan,
D'importance vous la gaule...
Syrinx s'écrie en choppant:
—Grands dieux, vengez-moi de Pan!—

En flûte à sept tuyaux Pan
Sent, hélas! qu'elle se change;
Il lui dit en la palpant
(Pour pleurer s'interrompant):
—Pan, Pan, Pan, Pan, Pan, Pan, Pan,
T'aimant sous ta forme étrange,
Prouvera qu'il se repent...
Reçois sept baisers de Pan. —

Vous ririez trop de voir Pan
Les sept tuyaux à la bouche,
Tout son souffle dissipant,
Et d'un pied-fourchu tapant :
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan.
La dryade, encor farouche,
En tons aigres se répand,
Et chante gamme au vieux Pan.

LE MÉNESTREL A SES AMIS.

AIR : Si nous vivions comme vivaient nos pères.

Or écoutez la romance plaintive
D'un ménestrel en son manoir reclus ;
Que mon refrain jusqu'à vos cœurs arrive,
Et je suis sûr que vous ferez chorus :
Qu'on pense à moi quand je ne serai plus !

Trop raboteuse eût été ma carrière
Sans Apollon, sans Cypris, sans Bacchus :
Brins de laurier, brins de myrte et de lière
Furent par eux sous mes pas répandus.
Qu'on pense à moi quand je ne serai plus !

Des troubadours à quinze ans idolâtre,
J'ai dévoré leurs recueils vermoulus ;
J'ai sur mon luth fait revivre au théâtre
Mille vieux airs que l'on croyait perdus.
Qu'on pense à moi quand je ne serai plus !

Si tour à tour j'aimai plus d'une belle,
Un tel aveu ne me rend point confus;
Nulle n'a droit de me dire infidèle,
Car je l'aimai le temps que je lui plus.
Qu'on pense à moi quand je ne serai plus!

De vins exquis, et surtout salutaires,
Que de tonneaux chez moi sont descendus!
Mais vous savez, très-aimables confrères,
Si j'étais seul alors que je les bus!
Qu'on pense à moi quand je ne serai plus!

J'aurais été libéral à la ronde
Si j'avais eu les coffres de Plutus;
Mais j'ai voulu du bien à tout le monde,
Et j'en fis même un peu quand je le pus.
Qu'on pense à moi quand je ne serai plus!

Ou bien ou mal quand le sort nous héberge
Dans ce bas monde ensemble confondus,
Chacun de nous sur les murs de l'auberge
Trace en partant ses vœux ainsi conçus:
Qu'on pense à moi quand je ne serai plus!

J'aurais au reste écrit livre sur livre;
Mais de tels soins m'ont semblé superflus,
Car Saint-Aulaire a bien pu se survivre
En ne faisant que quatre vers connus.
Qu'on pense à moi quand je ne serai plus!

Que dis-je, hélas! si Rousseau, si Voltaire
Sont dans la tombe outragés et mordus,
Rimeur obscur que faut-il que j'espère?
Ah! par pitié, Zoïle et Bavius,
Oubliez-moi quand je ne serai plus!

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

NOTES
DU LIVRE SIXIÈME.

---

(1) L'ŒIL d'Argus est un attribut de police.

(2) J'habitais alors le village de Chénevières-sur-Marne.

(3) Voici de quelle manière un jeune rhétoricien de la maison de Sainte-Barbe (M. FRANÇOIS POMPONE LABASTIE) a traduit en vers latins la chanson d'Anacréon rajeuni.

ANACREON REPUBESCENS.

Senex et ægro fractus Anacreon
Languore fletus Aspasidi movet.
Cujus dolorem voce lætâ
Et fidibus recreare tentat.
— Dignetur Phæbus priscas mihi reddere vires!
Carmina mi faveant : vos meus optat amor. —

Mox digniori jure reposcere
Blandos amores Aspasidis cupit ;
Vinique sacro dulcioris
Nectare pocula terna potat.
— Dignetur Bacchus priscas mihi reddere vires!
Vina, favete mihi : vos meus optat amor. —

Jam lucet âtro vesper in æthere ;
Sidusque noctis propitium vocat ,
Senex et ardet ; statque flagrans
Aspasis expoliata velo...
— Dignetur Cypris priscas mihi reddere vires !
Noctes mî faveant : vos meus optat amor.—

Hic luce primâ rursùs in intimos
Accensus ignes : — Tune , ait , Aspasis ,
Aurora ? nam Tithonus ipse
Fio , pari furibundus æstu.
— Dignetur sola hæc priscas mihi reddere vires !
Soles mî faveant : vos meus optat amor.—

Hæc sit mihi vita ! hunc ducem et auspicem
Habere numquam finis erit mihi ,
Dum me per infernæ paludis
Stagna vehat ferus iste nauta.
— Carmina , vina , dies , noctes , mihi reddite vires !
Usque favete mihi : vos meus optat amor.—

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

LIVRE IER.

LIVRE II.

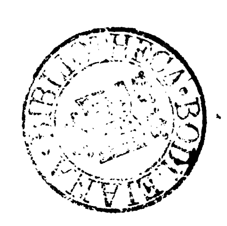
LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.



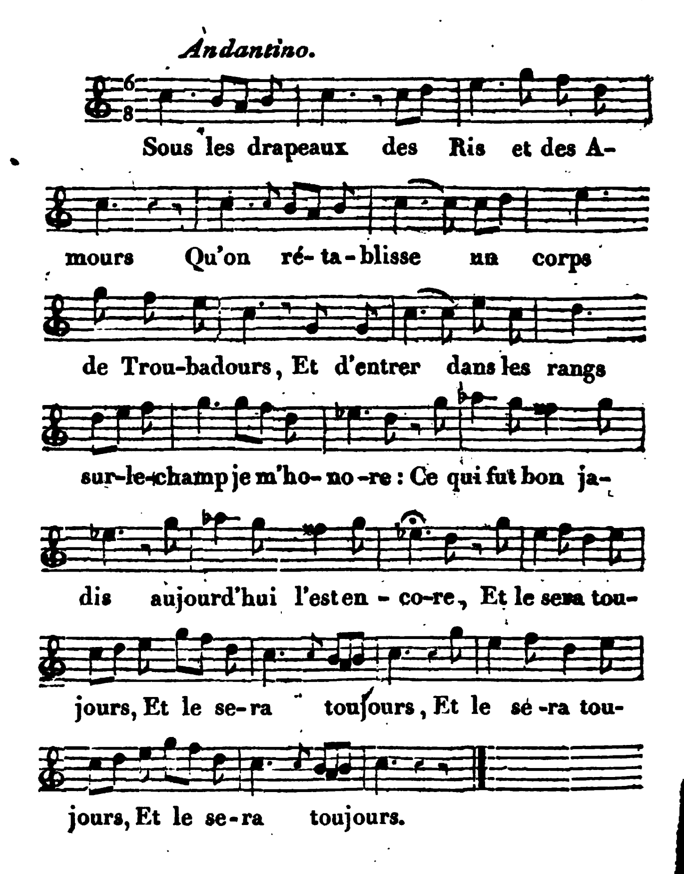
N°. 1.

MA PHILOSOPHIE.



N°. 2.

LES TROUBADOURS MODERNES.



N°. 3.

PROJET D'ATTAQUE.[1]



N°. 1.

L'ORIGINE DES FAUTEUILS.



N°. 5.

LES REGRETS D'ARTEMISE.

Lent.



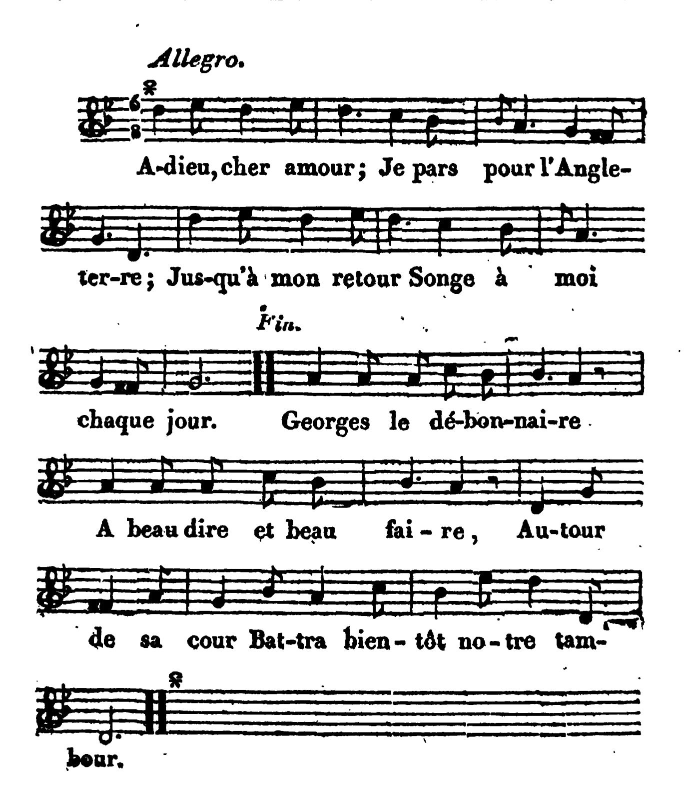
N°. 6.

LE VIGNERON DE NOGENT.



N°. 7.

LES ADIEUX DE VA-DE-BON COEUR.



N°. 8.

MES ADIEUX A BORDEAUX.

Poco andante.



N°. 9.

LA DERNIÈRE FOIS.

Andantino.



